



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 931,667

A L'UNIVERSITÉ DE PARIS

1744

II

CHESTOMATHIE
DE L'ANCIEN FRANÇAIS
PAR L. BEVILLARD

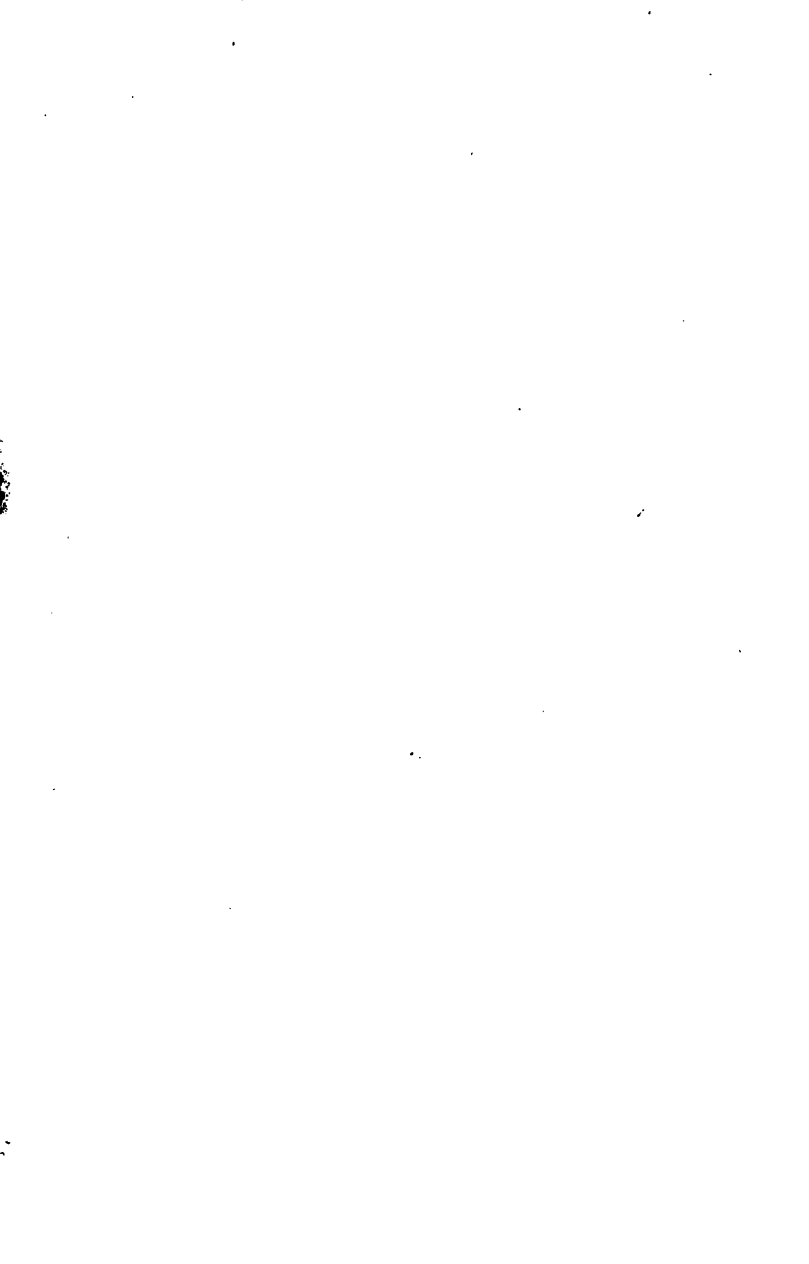
PARIS

LIBRAIRIE G. BARBERIS



840.8

D5-



CHRESTOMATHIE

DE

L'ANCIEN FRANÇAIS

(IX•-XV• SIÈCLES)

Li languages franchois,
c'est cil que Deus entent anchois,
q'il lo fist et bel et legier.

(EVRAT.

NOUVELLE COLLECTION A L'USAGE DES CLASSES
SECONDE SÉRIE

II

88887

CHRESTOMATHIE

DE

L'ANCIEN FRANÇAIS

(IX^e—XV^e SIÈCLES)

TEXTE, TRADUCTION & GLOSSAIRE

PAR

Er. DEVILLARD

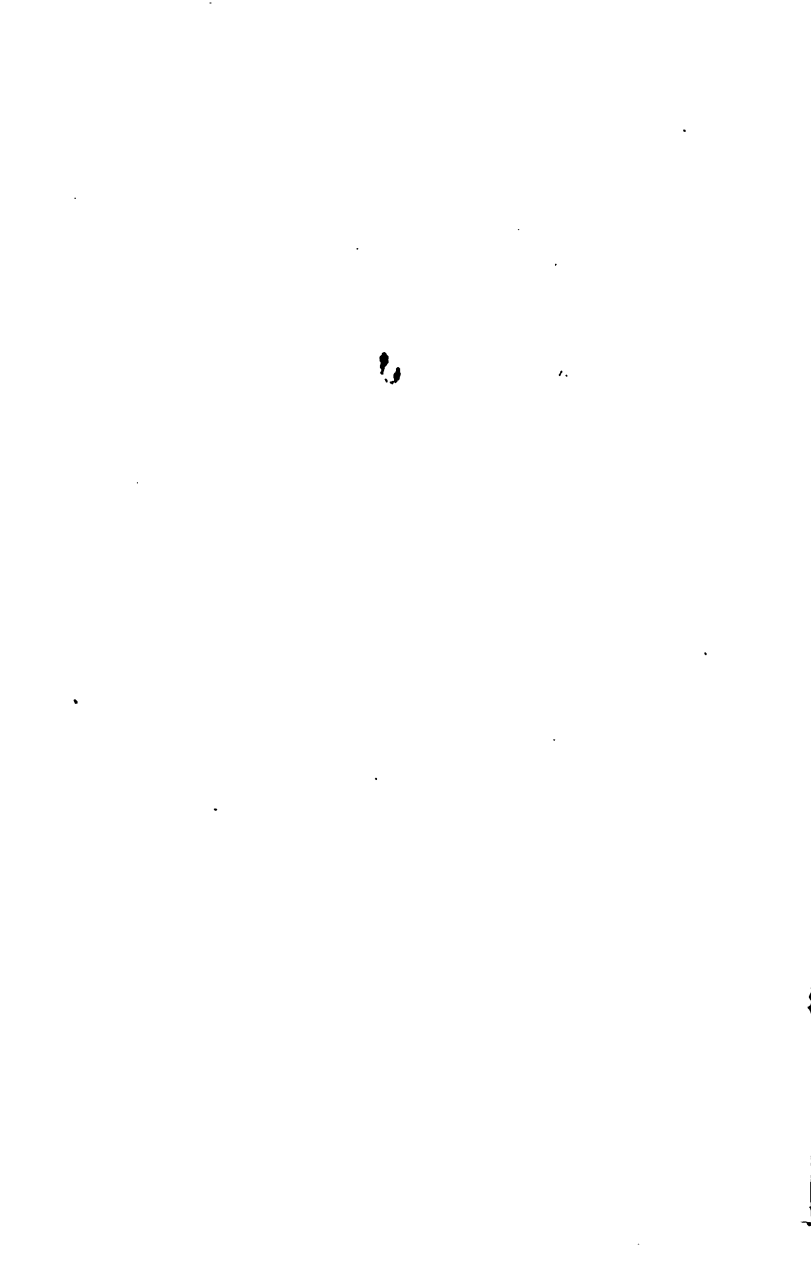
Professeur agrégé au Lycée d'Angoulême.

PARIS

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, Rue de Lille, 11

—
1887



PRÉFACE

Nous ne sommes plus au temps où, en France, beaucoup savaient le latin, quelques-uns le grec, très peu le français. On n'efface plus quatre ou cinq beaux siècles de nos annales intellectuelles; on ne fait plus commencer à Villon l'histoire de notre poésie; on dédaigne moins l'art confus de nos vieux romanciers. On reconnaît aujourd'hui que l'étude de la langue et de la littérature françaises du Moyen Age, loin d'être stérile, est très profitable pour la pleine intelligence des œuvres des époques classiques. Toutefois, si l'on a cessé d'être ingrat envers nos antiquités nationales, on lit encore trop peu nos vieux écrivains. Pour s'en faire une idée, d'ordinaire on s'en rapporte à des ouvrages de seconde main et rarement on a le courage de les aborder dans leur texte hérissé de formes et de constructions qu'on trouve barbares.

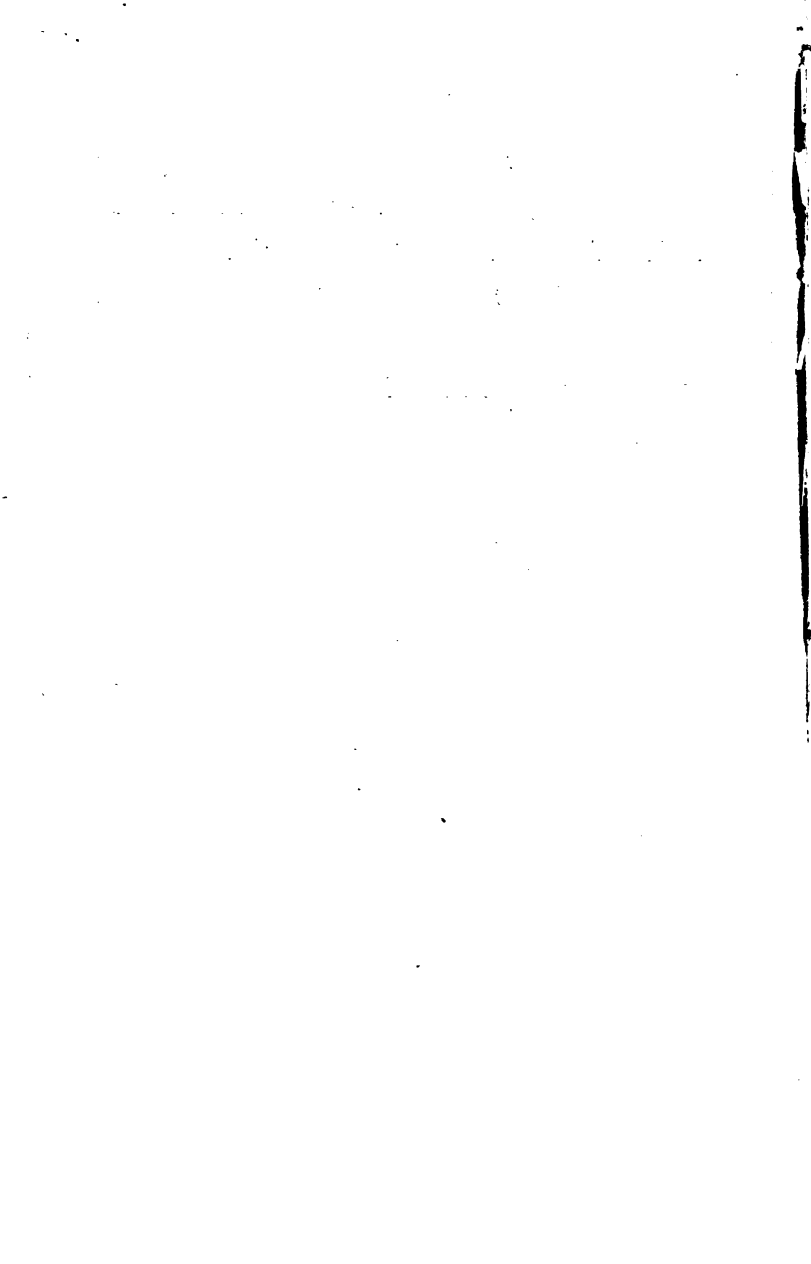
Nous avons cru rendre service à la jeunesse studieuse en lui offrant un tableau sommaire qui permît de suivre sans difficulté la marche de la langue et de la littérature françaises depuis ses humbles origines jusqu'à la Renaissance. Aussi tous les emprunts faits aux IX^e, X^e, XI^e et XII^e siècles, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus embarrassant pour des lecteurs étrangers à notre vieille langue, ont-ils été traduits presque littéralement. Une fois familiarisé par cette lecture avec la grammaire du vieux français, on sera rarement arrêté, dans les siècles suivants, par des difficultés d'interprétation, et, s'il en reste, elles seront presque toujours vaincues à l'aide de notre glossaire dans lequel nous avons soigneusement fait entrer toutes les formes et tous les sens un peu embarrassants.

D'aucuns regretteront que le texte ne soit point parfois discuté et éclairé par un choix de variantes; mais un appareil critique est peut-être du superflu dans un ouvrage tout à fait élémentaire; c'est d'ailleurs d'après les meilleures éditions françaises

et allemandes et, en particulier pour une partie du XII^e siècle, d'après l'excellente Chrestomathie de Bartsch que notre texte a été établi.

Faciliter à tout le monde, même à ceux qui ne connaissent pas le latin, la lecture de nos vieux écrivains, tel a été notre but.

Juin 1887.



CHRESTOMATHIE
DE
L'ANCIEN FRANÇAIS
(IX^e-XV^e SIÈCLES)

Les Serments de Strasbourg de 842.

Pro deo amur et pro christian poblo et nostro commun salvament, d'ist di in avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarai eo cist meon fradre Karlo et in aiudha er in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradra salvar dift, in o quid il mi altresi fazet, et ab Ludher nul plaid nunquam prindrai, qui meon vol cist meon fradre Karle in damno sit.

Si Lodhuvigs sacrament, que son fradre Karlo jurat, conservat, et Karlus meos sendra de sue part lo franit, si io returnar non l'int pois, ne io ne nœuls, cui eo returnar int pois, in nulla aiudha contra Lodhuwig nun li iv er.

Cantilène de sainte Eulalie.

Buona pulcella fut Eulalia,
bel avret corps, bellezour anima.

Voldrent la veintre li deo inimi,
voldrent la faire d'iaüle servir.

lers, — qui lui disent qu'elle renie Dieu, qui demeure en haut dans le ciel, — ni pour or, ni pour argent, ni pour parures, — ni pour menace du roi, ni pour prière. — Nulle chose ne la put jamais plier — et empêcher que la jeune fille n'aimât toujours le service de Dieu. — Et pour cela elle fut présentée à Maximien — qui en ces jours était roi sur les païens. — Il l'exhorte, ce dont il ne lui chaut, — à fuir le nom chrétien. — Elle, intérieurement, rassemble sa force; — elle supporterait les tortures — plus volontiers qu'elle ne perdrait sa virginité: — aussi mourut-elle avec grand honneur. — Ils la jetèrent dans le feu pour qu'elle brûle vite. — Elle n'avait pas de fautes, pour cela ne se consume-t-elle point. — A cela ne voulut se rendre le roi païen; — avec une épée il lui fait ôter le chef. — La demoiselle ne refusa pas cette chose, — elle veut laisser le siècle; ainsi commande le Christ. — En forme de colombe elle vola au ciel. — Tous demandons que pour nous elle daigne prier, — afin que le Christ ait pitié de nous — après la mort, et nous laisse venir à lui — par sa clémence.

La Passion du Christ.

(Le dialecte de la Passion mêle les formes de la langue d'oc et celles de la langue d'oïl.)

E dunc orar cum el anned,
si fort sudor dunques suded,
que cum lo sangs a terra curren
de sa sudor las sanctas gutas.

Als sos fidels cum repadred,
tam benlement los confortet.
Li fel Judas ja s'aproismed
ab gran compannie dels Judeus.

Jhesus cum vidra los Judeus,
zo lor demandet que querént.
Il li respondent tuit adun :
« Jhesum querem Nazarenum. »
— « Eu soi aquel, » zo dis Jhesus.
Tuit li felun cadegrent jos.
Terce vez lor o demandet,
a totas treis chedent envers.

Mais li felun tuit trassudad
vers nostre don son aproismad.
Judas li fel ensenna fei :

« Celui prendet cui baisarai. »

Judas cum veggra ad Jhesum,
semper li tend lo son menton ;

La Passion du Christ.

Et alors quand il alla prier, — une sueur si violente à ce moment le prit, — que avec le sang à terre courent — les saintes gouttes de sa sueur. — Vers ses fidèles quand il revient, — bien doucement il les encourage. — Le félon Judas bientôt s'approche — avec un grand nombre de Juifs. — Quand Jésus vit les Juifs, — il leur demande ce qu'ils veulent. — Ils lui répondent tous ensemble : — « Nous demandons Jésus de Nazareth. » — « Je suis celui-ci, ce dit Jésus. » — Tous les félons tombèrent à terre. — Une troisième fois il leur demande cela; — à toutes trois ils tombent sur le dos. — Mais les félons tout couverts de sueur — vers Notre-Seigneur se sont approchés. — Judas le félon fit un signe: — « Qu'on prenne celui que je baiserais. » — Quand Judas venait vers Jésus, — aussitôt il lui tend son menton. — Le bon Jésus ne le refuse pas; — au traître il donne

Jhesus li bons nol refused.

Al tradetur baisair doned.

« Amicx, zo dis Jhesus lo bons,

« per quem trades in to baisol?

« Melz ti fura non fusses naz

« que me tradas per cobetad. »

Armad esterent evirum,
de totas part presdrent Jesum :

nos defended ne nos usted;

a la mort vai cum uns anel.

Vie de saint Léger.

Quand infans fud, donc a ciels temps

al rei lo duistrent soi parent,

qui donc regnevet a ciel di :

cio fud Lothiers fils Baldequi.

Il l'enamat; deu lo covit;

rovat que litteras apresist.

Didun l'ebisque de Peitieux

luil comandat ciel reis Lothiers.

Il lo reciut, tam ben en fist,

ab u magistre semprel mist

qu'il lo doist bien de ciel savier

don deu serviet por bona fied.

un baiser. — « Ami, ce dit le bon Jésus, — pourquoi me trahis-tu en ton baiser ? — Mieux te vaudrait n'être pas né — que de me trahir par avidité. » — Des soldats se dressèrent tout autour de lui, — de toute part ils saisirent Jésus. — Il ne se défend pas et ne se détourne pas ; — à la mort il va comme un agneau.

Vie de saint Léger.

Quand il fut enfant, alors dans ce temps-là — ses parents le conduisirent au roi, — qui alors régnait à ce jour : — ce fut Clotaire, fils de Baldequi. — Il le choisit, Dieu le désira ; — il lui fait apprendre les lettres. — A Didon, l'évêque de Poitiers, — ce roi Clotaire le confia. — Il le reçut, très bien il fit ; — avec un maître aussitôt il le mit, — pour qu'il l'instruisît bien dans ce savoir — par lequel il serve Dieu par bonne foi. — Et quand il l'eut instruit

Et cum il l'aut doit de ciel art,
rendel qui lui lo comandat.
Il lo reciut, bien lo nodrit,
cio fud lonxtiemp, ob se los ting.
Deus l'exaltat cui el servid,
de sanct Maxenz abbas divint.

Ne fud nuls om del son juvent
qui mieldre fust donc a ciels tiemp;
perfectus fud in caritet
fid aut il grand et veritiet
et in raizons bels oth sermons,
humilitiet oth per trestoz.

Quandius visquet ciel reis Lothier,
bien honorez fud sanz Lethgiers.
Il se fud morz, damz i fud granz;
cio controverent baron franc,
por cio que fud de bona fiet,
de Chielperig feïssent rei.

Un compte i oth, pres en l'estrit :
ciel eps num auret Evruï.
Ne vol reciuure Chielperin,
mais lo seu fredre Thëotri.
Nel condignet nuls de sos piers,
rei volunt faire estre so gred.

Il lo presdrent tuit a conseil,
estre so gret en fisdrent rei.
Et Ewruïns ot en gran dol,

dans cet art, — il le rend à qui le lui confia. — Il le reçut, le nourrit bien, — ce fut longtemps, avec lui le garda. — Dieu qu'il servit l'éleva ; — de Saint-Maixent il devint abbé. — Il n'y eut nul homme de sa jeunesse — qui alors fut meilleur dans ce temps-là. — Il fut parfait en charité, — grande il eut la foi et la vérité, — et dans son parler il eut un beau langage, — il eut l'humilité par-dessus tout. — Tant que vécut ce roi Clotaire, — saint Léger fut bien honoré. — Il mourut, ce fut un grand malheur. — Les barons trouvèrent bon ceci, — parce qu'il était de bonne foi, — de faire Childéric roi. — Il y avait un comte porté à la querelle : — il avait nom Ebroïn. — Il ne veut pas accepter Childéric, — mais son frère Théodoric. — Aucun de ses pairs ne le croit digne : — ils veulent le faire roi malgré lui. — Ils le prirent tous secrètement, — contre son gré ils en firent un roi. — Et Ebroïn en eut grande douleur, — parce qu'il ne put les vaincre ; — à cause de cette douleur il se fait

porro que ventre nols en poth,
por ciel tiel duol rovas clergier,
si s'en intrat in un monstier.

Rex Chielperings il se fud mors,
per lo regnet lo souurent toit.
Vindrent parent e lor amic,
li sanct Lethgier, li Evvruï;
cio confortent ad ambes duos
que s'ent ralgent in lor honors.

Et sancz Lethgiers den fisdra bien,
que s'en ralat en s'evesquet :
et Evvruïns den fisdra miel,
que donc deveng anatemaz;
son queu que il a coronet
toth lo laissera recimer.

Domine deu iluoc laissat
et a dïable-s comandat.
Qui donc fud miels et a lui vint,
il voluntiers semper reciut.
Cum fulc en aut grand adunat,
lo regne prest a devastar.

A foc, a flamma vai ardant
et a gladies persecutan :
por quant il pot tan fai de miel,
por deu nel volt il observer.
Ciel ne fud nez de medre vifs
qui tale exercite vidist.

clerc — et entre en un monastère. — Le roi Childéric mourut, — tout le monde le sut par le royaume. — Leurs parents et amis arrivèrent, — ceux de saint Léger, ceux d'Ebroïn. — Ils conseillent ceci à tous les deux, — qu'ils s'en retournent dans leurs fiefs. — Et saint Léger en cela fit bien, — car il s'en retourna en son évêché; — et Ebroïn en cela fit mal, — car alors il devint anathème. — Sa tête, qu'il a tonsurée, — il la laissa tout entière se couvrir de cheveux. — En cela il abandonne Dieu — et se donne au diable. — Quiconque alors fut méchant, et vint à lui, — il le reçut volontiers aussitôt. — Quand il en eut rassemblé une grande foule, — il se mit à ravager le royaume. — Avec le feu, avec la flamme il va brûlant, — et avec des glaives poursuivant : — il fait autant de mal qu'il peut, — pour Dieu il ne veut pas s'en abstenir. — Il n'exista pas d'homme vivant, né d'une mère, — qui vît une telle armée. — A Autun, à cette grande ville, — il va donc assaillir saint Léger. — Il ne peut entrer dans

Ad Ostedun, a cilla ciu,
dom Sanct Lethgier vai asahr.
Ne pot intrer en la ciutat;
defors l'asist, fist i gran miel,
et sancz Lethgiers mult en fud trist,
por ciel tiel miel que defors vid.

Sos clerjes pres et revestit
et ob ses croix fors s'en exit.

L'Alexandre d'Albéric de Besançon.

Reys Alexander quant fut naz,
per granz ensignes fud mostraz.
Crollet la terra de toz laz,
toneyres fud et tempestaz,
lo sol perdet sas claritaz,
per pauc no fud tot obscuraz,
janget lo cels sas qualitaz,
que reys est forz en terra naz.

En tal forma fud naz lo reys,
non i fud naz emfes anceys.
Mays ab virtud de dies treys
que altre emfes de quatro meys.
Sil toca res chi michal peys,
tal regart fay cum leu qui est preys.

la ville : — dehors il l'assiégea, il y fit grand mal, — et saint Léger en fut très triste, — à cause de ce si grand mal qu'il voit dehors. — Il prit ses clercs et les habilla, — et avec ses croix s'en alla dehors.

L'Alexandre d'Albéric de Besançon.

Quand le roi Alexandre fut né, — il fut signalé par de grands miracles. — La terre trembla de tous les côtés, — il y eut des coups de tonnerre et des tempêtes, — le soleil perdit sa clarté, — peu s'en fallut qu'il ne fût tout à fait obscurci; — le ciel change ses qualités, — car un roi fort est né sur la terre. — Le roi naquit de telle manière, — qu'aucun enfant ne naquit jamais auparavant. — Au bout de trois jours, il eut plus de force — qu'un autre enfant de quatre mois. — Si quelque chose le touche qui lui pèse un peu, — il fait un regard comme un

Saur ab lo peyl cum de peyson ,
tot cresp cum coma de leon ;
l'un uyl ab glauc cum de dracon ,
et l'autre neyr cum de falcon .
De la figura en aviron
beyn resemplet fil de baron .

Clar ab lo vult, beyn figurad ,
saur lo cabeyl, recercelad ,
plen lo collet et colorad ,
ample lo peyz et aformad ,
lo bu subtil, non trob delcad ,
lo corps d'aval beyn enforcad ,
lo poyn el braz avigurad ,
fer lo talent et apensad .

Mels vay et cort de l'an primeyr
que altre emfes del seyentreyr ,
e lay o vey franc cavalleyr ,
son corps presente volunteyr .
A fol omen ne ad escuyer
no deyne fayr regart semgleyr .
Aysis conten en magesteyr ,
cum trestot teyne ja l'empeyr .

Magestres ab beyn affactaz ,
de totas arz beyn enseynaz ,
qu'il duystrunt beyn de dignitaz ,
et de conseyl et de bontaz ,
de sapientia et d'onestaz ,
de fayr estorn et prodeltaz .

loup qui est pris. — Il eut le poil doré comme de poisson, — tout crépu comme crinière de lion; — il eut un œil bleu comme de dragon — et l'autre noir comme de faucon. — Autour de la figure, — il ressemble bien un fils de baron. — Il avait le visage clair, bien façonné, — les cheveux blonds, bouclés, — le cou rempli et coloré, — la poitrine large et développée, — le buste gracieux, point trop fin, — le bas du corps bien fort, — le poing et le bras vigoureux, — la volonté énergique et réfléchie. — Dès sa première année, il marche et court mieux — qu'un autre enfant de l'année suivante; — et là où il voit un franc chevalier, — il présente son corps volontiers. — A fol homme ni à écuyer — il ne daigne faire un seul regard. — Il se tient majestueusement — comme si déjà il tenait tout l'empire. — Il eut des maîtres bien élevés, — bien instruits dans tous les arts, — qui l'enseigneront bien de dignité — et de conseil et de bonté, — de sagesse et d'honnêteté, — de faire combat et prouesse. — L'un lui apprit, tout jeune encore, — la langue grecque et la latine,

L'uns l'enseyned , beyn parv mischin ,
de grec sermon et de latin ,
et lettra fayr en pargamin ,
et en ebrey et en ermin ,
et fayr a seir et a matin
agayt encuntre son vicin.

Et l'autre doyst d'escud cubrir
et de s'espaa grant ferir
et de sa lanci' en loyn jausir ,
et senz faillenti' altet ferir ;
li terz ley leyre et playt cabir ,
el dreit del tort a discernir.

Gormund et Isembard.

Puis s'escria li reis Gormunz :
« Trop vus estes vantez , bricun ;
« jeo te conuis assez , Hugun ,
« qui l'altrier fus as paveilluns ,
« e le cheval a mun barun
« en amenas par traïsun :
« or en avras le guerredun ,
« mort t'en girras sur le sablun ,
« ne diras mais ne o ne nun ,
« ne por nul mire de cest mund

— et à écrire sur parchemin — et en hébreu et en arménien, — et à faire soir et matin — artifice contre son voisin. — Et l'autre lui apprend à se garantir de son écu, — et à frapper fort de son épée, — et à choisir loin avec sa lance, — et à frapper haut sans se tromper; — le troisième lui apprend à lire la loi et à finir une affaire, — et à distinguer le juste de l'injuste.

Gormund et Isembard.

Puis le roi Gormund s'écria : — « Vous vous êtes trop vanté, coquin; — je te connais bien, Hugues, — toi qui fus l'autre jour aux tentes — et le cheval à mon baron — en amenas par trahison : — or tu en auras le salaire, — tu seras étendu mort sur le sable, — tu ne diras plus ni oui ni non, — et par nul médecin de ce monde, — tu n'auras plus garantie, — ni, par ton Dieu, évasion. » — « Vous y mentez,

« nen avras mais guarantisun ,
« ne pur tun deu espaciun. »
— « Vus i mentez, ceo dist Hugun ;
« jeo n'ai trenchiet que l'alquetun
« e un petit del peliçun ;
« ja me ravrez a cumpaidun
« e me verrez par ist champun
« criant l'enseigne al rei barun ,
« la Loëvis, le fiz Charlun ;
« liet serunt cil qu'aiüerum ,
« dolent serunt païen felun. »
Il resalt sus encuntre munt ,
a dous puins prist le gunfanun .
Ja 'n eüst mort le rei Gormund ,
quant uns Ireis salt entredous .
Hues le fiert tut a bandun ,
que mort l'abat as piez Gormund ;
puis rest muntez sur le gascun .
Par la bataille vait Hugun ,
tut depleiet sun gunfanun ,
criant l'enseigne al rei barun ,
la Loëvis, le fiz Charlun .
Liet en sunt cil que des suens sunt ,
dolent en sunt païen felun .
Il fist sun tur par le champun ,
si repairat al rei Gormund ;
sil ferit sur l'escut reünd ,

ce dit Hugues, — je n'ai tranché que le hoqueton — et un peu de la pelisse : — bientôt vous m'aurez de nouveau pour compagnon, — et me verrez par ce champ — criant le cri de guerre au roi baron, — celui de Louis, le fils de Charles : — joyeux seront ceux qui aideront, — tristes seront les païens félons. » — Il saute au-devant des combattants, — à deux mains il prit le gonfanon. — Il allait tuer le roi Gormund, quand un Ireis saute entre eux deux. — Hugues le frappe tout à discrétion, — et l'abat mort aux pieds de Gormund. — Puis il est remonté sur le cheval gascon. — A travers la bataille va Hugues, — son gonfanon tout déployé, — criant le cri de guerre au roi baron, — celui de Louis, le fils de Charles. — Joyeux en sont ceux qui sont des siens, — tristes en sont les païens félons. — Il fit son tour par le champ, — s'en revint vers le roi Gormund. — Il le frappe si bien sur l'écu rond, — qu'il l'abat à genoux dans le pré. — Il lui enfonce la lance dans le corps, — et le renverse sur le sable. — Quand les païens virent Gormund mort, — en

qu'el pret l'abat a genuilluns.
L'espiet enz al cors li repunt,
qu'il le rabat sur le sablun.

Quant païen virent Gormund mort,
fuiant s'en turnent vers le port ;
li Margariz les criz en ot,
a l'estendart vait puignant tost,
le rei Gormund ad trovet mort,
treis feiz se pasmat sur le cors.
« Allas, dit il, veir dist li sorz,
« si jeo veneie en icest ost,
« que jeo sereie u pris u morz ;
« or sai jeo bien que veir dist trop. »

Vie de saint Alexis.

Ad un des porz qui plus est pres de Rome,
illoc arivet la nef a cel saint home.

Quant veit son regne, durement se redotet -
de ses parenz, qued il nel reconnoissent,
e de l'honor del siecle ne l'encombrent.

Eist de la nef e vait edrant a Rome :
vait par les rues dont il ja bien fut cointes,
altre puis altre, mais son pedre i encontret,
ensemble od lui grant masse de ses homes :
sil reconut, par son dreit nom le nomet :

fuyant ils s'en retournent vers le port. — Margaris en entend les cris ; — vite il pique vers l'étendard, — il a trouvé le roi Gormund mort ; — trois fois il se pâme sur son corps. — « Hélas , dit-il , le sort a dit vrai ;—(en disant que) si je venais à cette armée, — je serais ou pris ou tué ; — or je sais bien qu'il n'a dit que trop vrai. »

Vie de saint Alexis.

A un port qui est le plus près de Rome, — là arriva la nef à ce saint homme. — Quand il voit son royaume, il craint fort — pour ses parents, qu'ils ne le reconnaissent, — et de l'honneur du monde ne l'encombrent. — — Il sort de la nef et va aussitôt à Rome. — Il va par les rues que déjà il connaissait bien. — Il y rencontre l'un puis l'autre, enfin son père ; — il y avait avec lui grand nombre de ses gens. — Il le reconnut, par son vrai nom il l'appelle : — « Euphémien, beau sire, homme riche, — je t'en

« Eufemiens, bels sire, riches hom,
 « quer me herberge por deu en ta maison :
 « soz ton degret me fai un grabaton
 « empor ton fil dont tu as tel dolor :
 « tot sui enferms, sim pais por soe amor. »

Quant ot li pedre la ciamor de son fil,
 plorent si oïl, ne s'en pot astenir :
 « Por amor deu et por mon chier ami,
 « tot te dorrai, bons hom, quant que m'as quis,
 « lit et hostel e pain e charn e vin. »

Cil le menat endreit soz le degret,
 fait li son lit ou il pot reposer :
 tot li amanvet quant que bosoinz li ert.

Sovent le virent e li pedre e la medre
 e la puicele qued il out esposede :
 par nuie guise onques ne l'aviserent :
 n'il ne lor dist, n'il ne li demanderent,
 quels hom esteit ne de quel terre il eret.

Soventes feiz lor veit grant dol mener
 e de lor oïlz moit tendrement plorer
 e tot por lui, onques nient por el.

Soz le degret ou gist sor une nate,
 la le paist l'hom del relief de la table :
 a grant povërte deduit son grant barnage,
 Co ne volt il que sa medre le sachel :
 plus aïmet deu que trestot son lignage.

De la viande qui del herbere li vient
 tant en retient dont son cors en sostient :

prie, pour Dieu, héberge-moi en ta maison : — Sous tes marches fais-moi un grabat, — pour ton fils dont tu as si grand chagrin : — je suis tout malade, nourris-moi par amour pour lui. » — — Quand le père entend parler de son fils, — ses yeux pleurent, il ne peut se retenir. — « Pour l'amour de Dieu et de mon cher ami, — homme bon, je te donnerai tout ce que tu m'as demandé, — lit et hôtel, et pain et chair et vin. » — — Celui-ci le mène tout droit sous les marches, — lui fait son lit où il peut se reposer, — lui présente tout ce dont il avait besoin.... — — Et son père et sa mère le virent souvent, — et la pucelle qu'il a épousée : — ils ne le reconnurent jamais en aucune façon, — et il ne leur dit pas et ils ne lui demandèrent pas — quel homme il était, ni de quel pays il était. — — Maintes fois il leur voit mener grand deuil — et de leurs yeux très tendrement pleurer, — et toujours pour lui, jamais pour rien autre chose..... — — Sous les marches où il gît sur une natte, — là l'homme le nourrit du relief de la table. — Dans une grande pauvreté il passe sa grande noblesse. — Il ne veut pas que sa mère le sache ; — il aime Dieu plus que toute sa famille. — — De la nourriture qui lui vient de la maison, — il en garde assez pour soutenir son corps : — s'il lui en reste, il le rend à qui demande l'aumône ; — il n'en fait pas provision pour engrais-

se lui 'n remaint, sil rent as almosniers ;
n'en fait musgode por son cors engraissier,
mais as plus povres le donet a mangier.

En sainte eglise converse volontiers ;
chascune feste se fait acomungier.
Sainte escriture ço ert ses conseillers :
del deu servise le rovet esforcier ;
par nule guise ne s'en volt esloinier.

Soz le degret ou il gist e converset,
iloc deduit liedement sa povérte.
Li serf son pedre qûi la maisniede servent
lor lavedures li getent sor la teste :
ne s'en corocet ned il nes en apelet.

Tuit l'escharnissent, sil tiennent por bricon :
l'egue li getent, si moilent son linçol ;
ne s'en corocet gienz cil saintismes hom,
ainz preiet deu qued il le lor pardoinst
par sa mercit, quer ne sevent que font.

Iloc converset eisi dis e set ans ;
nel reconut nuls sons apartenanz,
ne nœuls hom ne sout les sons ahanz,
fors sol li liz ou il a gëut tant :
ne pot muder ne seit aparissant.

Trente quatre ans at si son cors penet :
deus son servise li volt guerredoner.
Molt li engrieget la soe enfermetet ;
or set il bien qued il s'en deit aler.....

ser son corps, — mais aux plus pauvres il le donne à manger. — — En la sainte église il séjourne volontiers ; — à chaque fête il communie ; la sainte Écriture est son conseiller ; — elle l'invite à travailler au service de Dieu ; — en nulle manière il ne s'en veut éloigner. — Sous les marches où il gît et habite, — là il passe gaiement sa pauvreté. — Les serfs de son père qui servent la maison — lui jettent leurs lavures sur la tête, — il ne s'en fâche pas et il ne les en accuse pas. — — Ils le raillent tous et le tiennent pour un coquin : — ils lui jettent l'eau et mouillent sa chemise ; — ce très saint homme ne s'en courrouce point : — mais il prie Dieu qu'il le leur pardonne — dans sa miséricorde, car ils ne savent ce qu'ils font. — — Il resta là ainsi dix-sept ans ; — aucun de ses parents ne le reconnut, — et nul homme ne connut ses tourments, — excepté seulement le lit où il a tant été étendu ; — il ne peut faire que ce ne soit pas visible pour lui. — — Trentre-quatre ans il a ainsi châtié son corps : — Dieu veut lui faire grâce de son service. — Il lui augmente beaucoup sa maladie ; — alors il sait bien qu'il doit s'en aller..... — — De la douleur que ressentit le père — le bruit fut grand et la mère l'entendit. — Elle vint là en courant comme une femme forcenée, — frappant ses mains, criant, échevelée : — elle voit son fils mort,

De la dolor que demenat li pedre
granz fut la noise, si l'entendit la medre.
La vint corant com femme forsenede,
batant ses palmes, cridant, eschevelede :
veit mort son fil, a terre chiet pasmede.

Qui donc li vit son grant dol demener,
Son piz debate e son cors degeter,
Ses crins derompre, son vis demaiseler,
e son mort fil detraire et acoler,
n'i out si dur cui n'estoüst plorer.

Trait ses chevels e debat sa peitrine,
a grant dol met la soe charn medisme :
« E ! filz, dist ele, com m'oüs enhadide !
« E jo, dolente, com par fui avoglide !
« Nel conoissee plus qu'onques nel vedisse. »

Plorent si oil e si getet granz criz ;
Sempres regretet : « Mar te portai, bels filz !
« E de ta medre quer n'aveies mercit ?
« Por teim vedeies desirrer a morir :
« Ço'st granz merveile que pitet ne t'en prist.
« A lasse mesre ! com oi fort aventure !
« Ci vei jo morte tote ma portedure.
« Ma longe atente a grant dol est venude.
« Que porrai faire, dolente, malfedude ?
« Ço'st granz merveile que li miens cors tant duret.
« Filz Alexis, molt oüs dur corage.
« Com adosas tot ton gentil linage !

elle tombe à terre pâmée. — Celui qui alors l'aurait vue en proie à sa grande douleur — frapper sa poitrine, renverser son corps, — arracher ses cheveux, déchirer son visage, — soulever et embrasser son fils mort, — il n'aurait pas eu le cœur assez dur pour ne pas pleurer. — Elle arrache ses cheveux et frappe sa poitrine, — met sa propre chair à grand supplice : — « Ah ! mon fils, dit-elle, comme tu m'as détestée ! — Et moi, malheureuse, comme j'étais totalement aveugle ! — Je ne le connaissais pas plus que si je ne l'eusse jamais vu ! » — Ses yeux pleurent et elle jette de grands cris. — Sans cesse elle se lamente : « Quel malheur de t'avoir porté, beau fils ! — Et que n'avais-tu pitié de ta mère ? — Tu me voyais pour toi désirer la mort. — C'est grande merveille que pitié ne t'en ait pris ! — Ah ! malheureuse mère ! Quel grand malheur j'apprends ! — Je vois là toute ma portée morte. — Ma longue attente a abouti à un grand deuil. — Que pourrai-je faire, malheureuse, infortunée ! — C'est merveille que mon corps dure tant ! — Alexis, mon fils, tu eus le cœur bien dur. — Comme tu as abandonné tout ton beau lignage ! — Si une fois du moins tu m'avais parlé à moi seule, — tu aurais consolé ta pauvre mère — qui est si malheureuse ; mon cher fils, tu y serais allé sous d'heureux présages. — Alexis, mon fils, oh ! ton pauvre corps délicat ! —

« Sed a mei sole velz une feiz parlasses,
 « ta lasse medre si la reconfortasses,
 « qui si 'st dolente ; chiers filz, bor i alasses.
 « Filz Alexis, de la toe charn tendre !
 « A quel dolor deduit as ta jovente !
 « Por queim fuïs ! Jat portai en mon ventre ;
 « e Deus le set que tote sui dolente :
 « ja mais n'ierc liede por home ne por femme.
 « Ainz que t'ouïsse sin fui molt desirrosse ;
 « ainz que nez fusses, sin fui molt anguissoße ;
 « quant jot vid net, sin fui liede e goiose ;
 « or te vei mort, tote en sui corocoße :
 « ço peiset mei que ma fin tant demoret.
 « Seinors de Rome, por amor Deu, mercit :
 « aidiez m'a plaindre le dol de mon ami.
 « Granz est li dols qui sor mei est vertiz ;
 « ne pois tant faire que mes cors s'en sazit ;
 « il n'est merveille : n'ai mais filie ne fil. »

La chanson de Roland.

*Ganelon est désigné comme ambassadeur
auprès de Marsile.*

« Franc chevalier, dist l'emperere Carles,
 « kar m'eslisez un barun de ma marche,
 « qu'à l'rei Marsilie me portast mun message. »
 Ço dist Rollanz : « Ç' iert Guenes, mis parastre.

Dans quelles souffrances tu as passé ta jeunesse ! — Pourquoi me fuyais-tu ? Je te portai en mon ventre ; — et Dieu le sait, que je suis tout affligée : — jamais je ne serai joyeuse ni pour homme ni pour femme. — — Avant de t'avoir, j'en fus fort désireuse ; — avant ta naissance, j'en fus fort anxieuse ; — quand je t'ai vu né, j'en fus joyeuse et réjouie ; — maintenant je te vois mort, j'en suis toute désolée : — il me pèse que ma fin tarde tant. — Seigneurs de Rome, pour l'amour de Dieu, pitié ! — Aidez-moi à pleurer le deuil de mon ami. — Il est grand le deuil qui est tombé sur moi ; — je ne puis tant faire que mon corps s'en saisisse ; — ce n'est pas merveille ; je n'ai plus ni fille, ni fils. »

La chanson de Roland.

*Ganelon est désigné comme ambassadeur
auprès de Marsile.*

« Chevaliers francs, dit l'empereur Charles, — choisissez-moi donc un baron de ma marche, — qui porte mon message au roi Marsile. » — Roland dit : « Ce sera Ganelon, mon beau-père. — Si vous le

« Se lui laissiez, n'i trametrez plus saive. »
Dient Franceis : « Kar il le poet bien faire. »
E li quens Guenes en fut mult anguisables :
de sun col getet ses grandes pels de martre
e est remés en sun blialt de palie.

Vairs out les oilz et mult fier le visage,
gent out le cors e les costez out larges ;
tant par fut bels, tuit si per l'en esguardent.
Dist à Rollant : « Tut fols, pur quei t'esrages ?

« Ço set hum bien que jo sui tis parastre ;
« si as jugiet qu'à Marsiliun alge.

« Se Deus ço dunget que de là jo repaire.
« jo t'en muvrai une si grant cuntraire
« Ki durerat à trestut tun eage. »

Respunt Rollanz : « Orgoill oi e folage.
« Ço set hum bien, n'ai cure de manace ;
« mais saives hum il deit faire message ;
« se li reis voelt, prez sui pur vus le face. » AOI.

Guenes respunt : « Pur mei n'iras tu mie.
« Tu n'ies mis hum, ne jo ne suis tis sire.
« Carles cumandet que face sun servise,
« en Sarraguce en irai à Marsilie ;
« einz i ferai un poi de legerie,
« que jo'n esclair ceste meie grant ire. »
Quant l'ot Rollanz, si cumençat à rire. AOI.

laissez, vous n'y enverrez pas d'homme plus sage. » — Les Français disent : « Certes, il le peut bien faire. — Et le comte Ganelon en fut fort affligé. — De son cou il rejette les grandes peaux de martre — et il reste avec son biau de soie. — Il avait les yeux vairs et le visage très fier, — il avait le corps gracieux et les flancs larges. — Il était si beau que tous ses pairs le contemplent. — Il dit à Roland : « Fou que tu es, pourquoi ta rage ? — On le sait bien que je suis ton beau-père : — tu m'as condamné à aller vers Marsile ; — si Dieu m'accorde que j'en revienne, — je t'en aurai un si grand ressentiment — qu'il durera pendant toute ta vie. » — Roland répond : « J'entends un orgueilleux et un fou. — On le sait bien, je n'ai souci des menaces. — Mais c'est un homme sage qui doit faire le message. — si le Roi veut, je suis prêt à le faire à votre place. »

===== Ganelon répond : « Tu n'iras pas pour moi. — Tu n'es pas mon homme et je ne suis pas ton sire. — Charles commande que je fasse son service, — j'irai à Saragosse vers Marsile ; — mais j'y ferai un peu de folie, — pour dissiper la grande colère que j'ai. » — Quand Roland l'entend, il commence à rire.

===== Quand Ganelon voit qu'alors Roland se

Quant ço veit Guenes qu'ore s'en rit Rollanz,
dunc ad tel doel, pur poi d'ire ne fent,
a bien petit que il ne pert le sens,
e dit à l' cunte : « Jo ne vus aim nient ;
« sur mei avez turnet fals jugement.
« Dreiz Emperere, ci m'veez en present,
« aemplir voeill vostre cumandement. AOI.

« En Sarraguce sai bien qu'aler m'estoet ;
« hum ki là vait repairier ne s'en poet.
« Ensurquetut m'uixur est vostre soer,
« si'n ai un filz, ja plus bels n'en estoet :
« c'est Baldewins, ço dit, ki iert prozdoem.
« A lui lais-jo mes honurs e mes fieus.
« Gardez le bien, ja ne l'verrai des oilz. »
Carles respunt : « Trop avez tendre coer.
« Pois que l'cumant, aler vus en estoet. » AOI.

Ço dist li reis : « Guenes, venez avant ;
« si recevez le bastun e le guant.
« Oit l'avez, sur vus le jugent Franc. »
— « Sire, dist Guenes, ço ad tut fait Rollanz ;
« ne l'amerai a trestut mun vivant,
« ne Olivier pur ço qu'est sis cumpainz,
« les duze Pers, pur ço qu'il l'aiment tant ;
« desfi les en, sire, vostre veiant. »

moque de lui, — il en conçoit une telle douleur qu'il éclate presque de colère. — Bien peu s'en faut qu'il ne perde le sens, — et il dit au comte : « Je ne vous aime nullement. — Vous avez fait rendre contre moi un mauvais jugement. — Droit Empereur, vous me voyez ici devant vous, — je veux remplir votre commandement. » ===== « Je sais bien qu'il me faut aller à Saragosse : — quiconque y va n'en peut revenir. — Cependant, ma femme est votre sœur, — j'en ai un fils, il n'y a pas plus beau : — c'est Baudoin, on dit qu'il sera preux. — A lui je laisse mes honneurs et mes fiefs ; — gardez-le bien, je ne le verrai plus de mes yeux. » — Charles répond : « Vous avez le cœur trop tendre. — Puisque je le commande, il faut vous en aller. » ===== Le Roi dit : « Ganelon, approchez, — et recevez le bâton et le gant. — Vous l'avez entendu, le choix des Francs tombe sur vous. » — « Sire, dit Ganelon, Roland a tout fait ; — je ne l'aimerai point de tout mon vivant, — ni Olivier parce qu'il est son compagnon, — ni les douze Pairs, parce qu'ils l'aiment beaucoup. — Je les défie, sire, sous vos regards. » — Le Roi dit : « Vous avez trop mauvais vouloir ; — vous irez puisque je le commande. » — « J'y

Ço dist li reis : « Trop avez mal talant.
« Or irez vus, certes, quant jo l'cumant. »
— « J'i puis aler; mais n'i avrai guarant;
« ne l'out Basilies ne sis frere Basanz. » AOI.

Li Emperere li tent sun guant, le destre;
mais li quens Guenes iloeç ne volsist estre;
quant le dut prendre, si li caît à tere.
Dient Franceis : « Deus! que purrat ço estre?
« De cest message nus aveindrat grant perte. »
— « Seignurs, dist Guenes, vus en orrez nuveles. AOI.

« Sire, dist Guenes, dunez mei le cungiet;
« quant aler dei, n'i ai plus que targier. »
Ço dist li reis : « A l' Jhesu et à l' mien! »
De sa main destre l'ad asolt et seigniet;
pois li livrat le bastun e le brief. AOI.

Guenes li quens s'en vait à sun ostel,
de guarnemenz se prent à cunreer,
de ses meillurs que il pout recuvrer;
esperuns d'or ad en ses piez fermez,
ceinte Murglais s'espee à sun costet,
en Tachebrun sun destrier est muntez;
l'estreu li tint sis uncles Guinemers.

puis aller, mais je n'y aurai point de garant; — Basile n'en eut pas, ni son frère Basan. » =====
L'Empereur lui tend son gant, le droit; — mais le comte Ganelon n'aurait pas voulu être là; — quand il allait le prendre, le gant tomba à terre. — Les Francs disent : « Dieu ! que va-t-il arriver ! — De ce message il nous adviendra grand malheur. » — « Seigneurs, dit Ganelon, vous en apprendrez des nouvelles. » ===== « Sire, dit Ganelon, donnez-moi congé. — Puisque je dois partir, je n'ai que faire de tarder. » — Le Roi dit : « A l'honneur de Jésus et au mien ! » — De sa droite il l'absout, et lui fait le signe de la croix, — puis lui livre le bâton et la lettre. =====
Le comte Ganelon s'en va à son hôtel, — se prend à préparer ses armes, — les meilleures qu'il put trouver : — il a attaché des éperons d'or à ses pieds, — il a ceint Marglais, son épée, à son côté, — il est monté sur Tachebrun, son destrier. — Son oncle, Guinemer, lui tint l'étrier. — Alors vous eussiez vu maints chevaliers pleurer, — qui tous lui disent : « Quel malheur pour vous, baron ! — Vous avez été beaucoup à la Cour du Roi ; — on vous y traite de noble vassal. — Celui qui a jugé que vous deviez partir, — par Charlemagne même ne

Là veïssez tanz chevaliers plurer,
ki tuit li dient : « Tant mare fustes, ber !
« En curt à rei mult i avez estet,
« noble vassal vus i solt hum clamer.
« Ki ço jugat que doûssez aler,
« par Carlemagne n'iert guariz ne tensez.
« Li quens Rollanz ne l' se doûst penser,
« que estrait estes de mult grant parentet. »
Enprès li dient : « Sire, kar nus menez. »
Ço respunt Guenes : « Ne placet damne Deu !
« Miels est suls moerge que tant bon bacheler.
« En dulce France, seignurs, vus en irez ;
« de meie part ma muiller saluez,
« e Pinabel mun ami e mun per,
« e Baldewin, mun filz, que vus savez,
« e lui aidiez, e pur seignur tenez. »
Entret en sa veie, si s'est acheminez.... AOI.

La bataille de Roncevaux.

Li quens Rollanz par mi le camp chevalchet,
tient Durendal ki bien tranchet e bien taillet,
des Sarrazins lur fait mult grant damage.
Ki lui veïst l'un jeter mort sur l'autre,
le sanc tut cler gesir par cele place !
Sanglent en ad e l'osberc e la brace,

sera ni protégé, ni défendu. — Le comte Roland n'aurait pas dû y songer, — car vous êtes sortis d'une très grande famille. » — Ensuite ils lui disent : « Seigneur, emmenez-nous donc. » — Ganelon répond : « A Dieu ne plaise ! — Mieux vaut mourir seul qu'avec d'aussi braves bacheliers. — Seigneurs, vous retournerez dans la douce France ; — de ma part saluez ma femme, — et Pinabel, mon ami et mon pair ; — et Baudoin, mon fils, que vous savez, — et venez-lui en aide, et tenez-le pour votre seigneur. » — Il entre en sa voie et s'est acheminé.

La bataille de Roncevaux.

Le comte Roland chevauche par la plaine, — tient Durandal qui bien tranche et bien taille, — fait très grand massacre de Sarrasins. — Qui l'eût vu jeter un mort sur un autre, — et le sang tout clair se répandre sur cette place ! — Il a son haubert et son bras couverts de sang, — ainsi que le

sun bon cheval le col e les espalles.
E Oliviers de ferir ne se target.
Li duze Per n'en deivent avoir blasme,
e li Franceis i fièrent e si caplent.
Moerent païen e alquant en i pasment.
Dist l'Arcevesques : « Bien ait nostre barnage ! »
Munjoie escriet, ço est l'enseigne Carle. AOI.

E Oliviers chevalchet par l'estur.
Sa hanste est fraite, n'en ad que un trunçon ;
e vait ferir un païen, Malsarun.
L'escut li freint k'est ad or e à flurs,
fors de la teste li met les oilz ambsdous,
e la cervele li chiet as piez desuz :
mort le tresturnet od tut set cenz des lur.
Pois ad ocis Turgin e Estorgus ;
la hanste escliket e briset jusqu'as puignz.
Ço dit Rollanz : « Cumpainz, que faites vus ?
« En tel bataille n'ai cure de bastun ;
« fers e aciers i deit avoir valor.
« U est l'espée ki Halteclere ad num ?
« D'or est li helz e de cristal li punz. »
— « Ne la pois traire, Olliviers li respunt,
« kar de ferir ai jo si grant bosuign. » AOI

Danz Oliviers trait ad sa bone espée,
que sis compainz li ad tant demandée,

cou et les épaules de son bon cheval. — Et Olivier n'est pas en retard pour frapper. — Les douze Pairs ne doivent pas avoir de blâme, — et les Français y frappent et massacrent. — Les païens meurent et quelques uns se pâment. — L'Archevêque dit : « Bonne chance à nos barons ! » — « Monjoie, s'écrie-t-il ». C'est le cri de guerre de Charles. ===
Et Olivier chevauche par la bataille. — Le bois de sa lance est brisé, il n'a plus qu'un tronçon, — et va frapper un païen, Mausaron. — Il lui brise l'écu qui est d'or et de fleurs, — hors de la tête lui met les deux yeux, — et la cervelle tombe à ses pieds. — Il le renverse mort avec sept cents des siens. — Puis il a tué Turgin et Estorgous ; — il fend et brise sa lance jusqu'à son poing. — Roland dit : « Compagnon, que faites-vous ? — En pareille bataille je dédaigne un bâton ; — c'est le fer, c'est l'acier qui doit y avoir valeur. — Où est l'épée qui a le nom d'Hauteclair ? — La garde est d'or et le pommeau de cristal. » — « Je ne la puis tirer », lui répond Olivier, — « car j'ai tant à faire de frapper. » ===
Seigneur Olivier a tiré sa bonne épée, — que son

e il li ad, cum chevaliers, mustrée.
Fiert un païen, Justin de Val-Ferrée ;
tute la teste li ad par mi sevrée,
trenchet le cors e la brunie safrée,
la bone sele ki ad or est gemmée,
e a l' cheval ad l'eschine trenchiée :
tut abat mort devant lui en la préee.
Ço dist Rollanz : « Or vus receif jo frere.
« Pur itels colps nus aimet l'Emperere. »
De tutes parz est Munjoie escriée. AOI.

Li quens Gerins siet el cheval Sorel,
e sis cumpainz Geriers en Passe-Cerf ;
laschent lur resnes, brochent ambdoui ad ait,
e vunt ferir un païen, Timozel,
l'uns en l'escut e li altre en l'osberc ;
lur dous espiez enz el'cors li unt frait,
mort le tresturnent très en mi un guaret.
Ne l'oï dire ne jo mie ne l'sai
li quels d'els dous en fut li plus isnels...
Esperveris i fut, li filz Borel ;
icel ocist Engeliens de Burdel.
E l'Arcevesques lur ocist Siglorel,
l'encanteür ki ja fut en enfer ;
par artimage l'i cunduist Jupiter.
Ço dist Turpins : « Icist nus iert forfaiz.

compagnon lui a tant demandée, — et il la lui a, en chevalier, montrée. — Il frappe un païen, Justin de Valferrée; — il lui a séparé toute la tête par le milieu, — il tranche le corps et le haubert orné de saphirs, — la bonne selle qui est perlée d'or, — et il a tranché l'échine du cheval : — il l'abat tout mort devant lui sur le pré. — Roland dit : « Maintenant, je vous adopte pour mon frère. — Pour de tels coups l'Empereur nous aime. » — De toutes parts on crie : « Monjoie. » — Le comte Gérin monte le cheval Sorel, — et son compagnon Gérier monte Passe-Cerf. — Ils lâchent leurs rênes, ils éperonnent tous deux, — et vont frapper un païen, Timozel, — l'un à l'écu et l'autre au haubert; — ils lui ont brisé leurs deux lances dans le corps, — ils l'abattent mort au beau milieu d'un guéret. — Je n'ai ouï dire et je ne sais pas — lequel des deux y fut plus le rapide... — Esperveris, le fils de Borel, y était; — Engelier de Bordeaux le tua; — et l'archevêque leur tua Siglorel, — l'enchanteur qui avait déjà été en enfer; — Jupiter l'y conduisit par magie. — Turpin dit : « Celui-ci sera notre victime. » —

Respunt Rollanz : « Vencuz est li culverz.
« Oliviers frere, itel colp me sunt bel. » AOI.

La bataille est adurée endementres :
Franc e païen merveillus colps i rendent :
fièrent li un, li altre se defendent.
Tante hanste i ad e fraite e sanglente,
tant gunfanun rumput e tante enseigne !
Tant bon Franceis i perdent lur juvente !
Ne reverrunt lur meres ne lur femmes,
ne cels de France ki als porz les atendent. AOI.

En France en ad mult merveillus turment :
orez i ad de tuneire e de vent,
pluie e grezilz desmesuréement.
Chiéent i fuildres e menut e suvent ;
e terremoete ço i ad veirement,
de Seint-Michiel de l' Peril jusqu'as Seinz,
- de Besençon tresqu'as porz de Guitsand ;
n'en ad recet dunt li murs ne cravent.
Cuntre midi tenebres i ad granz,
n'i ad clartet se li ciels nen i fent,
hum ne le veit ki mult ne s'espaent ;
Dient plusur : « C'est li definemenz,
« la fin de l' siècle ki nus est present. »

Roland répond : « Le lâche est vaincu : — Olivier, mon frère, de tels coups me plaisent. » === Cependant la bataille est terrible : — Francs et païens frappent de merveilleux coups : — les uns frappent, les autres se défendent. — Il y a mainte lance brisée et sanglante, — maint gonfanon rompu et mainte enseigne ! — Mains bons Français y perdent leur jeunesse ! — Ils ne reverront leurs mères ni leurs femmes, — ni ceux de France qui les attendent aux défilés. === En France, à cause de cela, il y a une fort merveilleuse tourmente : — il y a un orage de tonnerre et de vent, — pluie et grêle démesurément. — Foudres y tombent et menu et souvent ; — et, en vérité, il y a un tremblement de terre — de Saint-Michel du Péril jusqu'aux Saints, — de Besançon jusqu'aux ports de Wissant : — il n'y a maison dont le mur ne se renverse. — Au moment de midi il y a grandes ténèbres, — il n'y a de clarté que si le ciel se fend ; — nul ne le voit qui fort ne s'épouvante. — Plusieurs disent : « C'est la fin, — la fin du monde qui nous arrive. » — Ils ne le savent et ne disent nullement la vérité : — c'est le grand

Il ne le sevent ne dient veir nient :
C'est li granz doels pur la mort de Rollant. AOI

Li quens Rollanz en apelet Olivier :
« Sire cumpainz, ja est morz Engeliens ;
« nus n'avium plus vaillant chevalier, »
Respunt li quens : « Deus le me duinst vengier ! »
Sun cheval brochet des esperuns d'or mier.
Tient Halteclere, sanglenz en est l'aciens :
par grant vertut vait ferir le païen,
brandist sun colp, e li Sarrazins chiet :
L'anme de lui enportent Aversier,
pois ad ocis le duc Alphaïen ;
Escababi i ad le chief trenchiet,
Set Arrabiz i ad deschevalchiet :
cil ne sunt prud jamais pur guerreier.
Ço dist Rollanz : « Mis cumpainz est iriez ;
« encuntre mei fait asez a preisier.
« Pur itels colps nus ad Carles plus chiers. »
A voiz escriet : « Ferez i, chevalier ! » AOI.

D'autre part est uns païens, Valdabrunz.
Icil levat le rei Marsilium :
sire est par mer de quatre cenx drodmunz ;
n'i ad eschipe ki s'cleimt se par lui nun.

deuil pour la mort de Roland. — Alors, le comte Roland appelle Olivier : — « Sire compagnon, déjà Engelier est mort ; — nous n'avions pas de plus vaillant chevalier. » — Le comte lui répond : « Que Dieu m'accorde de le venger ! » — Il pique son cheval de ses éperons d'or pur. — Il tient Hauteclaire, l'acier en est sanglant : — de toute sa force il va frapper le païen, — brandit son coup et le païen tombe : — les diables emportent son âme, — puis il a tué le duc Alphaïen, — tranché la tête d'Escababi, — désarçonné sept Arabes : — ils ne sont plus bons désormais pour guerroyer. — Roland dit : « Mon compagnon est fâché ; — à côté de moi il fait de quoi être prisé. — Pour de tels coups Charles nous aime davantage. » — Avec la voix il s'écrie : « Frappez là, chevaliers. » — D'autre part, est un païen, Valdabrun. — Il éleva le roi Marsile, — il est maître sur mer de quatre cents vaisseaux, — il n'y a un marinier qui ne se réclame de lui. — Il prit jadis Jérusalem par trahison, — et viola le temple de Salomon, — tua le patriarche devant les fonts. — Il eut la foi du comte Ganelon ; — il lui

Jerusalem prist ja par traïsun,
 si violat le temple Salemun,
 Le patriarche ocist devant les funz.
 Cil out fiance de l'cunte Guenelun :
 il li dunat s'espée e mil manguns;
 siet el' cheval qu'il cleimet Gramimund :
 plus est isnels que nen est uns falcuns ;
 brochet le bien des aguz esperuns,
 si vait ferir le riche duc Sansun,
 l'escut li freint e l'osberc li derumpt,
 elz cors li met les pans de l'gunfanun,
 pleine sa hanste l'abat mort des arçuns :
 « Ferez, païen, car très bien les veintrum. »
 Dient Franceis : « Deus ! quel doel de barun ! » AOI.

Li quens Rollanz, quant il veit Sansun mort,
 poez saveir que mult grant doel en out.
 Sun cheval brochet, si li curt ad esforz ;
 tient Durendal ki plus valt que fin or,
 vait le ferir li ber quanque il pout
 desur sun helme ki gemmez fut ad or,
 trenchet la teste e la brunie e le cors,
 la bone sele ki est gemmée ad or,
 e à l' cheval parfundement le dos ;
 amburs ocit, ki que l'blasmt ne le lot.
 Dient païen : « Cist colps nus est mult forz. »

donna son épée et mille mangons. — Il monte un cheval qu'il appelle Gramimond : — il est plus rapide que ne l'est un faucon ; — il le pique fort de ses éperons aigus, — et va frapper le puissant duc Samson, — lui brise l'écu et lui rompt le haubert ; — lui met au corps les pans du gonfanon, — à pleine lance l'abat mort des arçons : — « Frappez, païens, nous les vaincrons très bien. » — Les Français disent : « Dieu, quel deuil de baron. » ===== Le comte Roland, quand il voit Samson mort, — vous pouvez savoir qu'il en eut grand deuil. — Il pique son cheval, court à lui avec effort, — tient Durandal qui vaut plus qu'or fin ; — le baron va le frapper autant qu'il put, — sur son heaume qui fut gemmé d'or ; — tranche la tête et le haubert et le corps, — la bonne selle qui est gemmée d'or, — et le dos du cheval profondément : — il les tue tous deux, qui que ce soit qui l'en blâme ou l'en loue. — Les païens disent : « Ce coup nous est bien funeste. » — Roland répond : « Je ne puis aimer les vôtres ; — chez vous est l'orgueil et le tort. » ===== Il y a un Africain venu d'Afrique, — c'est Mauquiant,

Respunt Rollanz : « Ne pois amer les voz.
« Devers vus est li orgoilz e li torz. » AOI.

D'Affrike i ad un Affrican venit :
c'est Malquiant, le filz à l'rei Malcud ;
si guarnement sunt tuit à or batut,
cuntre le ciel sur tuz les autres luist.
Siet el' cheval qu'il cleimet Salt-Perdut,
beste nen est ki poisset curre a lui.
Il vait ferir Anseïs en l'escut,
tut li trachet le vermeill et l'azur,
de son osberc li ad les pans rumput,
el' cors li met e le fer e le fust.
Morz est li quens, de sun tens n'i ad plus.
Dient Franceis : « Barun, tant mare fus ! » AOI.

Par le camp vait Turpins li arcevesques ;
tels curunez ne cantat unkes messe
qi de sun cors feïst tantes proeces.
Dist à l'pâten : « Deus tut mal te tramettet !
« Tel as ocis dunt à l'coer me regrette. »
Sun bon cheval i ad fait esdemetre,
Si l'ad ferut sur l'escut de Tulete,
Que mort l'abat desur cele herbe verte. AOI.

le fils au roi Mauquid. — Son armement est tout en or battu ; — au soleil plus que tous les autres il brille , — il monte le cheval qu'il appelle Saut-Perdu ; — il n'y a bête qui puisse courir avec lui. — Il va frapper Anséis à l'écu ; — il lui enleva entièrement le vermeil et l'azur , — il lui a rompu les pans de son haubert , — au corps il lui met et le fer et le bois. — Le comte est mort , de son temps il n'y a plus rien. — Les Français disent : « Baron, que tu as été à mauvaise aventure ! » — Par la plaine va Turpin , l'archevêque ; — jamais tel tonsuré ne chanta messe , — et ne fit de son corps telles prouesses. — Il dit au païen : « Que Dieu t'envoie tout mal ! — Tu m'as tué un homme que mon cœur regrette. » — Il a fait fondre son cheval sur lui , — et l'a frappé sur l'écu de Tolède , — et l'abat mort sur l'herbe verte. — D'autre part est un païen , Grandogne , — fils de Capeuil , le roi de Cappadoce. — Il monte le cheval qu'il appelle Marmoire ; il est plus rapide que ne l'est l'oiseau qui vole. — Il lâche la rêne , le pique des éperons , — et va frapper Gérin de toute sa force , — lui brise l'écu vermeil ,

De l'autre part est uns païens, Grandonies,
filz Capuel, le rei de Capadoce.

Siet el' cheval, que il cleimet Marmorie,
plus est isnels que n'est oisels ki volet ;
laschet la resne, des esperuns le brochet,
si vait ferir Gerin par sa grant force,
l'escut vermeill li freint, de l'col li portet,
tute sa brunie aprof li ad desclose,
el' cors li met tute l'enseigne bloie,
que mort l'abat en une halte roche.

Sun cumpaignun Gerier ocit uncore
e Berengier e Gui de Saint-Antonie ;
pois vait ferir un riche duc, Austorie,
qi tint Valence e l'honor sur le Rosne,
il l'abat mort ; païen en unt grant joie.

Dient Franceis : « Mult dechient linostre. » AOI.

Li quens Rollanz tint s'espée sanglente :
bien ad oït que Franceis se desmentent,
si grant doel ad que par mi quiet fendre ;
dist à l'païen : « Deus tut mal te cunsentet !
« Tel as ocis que mult chier te quid vendre. »
Sun cheval brochet, ki de curre cuntencet.
Ki que l'cumpert, venut en sunt ensemble. AOI.

Grandonies fut e prozdum e vaillant
e vertuus e vassals cumbatant.

le lui arrache du cou, — ensuite lui a ouvert tout son haubert, — au corps lui met toute l'enseigne bleue, — si bien qu'il l'abat mort sur une haute roche. — Il tue encore son compagnon Gériier, — et Bérenger et Gui de Saint-Antoine; — puis il va frapper un puissant duc, Austoire, — qui possède Valence et le fief sur le Rhône; — il l'abat mort; les païens en ont grande joie. — Les Français disent : « Comme les nôtres tombent. » — Le comte Roland tient son épée sanglante : — il a bien entendu que les Français perdent courage; — il a si grande douleur qu'il est près d'éclater par le milieu : — il dit au païen : « Que Dieu te donne tout mal ! — Tu as tué un homme que je te veux vendre fort cher. » — Il pique son cheval qui se met à courir. — Qui que ce soit qui le paie, les voici en présence. — Grandogne était et preux et vaillant — et fort et brave combattant. — Sur son chemin il a rencontré Roland. — Il ne l'avait pas vu auparavant, mais il le reconnut sûrement — à son fier visage et à son corps qu'il avait beau, — et à son regard et à sa contenance. — Il ne peut

En mi sa veie ad encuntret Rollant.
Enceis ne l'vit, si l'conut veirement
a l'fier visage e a l' cors qu'il out gent,
e a l'reguart et à l'cuntenement.
Ne poet muer qu'il ne s'en espaent :
fuïr s'en voelt, mais ne li valt nient.
Li quens le fiert tant vertuusement,
tresqu'à l'nasel tut le helme li fent,
trenchet le nés et la buche et les denz,
trestut le cors e l'osberc jazerenc,
de l'orie sele les dous alves d'argent
e à l'cheval le dos parfundement :
ambur ocist seinz nul recoevrement.
E cil d'Espagne s'en cleiment tuit dolent.
Dient Franceis : « Bien fiert notre guarant. » AOI.

La bataille est merveilluse et hastive,
Franceis i fièrent par vigur e par ire ;
trenchent cez puignz, cez costez, cez eschines,
cez vestemenz entresque as cars vives ;
sur l'herbe verte li clers sancs s'en ailet.
« Tere majur, Mahummet te maldiet !
« Sur tute gent est la tue hardie. »
Cel n'en i ad ki ne criet : « Marsilie !
« Chevalche, reis, bosuign avum d'aïe. » AOI.

La bataille est e merveilluse e grant ;
Franceis i fièrent des espiez brunissanz.

faire autrement que d'en avoir peur ; — il veut s'enfuir, mais rien ne lui sert. — Le comte le frappe si fort, — qu'il lui fend le heaume jusqu'au nasel, — lui tranche le nez et la bouche et les dents, — tout le corps et le haubert de mailles, — les deux auves d'argent de la selle dorée, — et le dos du cheval profondément. — Il les tue tous deux sans nul remède. — Et ceux d'Espagne tout affligés gémissent. — Les Français disent : « Notre défenseur frappe bien. » ===== La bataille est merveilleuse et rapide, — les Français y frappent avec force et avec colère, — tranchent les poings, les côtes, les échine, — les vêtements jusqu'aux chairs vives : — sur l'herbe verte le sang clair coule en filets. — « Grand pays, que Mahomet te maudisse ! — Plus que tout autre ton peuple est hardi. » — Il n'en est pas un qui ne crie : « Marsile ! — Chevauche, roi, nous avons besoin d'aide. » ===== La bataille est et merveilleuse et grande, — les Français y frappent de leurs lances brunies. — Là, vous eussiez vu grand massacre d'hommes, — que d'hommes morts et blessés et sanglants ! — L'un gît sur l'autre et sur le dos et sur les dents. — Les Sarrazins ne le peuvent souf-

Là veïssez si grant dultur de gent,
tant hume mort e naffret e sanglent !
L'uns gist sur l'altre e envers e adenz.
Li Sarrazin ne l'poeent souffrir tant :
voelent o nun, si guerpissent le camp ;
par vive force les encalcièrent Franc. AOI.

Marsilies veit de sa gent le martirie,
Si fait suner ses corns e ses buisines,
pois, si chevalchet od sa grant ost banie.
Devant chevalchet uns Sarrazins, Abismes ;
plus fel de lui n'out en sa compaignie ;
teches ad males e mult granz felunies.
Ne creit en Dieu le filz seinte Marie,
issi est neirs cume peiz k'est demise ;
plus aimet il traïsun e murdrerie
qu'il ne fesist trestut l'or de Galice :
unkes nuls hum ne l'vit juer ne rire ;
vasselage ad e mult grant estultie,
pur ço est druz à l'felun rei Marsilie,
sun dragon portet à quei sa gent s'alient.
Li Arcevesques ne l'amerat ja mie.
Cum il le vit, à ferir le desiret,
mult queiement le dit à sei meïsme :
« Cil Sarrazins me semble mult herites.
« Mielz voeill murir que jo ne l'alge ocire :
« unkes n'amai cuard ne cuardie. » AOI.

frir plus longtemps : — qu'ils le veulent ou non , ils quittent le champ : — les Francs les poursuivent de vive force. === Marsile voit le martyr de sa gent , — il fait sonner ses cors et ses trompettes , — puis il chevauche avec sa grande armée convoquée par le ban. — En avant chevauche un Sarrazin , Abîme. — Il n'y avait pas plus félon que lui dans sa troupe. — Il a de mauvaises taches et maintes grandes félonies. — Il ne croit pas en Dieu , le fils de sainte Marie ; — il est noir tout comme la poix qui est fondue. — Il aime mieux la trahison et le meurtre , — qu'il n'aurait fait tout l'or de Galice. — Jamais nul homme ne le vit plaisanter ni rire : — Bon vassal , il a aussi une fort grande audace , — c'est pourquoi il est ami au félon roi Marsile. — Il porte le dragon auquel sa gent se rallie. — L'archevêque ne l'aimera jamais. — Quand il le voit , il veut le frapper. — Il se dit fort tranquillement à lui-même : — « Ce Sarrazin me semble bien méchant : — J'aime mieux mourir que de ne pas aller le tuer : — jamais je n'aimai couard ni couardise. » === L'archevêque commence la bataille : — il monte le cheval

Li Arcevesques cumencet la bataille ;
siet el' cheval qu'il tolit à Grossaille :
ço ert uns reis qu'ocist en Danemarche ;
li destriers est e curant e aates.
Piez ad copiez e les gambes ad plates,
curte la quisse e la crupe bien large,
lungs les costez e l'eschine ad bien halte,
blanche la cue et la crignete jalne,
petite oreille, la teste tute falve ;
beste nen est ki encuntre lui alget.
Li Arcevesque brochet par vasselage :
ne laisserat qu'Abisme nen asaillet.
Vait en l'escut le ferir à miracle :
pierres i ad, ametistes, topazes,
esterninals e carbuncles ki ardent ;
si li tramist li amiralz Galafres :
en Val-Metas li dunat uns diables.
Turpins i fiert, ki nient ne l'espargnet ;
enprès sun colp ne quid qu'un denier vaillet.
Le corps li trenchet très l'un costet qu'à l'autre,
que mort l'abat en une vuide place.
Dient Franceis : « Ci ad grant vasselage :
« en l'Arcevesque est bien la croce save. » AOI.

Li quens Rollanz en apelet Olivier :
« Sire cumpainz, se l'vulez otrier,

qu'il prit à ~~Grossaille~~ ; — c'était un roi qu'il tua en Danemark ; — le destrier est agile et rapide : — il a les pieds fins et il a les jambes plates, — la cuisse courte et la croupe bien large, — il a les flancs longs et l'échine bien haute, — la queue blanche et la crinière jaune, — l'oreille petite, la tête toute fauve ; — il n'y a pas de bête à lui comparer. — L'archevêque pique avec courage. — Il ne manquera pas d'assaillir Abîme. — Il va le frapper en l'écu à miracle ; — il y a des pierres, des améthystes, des topazes, — des cristaux et des escarboucles qui brillent ; — c'est un présent de l'émir Galafre : — un diable lui en fit don au Val-Metas. — Turpin y frappe ; il ne l'épargne nullement. — Après son coup, je ne pense pas que l'écu vaille un denier. — Il lui tranche le corps d'un côté jusqu'à l'autre — et l'abat mort sur une place vide. — Les Français disent : « Voici grand courage. — Avec l'archevêque la croix est bien en sûreté. » ===== Alors le comte Roland appelle Olivier. — « Sire compagnon, si vous le voulez permettre, — l'archevêque est fort bon chevalier : — il n'y a meilleur sur la

« li Arcevesques est mult bons chevaliers :
« nen ad meillur en tere desuz ciel,
« bien set ferir e de lance e d'espiet. »
Respunt li quens : « Kar li alum aidier. »
A icest mot l'unt Franc recumenciet ;
dur sunt li colp et li caples est griefs.
Mult grant dulur i ad de chrestiens. AOI.

Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople.

E dist li emperere : « Gabez, bel niés Rollanz. »
— « Volentiers, dist il, sire, tut al vostre cumant.
« Dites al rei Hugun, me prest sun olifant,
« puis si m'en irai jo la defors en cel plain.
« Tant par iert forz m'aleine e li venz si bruianz,
« k' en tute la citet que est si ample e granz,
« n' i remaindrat ja porte ne postiz en estant,
« de cuivre ne d'acier, tant seit forz ne pesanz,
« l'uns ne fierget a l'autre par le vent k'iert bruianz.
« Mult iert forz li reis Hugue, s'il se met en avant,
« ne perdet de la barbe les gernuns en bruslant
« e les granz pels de martre qu'at al col en turnant,
« le peliçun d'ermine del dos en reversant. »
— « Par deu, ço dist l'esculte, ci at mal gabement.
« Que fols fist li reis Hugue k'il herberjat tel gent. »

terre, sous le ciel ; — il sait bien frapper et de la lance et de l'épieu. » — Le comte répond : « Allons donc l'aider. » — A ce mot les Français ont recommencé : — les coups sont durs et le choc est terrible ; — il y a grand mal pour les chrétiens.

Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople.

Et l'empereur dit : « Gabez, beau neveu Roland. » — « Volontiers, dit Roland, sire ; tout à vos ordres. — Dites au roi Hugues qu'il me prête son olifant, — puis je m'en irai là dehors dans cette plaine. — Mon haleine sera si forte et le vent si bruyant, — que dans toute la ville, qui est si vaste et si grande, — il ne restera debout ni porte ni poterne, — de cuivre ni d'acier, si forte et si pesante qu'elle soit, — sans que l'une frappe l'autre par le vent qui sera bruyant. — Et le roi Hugues sera bien fort, s'il se met en avant, — pour ne pas avoir les moustaches brûlées, — et ne pas perdre, en tournoyant, les grandes peaux de martre qu'il a au cou, — et, en se renversant, la pelisse d'hermine qu'il a au dos. » — « Par Dieu, dit l'espion, voici un mauvais gab. — Le roi Hugues fut fou d'héberger de telles gens. »

- « E vus, sire arceveskes, **gaberez vus od nus ?** »
- « Oil, ço dist Turpins, par le cumant **Carlun.**
- « Treis des meillurs destriers ki en la citet sunt
- « prengent li reis demain, si 'n facet faire un curs
- « la defors en cel plain. Quant mielz s'eslaisserunt,
- « jo i vendrai sur destre curant par tel vigur
- « ke me serrai al tier, si larrai jo les dous;
- « e tendrai quatre pumes mult grosses en mun puin.
- « sis irai estriant et getant cuntre munt ;
- « e larrai les destriers aler a lur bandun :
- « se pume m'en escapet ne al're en chiet del puin,
- « Carlemaignes, missire, me criet les oilz del frunt. »
- « Par deu, ço dist l'esculte, cist gas est bels e buns :
- « ni at huntage nul vers le rei mun seignur. »
- Dist Guillelmes d'Orenge : « Seignurs, orgaberei.
- « Veez cele pelote, unc graignur ne vi mais ;
- « entre or fin e argent gardez cumbien i at !
- « Mainte feiz i out mis trente humes en essai ;
- « ne la porent muër, tant fut pesanz li fais.
- « A une sule main par matin la prendrai,
- « puis la larrai aler tres par mi cel palais,
- « mais de quarante teises del mur en abatrai. »
- « Par deu, ço dist l'esculte, ja ne vus en crerai.
- « Trestuz seit fel li reis, s'essaier ne vus fait.
- « Ainz ke seiez calciez, le matin li dirai. »
- E dist li emperere : « Or gaberat Ogiers,
- « li dux de Danemarche, ki tant poet travaillier. »

— « Et vous, sire archevêque, gaberez-vous avec nous ? » — « Oui, dit Turpin, par l'ordre de Charles. — Que trois des meilleurs destriers qui sont en la ville — le roi prenne demain, et qu'il les fasse courir — là dehors dans cette plaine. Quand ils seront le mieux lancés, — je viendrai sur la droite, courant de telle force, — que je m'assiérai sur le troisième, et ne toucherai point les deux autres. — Et je tiendrai quatre pommes fort grosses dans ma main, — et je les lancerai en l'air et je les attraperai, — et je laisserai les destriers aller à leur guise. — Si une pomme m'échappe et tombe de ma main, — que Charlemagne, mon seigneur, me crève les yeux du front. » — « Par Dieu, dit l'espion, ce gab est bel et bon : — il n'y a aucune honte pour le roi mon seigneur. » — Guillaume d'Orange dit : « Seigneur, à mon tour de gaber. — Voyez cette boule ; jamais je n'ai vu plus grande. — Voyez combien il y a d'or fin et d'argent ! — Maintes fois on y a mis trente hommes à l'essai ; — ils ne la purent remuer, tant le faix était pesant. — D'une seule main, demain matin, je la prendrai, — puis je la laisserai aller à travers le milieu de ce palais, — et j'abattrai plus de quarante toises du mur. » — « Par Dieu, dit l'espion, jamais je ne vous en croirai. — Que le roi soit tout à fait félon, s'il ne vous fait essayer. — Avant que vous soyez chaussés, demain matin je le lui dirai. » — Et l'empereur dit : « Maintenant, va gaber Ogier, — le duc de

— « Volentiers, dist li ber, tut al vostre cungiet.
« Veez vus cele estache que le palais sustient,
« que hui matin veïstes si menut turneier?
« Demain la me verrez par vertut embracier;
« nen iert tant forz l'estache ne l'estucet brisier
« e le palais verser vers terre, et tresbuchier;
« ki iert acunseuz, ja guarantiz nen iert.

« Mult iert fols li reis Hugue, s'il ne se vait mucier. »
— « Par Deu, ço dist l'esculte, cist hoem est enragiez.
« Unques Deus ne vus duinst icel gab cumencier !
« Que fols fist li reis Hugue ki vus at herbergiet. »

E dist li emperere : « Gabez, danz Berengiers. »
— « Volentiers, dist li coens, quant vus le m'otreiez.
« Prenget li reis espees de tuz les chevaliers,
« facet les enterrer entresk' as helz d'or mier,
« ke les puintes en seient cuntre munt vers le ciel;
« en la plus halte tur m'en munterai a piet
« e puis sur les espees m'en larrai derochier :
« la verrez branz cruissir e espees brisier,
« e l'un acier a l'autre depecier e oschier.
« Ja ne trovez une ki m'ait en carn tuchiet
« ne le cuir entamet ne en parfunt plaïet. »

— « Pardeu, ço dist l'esculte, cist hoem est enragiez.
« Se icel gab demustret, de fer est u d'acier. »

E dist li emperere : « Sire Bernarz, gabez. »
« Volentiers, dist li coens, quant vus le cumandez.
« Veïstes la grant eve qui si bruit a cel guet?
« Demain la ferai tute eissir de sun canel,

Danemark, qui travaille si bien. » — « Volontiers, dit le baron, tout à votre désir. — Voyez-vous ce pilier qui soutient le palais, — que ce matin vous avez vu tourner si vite ? — Demain vous me le verrez embrasser vigoureusement, — le pilier ne sera pas assez fort pour ne pas se briser ; — le palais se renversera, tombera à terre ; — qui sera atteint ne sera pas à l'abri de la mort. — Bien fort sera le roi Hugues, s'il ne se va cacher. » — « Par Dieu, dit l'espion, cet homme est enragé. — Que jamais Dieu ne vous permette de commencer ce gab ! — Le roi Hugues fut fou quand il vous hébergéa. » — Et l'empereur dit : « Gabez, seigneur Bérenger. » — « Volontiers, dit le comte, puisque vous me le permettez. — Que le roi prenne les épées de tous les chevaliers, — qu'il les fasse enterrer jusqu'à la garde d'or pur, de sorte que les pointes soient en haut vers le ciel. — Je monterai à pied sur la plus haute tour, — et ensuite je me laisserai tomber sur les épées : — alors vous verrez les épées craquer et se briser, — les lames d'acier se heurter l'une l'autre et s'ébrécher. — Vous n'en trouverez pas une qui m'ait touché dans les chairs, — ni entamé la peau, ni blessé profondément. » — « Par Dieu ! dit l'espion, cet homme est enragé : — s'il accomplit ce gab, il est de fer ou d'acier. » — Et l'empereur dit : « Sire Bernard, gabez. » — « Volontiers, dit le comte, puisque vous le commandez. — Vous avez vu toute cette eau qui fait tant de bruit à ce gué ? — Demain je la ferai toute sortir de son canal, — se répandre

« espandre par cez cans, ke vus tuit le verrez,
« tuz les celiers emplir ki sunt en la citet,
« la gent le rei Hugun e muillier e guaër,
« en la plus halte tur lui meisme munter:
« ja n'en descendrat mais, si l'avrai cumandet. »
— « Par deu, ço dist l'esculte, cist hoem est forsenez.
« Que fols fist li reis Hugue qui vus prestat ostel.
« Le matin par sun l'albe serez tuit cungeet. »

Ço dist li emperere: « Gabez, sire Aimers. »
— « Volentiers, dist li coens, quant vus le cumandez.
« Uncore ai un capel d'alemande, engulet
« d'un grant peissun marage, ki fut fait ultre mer;
« quant l'avrai en mun chief vestut e afublet,
« demain, quant li reis Hugue serat a sun disner,
« mangerai sun peissun e bevrai sun claret;
« puis vendrai par detrés, durrai lui un colp tel,
« ke devant sur la table le ferai encliner.

« La verrez barbes traire e gernuns si peler... »
— « Par deu, ço dist l'esculte, cist hoem est forsenez.
« Que fols fist li reis Hugue ki vus prestat ostel. »

« Gabez, sire Bertrans, li emperere at dit. »
— « Volentiers, dist li coens, tut al vostre plaisir.
« Dous escuz forz e reiz m'empruntez le matin,
« puis m'en irai la fors en sun cel pui antif:
« la les verrez ensemble par tel vertu ferir
« e voler cunte munt, si m'escrifierai si,
« ke en quatre granz liues environ le pais

par ces champs de sorte que vous tous vous la verrez — remplir tous les celliers qui sont dans la ville; — la famille du roi Hugues se mouillera et marchera dans l'eau; — lui-même montera sur la plus haute tour : — il n'en descendra pas, si je le commande. » — « Par Dieu, dit l'espion, cet homme est forcené. — Le roi Hugues fut fou de vous prêter hôtel. — Demain matin dès le point du jour vous serez tous congédiés. » — L'empereur dit : « Gabez, sire Aïmers. » — « Volontiers, dit le comte, puisque vous me le commandez. — J'ai maintenant un chapeau bordé de la fourrure — d'un grand poisson de mer; il fut fait par delà la mer. — Quand je l'aurai mis et disposé sur ma tête, — demain quand le roi Hugues sera assis à table, — je mangerai son poisson et boirai son breuvage; — puis je viendrai par derrière, je lui donnerai un tel coup — que je le ferai pencher en avant sur la table. — Alors vous me verrez arracher la barbe et tirer la moustache si bien.... » — « Par Dieu ! dit l'espion, cet homme est forcené. — Le roi Hugues fut fou de vous prêter hôtel. » — « Gabez, sire Bertrand, » a dit l'empereur. — « Volontiers, dit le comte, tout à votre plaisir. — Demain matin empruntez pour moi deux écus forts et raides, — puis je m'en irai là dehors au sommet de ce tertre antique : — là vous les verrez se heurter si fort — et voler en l'air, je crierai si fort — que à quatre grandes lieues à la ronde, — dans les bois, cerfs et daims ne tarderont de fuir, —

« ne remaindrat en bois cers ne dains a fuïr,
 « nule bise salvage ne chevroëls ne gupilz. »
 — « Par deu, ço dist l'esculte, mal gabement at ci.
 « Quant le savrat li reis, grains en iert e mariz. »
 « Gabez, sire Gerins, dist l'emperere Carles.
 — « Volentiers, distli coens. Demain, vëant lesaltres,
 « un espïet fort e reit m'aportez en la place,
 « ki granz seit e pesanz, uns vilains i ait charge,
 « la hanste de pumier, de fer i ait une alne;
 « en sumet cele tur, sur cel pilier de marbre,
 « me culchiez dous deniers ke li uns seit sur l'autre;
 « puis m'en eistrai en sus demie liue large,
 « si me verrez lancier, se vus en prenez garde,
 « tresk' al piet de la tur, et l'un denier abatre
 « si suëf e serit, ja nes muvrat li autre,
 « puis serai si legiers e isnels e aates
 « ke m'en vendrai curant par mi l'uis de la sale,
 « e reprendrai l'espïet, ainz k' a terre s'abaisset. »
 — « Pardeu, ço dist l'esculte, cist gas valt treis desaltres;
 « vers mun seignur le rei n'i at giens de huntage. »

Ancienne traduction des Psaumes.

Canticum Habaccuc. (Chap. 3. *Prière du prophète Habaccuc.*)

Sire, je oi la tûe oiânce e criens. — Sire, la tûe ovre, en millîu d'âns vivifié li. — É! millîu

ni la biche sauvage, ni le chevreuil, ni le renard. »
— Par Dieu ! dit l'espion, voilà un mauvais gab. —
Quand le roi le saura, il en sera triste et désolé. »
— « Gabez, sire Guérin, dit l'empereur Charles. » —
« Volontiers, dit le comte. Demain, en présence des
autres, — apportez-moi sur la place un épieu fort
et raide, — qui soit grand et pesant à faire la charge
d'un vilain, — que le bois en soit de pommier, que
le fer ait une aune. — Au sommet de cette tour,
sur ce pilier de marbre, — placez-moi deux deniers
l'un sur l'autre. — Alors je sortirai et m'en irai à
plus d'une demi-lieue ; — alors vous me verrez
lancer le trait, si vous y prenez garde, — jusqu'au
pied de la tour, abattre un des deniers — si douce-
ment et si tranquillement que l'autre ne bougera
pas ; — puis je serai si léger, si prompt, si rapide,
— que je viendrai en courant à la porte de la salle,
— et je reprendrai le trait avant qu'il touche à
terre. » — « Par Dieu ! dit l'espion, ce gab vaut trois
des autres : — il n'y a aucune honte pour monsei-
gneur le roi. »

Oratio Habaccuc prophetæ pro ignorantibus.

Domine, audii auditionem tuam, et timui. — Do-
mine, opus tuum, in medio annorum vivifica illud.

d'âns coneub ferás ; cum tu iriez serás, de misericórde recorderás. — Deus del soléire vendrá, é li sáinz del mónt Farán ; — covrit les ciels la glórie de li, é dé sa loenge pléinne est la terre. — Lá splendúr de lúi sicume lumière serád, córnes en ses máins. — Ilúec repóste est la fortéce de lúi ; devánt sa fáce irád la mórt. — E istrád li diábles devánt les piéz de lúi. Estút é mesurád la terre. — Esguardá e desliád les génz, é detriblé sunt li mónt del siècle. — Encurvé sunt li tértre del mónt, del éires de la parmanableté de lúi. — Púr felunie je ví les herbérges d'Ethiópíe ; serúnt turbédes les péls de la terre de Madián. — Que dunc en flúms es tu iriez, síre ? ú en flúms la tée fuirúr ? ú en mér la tée indignaciún ? — Chi munterás sur tes çavals, e li túen cár salvaciún. — Esdreçanz esdrecheràs tun arc, les sereménz as lignédes les quéls tu parlás. — Les flúez de terre tu descirerás ; vírent é dolúrent li mónt ; li gúrz des éwes trespasád. — Dunád li abysme sa vóiz ; altéce ses máins levád. — Li soléilz e la lúne estúrent en lur habitácle, en la lumière de tés saiettes irúnt. én la splendúr de la tée fuildránte hánste. — En fremissement decalcheràs la terre, en fuirúr esbairás les génz. — Eissuz íes à la salud de tún pople, én salud ót tún Críst. — Tu ferás le chief

— In medio annorum notum facies; cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis. — Deus ab austro veniet, et sanctus de monte Pharan; — operuit cœlos gloria ejus, et laudis ejus plena est terra. — Splendor ejus ut lux erit; cornua in manibus ejus. — Ibi abscondita est fortitudo ejus; ante faciem ejus ibit mors. — Et egredietur diabolus ante pedes ejus. Stetit et mensus est terram. — Aspexit et dissolvit gentes, et contriti sunt montes seculi. — Incurvati sunt colles mundi, ab itineribus æternitatis ejus. — Pro iniquitate vidi tentoria Æthiopiarum; turbabuntur pelles terræ Madian. — Numquid in fluminibus iratus es, Domine? aut in fluminibus furor tuus? vel in mari indignatio tua? — Qui ascendes super equos tuos, et quadrigæ tuæ salvatio? — Suscitans suscitabis arcum tuum, juramenta tribubus quæ locutus es. — Fluvios scindes terræ; viderunt te et doluerunt montes: gurges aquarum transiit. — Dedit abyssus vocem suam; altitudo manus suas levavit. — Sol et luna steterunt in habitaculo suo, in luce sagittarum tuarum, ibunt in splendore fulgorantis hastæ tuæ. — In fremitu conculcabis terram; in furore obstupescies gentes. — Egressus es in salutem populi tui, in salutem cum Christo tuo. — Percussisti caput de domo impii; denudasti fundamentum ejus usque ad collum. — Maledixisti sceptris ejus, capiti bellatorum ejus,

de la maisún de felún ; denudás le fundamént
desque al cól. — Tú maldísís ás scéptres de lúi ;
les chies de ses cumbatedúrs, ás venánz sicume
estúrbeillún a depérdre méi. — L'esjoissemént
d'éls, sicume de celuí chi devóre le póvre én re-
postáille. — Véie fesis en la mér á tes çavals,
en palúd de múltes éwes. — Je ói, é conturbéz
est li miéns véntre ; de vóiz tremblérent mes
lévres. — Entred purretúre es miéns ós, é desuz
méi ésbuillisséd. — Pur cé que je me repóse el
júr de tribulaciún, é qué je munte al nóstre
acéint póphe. — Lé fier acértés né fluridád, é ne
será gérme es vígnes. — Mentirád l'ovre del
olive, é li cámp né apporterúnt viande. — Será
trenchié del berzil bête, é ne serád arment és
créces. — Jé acértés el segnór esjorrái é m'esle-
decerái én déu le mien salvedúr. — Deus li sire
la méie fortéce, é poserád més piéz sicume de
cérs. — E sur les méies haltéces demerrá méi li
venquére en sálmes cantánt.

Garin le Loherain.

Vers la chapele que li hermites fist,
s'en vint de Mez li Loherens Garins,
l'espee traite et l'escu avant mis.
Enz o mostier li dus corant se mist ;

venientibus ut turbo ad dispergendum me. — Exultatio eorum, sicut ejus qui devorat pauperem in abscondito. — Viam fecisti in maris equis tuis, in luto aquarum multarum. — Audivi, et conturbatus est venter meus ; a voce contremuerunt labia mea. — Ingrediatur putredo in ossibus meis et subter me scateat. — Ut requiescam in die tribulationis, ut ascendam ad populum accinctum nostrum. — Ficus enim non florebit, et non erit germen in vineis. — Mentietur opus olivæ, et arva non afferent cibum. — Abscindetur de ovili pecus, et non erit armentum in præsepibus. — Ego autem in Domino gaudebo et exultabo in Deo Jesu meo. — Deus Dominus fortitudo mea, et ponet pedes meos quasi cervorum ; — et super excelsa mea, deducet me victor in psalmis canentem.

Garin le Loherain.

Vers la chapelle que fit l'ermite — s'en vint de Metz le Lorrain Garin, — l'épée hors du fourreau et l'écu en avant. — Le duc en courant entra au monastère ; sur l'autel il va offrir son écu ; — il

desor l'autel vait son escu ofrir,
deu reclama qui onques ne menti :
« Mesfait vos ai, sire, ce poise mi ;
« si voirement com pardonas Longis
« le cop mortel au jor qu'il vos feri,
« si me gardez de mort et de peril.
« Se je poïsse, je t'alasse servir
« a droit passage contre les Sarrazins. »
Atant ez vos l'evesque Lancelin,
lui et Guillaume l'orgoillox de Monclin,
Fromond le comte et son fil Fromondin :
de leur parage font le mostier emplir.
Li cuens Guillaumes son compere feri,
grand cop li done de l'espié poitevin,
que tot le fer el corz li enbati,
et deus des costes li peçoia par mi.
Li cos fu grans ; a la terre chaï ;
li Loherens est en piés resaillis,
et trait l'espée a la mort qu'il senti ;
de ruistes cos merveilleus i feri.
Que de plaiés, de navrés, que d'ocis !
Plus de quatorzes li bers en a mal mis.
Adonc le fiert l'evesques Lancelins,
li vis Fromons et ses fils Fromondins.
Mort ont le duc ; dex li face merci !
Autresi gist Garins entr' ax ocis,
com fait li chasnes entre les bois petis.

implora Dieu qui jamais ne manqua : — « Sire, j'ai mal agi, cela me pèse ; — comme vous avez pardonné à Longis — le coup mortel le jour qu'il vous frappa, — ainsi gardez-moi de mort et de péril. — Si je pouvais, j'irais servir, — traversant la mer, contre les Sarrazins. » — Alors voici l'archevêque Lancelin, — lui et Guillaume l'orgueilleux de Monclin, — Fromont, le comte, et son fils, Fromondin ; de leurs parents ils font remplir le monastère. — Le comte Guillaume frappe son compère, — lui donne grand coup de l'épieu poitevin ; — il lui enfonce tout le fer dans le corps, — et lui déchira deux des côtes par le milieu. — Le coup fut grand ; il tomba à terre ; — le Lorrain s'est remis sur pied, — et tire son épée en sentant la mort ; — il frappe de forts coups merveilleux. — Que de blessés, de meurtris, que de tués ! — Le baron en a frappé plus de quatorze. — Alors le frappe l'évêque Lancelin, — l'agile Fromond et son fils Fromondin. — Ils ont tué le duc ; Dieu lui fasse grâce. — Garin est étendu mort au milieu d'eux — comme fait le chêne parmi les petits arbres. — Alors voici qu'un serviteur vint là ; — il vit son maître étendu devant l'autel ; — il crut qu'il était mort et qu'il ne vivait plus ; — il lève un couteau qu'il tenait en

Atant ez vos un sergent iloc vint ;
vit son seignor devant l'autel gesir,
cuida mors fust et que pas ne vesquist ;
cil hauce un vougue que entre ses mains tint,
le braz senestre li a copé par mi ;
en blanc argent le metra, ce a dit.
Li dus se pasme, quant l'angoisse senti,
ovre les ialz, a son major a dit :
« Amis, biau frere, por coi m'as tu ocis ? »
Li maires l'ot, a po n'enrage vis.
Il s'ajenoille, si li crîa merci :
« Si m'aît dex, sire, por bien le fis ;
« que bien cuidois que vos fuisse transis. »
Li cors s'estent et l'ame s'en parti.
Ez vos l'ermite qui droit au corz en vint,
l'ame commande, son sautier li a dit.
Dex ! quel domage do chevalier gentil !
En Gelinval est enterrés Garins,
delez l'ermite qui la chapelle fist.
Li bon borjoiz de Mez la noble cit,
quant demanderent noveles de Garin :
« Las ! dit Girbers, mes peres est ocis. »
Qui donc veïst la bele Biatriz
ses chevous traire, esgratigner son vis,
l'un poing à l'autre par angoisse ferir,
le sanc vermoil par les ongles chaïr,
soz ciel n'a home qui pitié n'en preïst,
si com regrete le Loheren Garin.

ses mains, — il lui a coupé le bras gauche au milieu ; — il le mettra dans l'argent blanc, dit-il. — Le duc se pâme en sentant la douleur, — ouvre les yeux, dit à son maire : — « Ami, beau-frère, pourquoi m'as-tu tué ? » — Le maire l'entend, il est près de devenir fou, tout vivant. — Il s'agenouille et lui demande pitié : — « Que Dieu m'aide, sire ; je le fis pour le bien, — car je croyais bien que vous étiez mort. » — Le corps s'étend et l'âme s'en alla. — Voici l'ermite qui vient droit au corps, — il recommande l'âme à Dieu ; pour elle il dit son psautier. — Dieu ! quelle perte de gentil chevalier ! — Garin est enterré en Gelinval, — à côté de l'ermite qui fit la chapelle. — Les bons bourgeois de Metz, la noble ville, — quand ils demandèrent des nouvelles de Garin : — « Hélas ! dit Girbert, mon père est mort ! » — Quiconque alors eût vu la belle Béatrix — arracher ses cheveux, égratigner son visage, — frapper de douleur ses mains l'une contre l'autre, — le sang vermeil tomber de ses ongles, — il n'y a homme sous le ciel qui n'en eût eu pitié, — tant elle regrette le Lorrain Garin.

Amis et Amiles.

Lors ist Amiles trestouz abandonnez
hors de la chambre ; en la sale est entrez.
Ceuls qui i furent en a trestoz gietez,
serjans, vaslés et chevaliers membrez,
n'i remest hom qui de mere soit nés.
Les huis ferma, si les a bien barrez ;
quant voit qu'il est laiencz bien esseulez,
c'or porra faire toutes ses volentez,
s'espée prent et un bacin doré,
dedens la chambre, s'en est moult tost alez
ou li anfant gisoient lez a lez.
Dormans les treuve bras a braz acolez.
Moult doucement les avoit resgardez,
tel paor a que cheüz est pasmez,
chiet lui l'espée et li bacins dorez.
Quant se redresce, si dist com cuens membrez
« Chaitis, que porrai faire ? »
Li cuens Amiles fu forment esperduz,
a la terre est envers pasmez chëüz,
li bacins chiet et li brans d'acier nus.
Quant se redresce, dist com hom percëüz :
« Ahi, dist il, chaitis, com mar i fuz,
« quant tes anfans avras les chiés toluz !
« Mais ne m'en chaut quant cil iert secorrus,

Amis et Amiles.

Alors Amiles sort, tout troublé, — hors de la chambre : il est entré dans la salle, — il en a chassé tous ceux qui s'y trouvaient, — domestiques, valets, et chevaliers prudents; — il n'y resta homme né d'une femme. — Il ferma les portes et les barra bien; — quand il voit qu'il est là bien seul, — qu'il va pouvoir faire toutes ses volontés, — il prend son épée et un bassin doré, — il s'en va de suite à la chambre — où les enfants gisaient côte à côte. — Il les trouve endormis dans les bras l'un de l'autre; — très doucement il les regarde, — il a telle peur qu'il se pâme et tombe; — il laisse tomber son épée et le bassin doré. — Quand il se relève, en noble comte il dit : — « Malheureux, que ferai-je ? » — Le comte Amiles fut fort éperdu; — il est tombé pâmé à la renverse sur le sol; — le bassin tombe et son épée nue. — Quand il se relève, en homme qui a connaissance il dit : — « Hélas ! malheureux, que ton sort sera misérable, — quand tu auras tranché la tête de tes enfants ! — Mais peu m'importe, puisque celui-là sera secouru — que le monde mé-

« qui est des gens en grant vilté tenus. »
Li cuens Amiles un petit s'atarja,
vers les anfans pas por pas en ala,
dormans les treuve, moult par les resgarda,
s'espee lieve, ocirre les voldra ;
mais de ferir un petit se tarja ;
li ainznés freres de l'effroi s'esveilla
que li cuens mainne qui en la chambre entra.
L'anfes se torne, son pere ravisa,
s'espée voit, moult grant paor en a.
Son pere apelle, si l'en arraisonna :
« Biax sire peres, por deu qui tout forma,
« que volez faire ? Nel me celez vos ja. »
— « Biaux sire fiuls, ocirre vos voil ja
« et le tien frere qui delez toi esta ;
« car mes compains Amis qui moult m'ama
« dou sanc de vos li siens cors garistra. »
— « Biax tres douz peres, dist l'anfes erramment.
« quant vos compains avra garissement,
« se de nos sans a sor soi lavement,
« nos sommes vostre de vostre engenrement,
« faire en poëz del tout a vo talent.
« Or nos copez les chiés isnellement ;
« car dex de glorie nos avra en present,
« en paradis en irommes chantant
« et proierommes Jhesu, cui tout apent,
« que dou pechié vos face tusement,

prise fort. » — Le comte Amiles retarde un peu ; — vers les enfants pas à pas il alla ; — longtemps il les regarda dormir ; — il lève son épée, il va les tuer, — mais il tarda un peu de frapper. — Le frère aîné s'éveilla au bruit — fait par le comte en entrant dans la chambre. — L'enfant se tourne, remarque son père, — voit son épée ; il en a très grand'peur. — Il appelle son père et lui tient ce discours : — « Beau sire père, pour Dieu qui créa tout, — que voulez-vous faire ? Ne me le cachez pas. » — « Beau sire fils, je veux te tuer, — ainsi que ton frère qui est à côté de toi ; — car mon compagnon Amis qui m'a beaucoup aimé — avec votre sang guérira son corps. » — « Beau très doux père, dit aussitôt l'enfant, — puisque votre compagnon aura guérison, — s'il lave son corps avec notre sang, — nous vous appartenons, à vous, notre père ; — vous pouvez faire de nous tout à votre guise. — Coupez-nous donc la tête de suite, — car le Dieu de gloire nous aura aussitôt ; — nous irons en paradis en chantant — et priérons Jésus, de qui tout dépend, — qu'il vous préserve du péché, — vous et Amis, votre bon compagnon. — Mais notre mère, la belle Belissant, — saluez-la pour nous au nom du Dieu

« vos et Ami, vostre compaignon gent ;

« mais nostre mere, la bele Belissant,

« nos saluëz por deu omnipotent. »

Li cuens l'ot ; moult grans pitiés l'en prent
que touz pasmez a la terre s'estent.

Quant se redresce, vint vers le lit esrant,
hauce l'espée ; li fiuls le col estent.

Or est merveilles, se li cuers ne li ment.

La teste cope li peres son anfant,

le sanc reciut el cler bacin d'argent ;

a poi ne chiet a terre.

Quant ot ocis li cuens son fil premier

et li sans fu coulez el bacin chier,

la teste couche delez le col arrier,

puis vint à l'autre, hauce le brant d'acier,

le chief li tranche tres par mi le colier,

le sanc reciut el cler bacin d'or mier,

et quant l'ot tout, si mist la teste arrier.

Les dous anfans couvri d'un tapis chier ;

hors de la chambre ist li cuens sans targier,

moult par a fait les huis bien verroillier.....

Son compaignon, qui ot a non Amis,

lave dou sanc et la bouche et le vis.

Oiez, seignor, com ouvra Jhesucris.

Si com il touche le sanc el front Ami,

li chiet la roiffe dont il estoit sozprins,

les mains garissent, li ventres et li pis.

tout-puissant. » — Le comte l'a entendu; pris d'une très grande pitié, — tout pâmé il s'étend à terre. — Quand il se relève, il vient vers le lit, — lève son épée; le fils tend la tête. — C'est miracle que le courage ne lui manque. — Le père coupe la tête de son enfant; — il reçoit le sang dans le bassin d'argent; — peu s'en faut qu'il ne tombe à terre. — Quand le père eut tué son premier fils, — et que le sang eut coulé dans le bassin de prix, — il couche la tête près du tronc, — puis vient vers l'autre, lève son épée, — lui tranche la tête au milieu du cou; — il reçoit le sang dans le brillant bassin d'or pur, — et quand il l'eut tout entier, il plaça la tête. — Il couvrit les deux enfants d'un tapis de prix; — le comte sort de la chambre sans tarder, — il a bien verrouillé les portes..... — De son compagnon, qui s'appelait Amis, — il lave la bouche et le visage avec le sang. — Apprenez, seigneurs, ce que fit Jésus-Christ. — Dès que le sang touche le front d'Amis, — la lèpre, dont il était couvert, tombe, — ses mains guérissent, son ventre et sa poitrine. — Quand son ami Amiles le voit, — il en rend grâces à Dieu, le roi de paradis, — et à ses saints et à ses saintes..... — Alors on aurait vu les

Quant or le voit Amiles ses amis,
Deu en rent grâces, le roi de paradis,
et ses sains et ses saintes.
Lors veïssiez par moult grant estrivee
corre les gens avant de randonnee,
trestuit en montent en la sale pavee.
Sonnent li saint par toute la contree.
La veïssiez mainte crois aportee,
maint encensier dont bonne est la fumeë ;
tuit cil prevoire chantent a grant crieë
le chant des mors a moult grant aleneë.
Et Belissans ne fu pas arrestee ;
c'est la premiere qu'an la chambre est entree,
plorant, criant, trestoute eschevelee,
por ses anfans a grant dolor meneë.
Ce duel menant la chambre a deffermee.
Les anfans treuve gisans soz la velee ;
en seant ierent, s'ont grant joie meneë ;
une pome orent qui d'or estoit ouvree,
dont se jooient par bonne destinee.
Ez vos la damme qui tant fut effraee
de la merveille est chëue pasmee.

Aliscans.

Li quens se pasme, tant a son duel mené.
Quant se redrece, s'a l'enfant regardé

gens — accourir en luttant de vitesse; — ils montent tous dans la salle pavée. — Les cloches sonnent par toute la contrée. — On aurait vu mainte croix apportée, — maint encensoir dont la fumée est bonne; — tous les prêtres chantent, à grand cri, — le chant des morts, à toute haleine. — Et Belissant ne s'arrêta pas; — c'est la première qui entre en la chambre, — pleurant, criant, tout échevelée. — Pour ses enfants elle a ressenti une grande douleur. — Dans sa douleur elle a ouvert la porte; — elle trouve les enfants étendus sous le tapis; — ils étaient assis, ils ont eu grand plaisir. — Ils avaient une pomme d'or — avec laquelle ils jouaient, fort heureux. — Alors la dame est si effrayée — du miracle, qu'elle tombe pâmée.

Aliscans.

Le comte se pâme, tant il a de douleur. — Quand il se redresse, il regarde l'enfant — qui avait un

ki un petit avoit son cief levé.

« Diex! dist Guillelmes, or ai ma volonté!

L'enfant enbrace, si li a demandé :

« Biaus niés, vis tu? por sainte carité! »

— « Oïl voire, oncle, mais poi ai de santé;

« n'est pas mervelles, car le cuer ai crevé.

— « Niés, dist Guillelmes, dites moi verité,

« se tu avoies pain benëoit usé

« au diemence ke prestre eüst sacré?

Dist Vivïens : « Je n'en ai pas gosté.

« Or sai jou bien que diex ma visité,

« quant vos à moi venistes. »

A s'amosniere mist Guillelmes sa main,

si en traist fors de son benëoit pain

ki fu sainiés sor l'autel Saint-Germain.

Or dist Guillelmes : « Or te fai bien certain,

« de tes pecchiés vrais confés remain.

« Je sui tes oncles, n'as ore plus prochain

« fors damedieu le vrai souverain :

« en lieu de dieu serai tes capelains.

« A cest hautesme vuel estre tes parrains. »

Dist Vivïens : « Sire, molt ai grant fain,

« ke vos mon cief tenés dalés vo sain,

« en l'onour dieu me donés de cest pain,

« puis me morai orendroit aparmain.

« Hastés vos, oncles, car molt ai le cuer vain. »

— « Las, dist Guillelmes, com dolereus reclaim!

peu levé la tête. — « Dieu ! dit Guillaume, mon désir se réalise ! — Il embrasse l'enfant et lui demande : — « Beau neveu, es-tu vivant ? Par sainte charité. » — « Oui vraiment, mon oncle, mais j'ai peu de santé ; — ce n'est pas étonnant, car j'ai le cœur percé. » — « Neveu, dit Guillaume, dis-moi la vérité. — Si tu prenais du pain bénit, — consacré le dimanche par un prêtre ? » — Vivien dit : « Je n'en ai pas goûté. — Or je sais bien que Dieu m'a visité, — quand vous vîntes vers moi. » — Guillaume mit la main à son aumônière — et en tira son pain bénit — qui fut consacré sur l'autel de Saint-Germain. — Alors Guillaume dit : « Assure-toi, — confesse tous tes péchés avant de mourir. — Je suis ton oncle, tu n'as pas de parent plus proche, — après Dieu le vrai souverain : — au lieu de Dieu je serai ton chapelain. — A ce baptême je veux être ton parrain. » — Vivien dit : « Sire, j'ai fort grand'faim ; — tenant ma tête sur votre sein, — en l'honneur de Dieu, donnez-moi de ce pain, — puis je mourrai aussitôt. — Hâtez-vous, mon oncle, car j'ai le cœur bien faible, » — « Hélas !

« De mon lignage ai perdu tout le grain :
« or n'i a mes ke le paille et l'estraim,
« car mors est li barnages. »
Guillelmes pleure, ne se puet saoler,
Vivien fist en son devant ester,
molt doucement le prist a acoler.
Dont se commence l'enfes a confesser :
tot li gehi, n'i laissa ke conter
de che k'il pot savoir ne ramembrer.

Le Mystère d'Adam.

Allas! pecchor, que ai jo fait?
Or jo sui mort sanz nul retrait.
Sanz nul rescus sui jo ja mort,
tant est chaïte mal ma sort.
Mal m'est changee ma aventure :
mult fu ja bone, or est mult dure.
Jo ai guerpi mun criator
par le conseil de mal' uxor.
Allas! pecchable, que ferai!
Mun criator cum atendrai?
Cum atendrai mon criator,
que jo ai guerpi por ma folor?
Unches ne fis tant mal marchié,
or sai jo ja que est pecchié.

dit Guillaume, malheureux que je suis ! — De mon lignage j'ai perdu tout le grain : — il ne reste plus que la paille ; — car la noblesse est morte. » — Guillaume pleure ; il ne peut s'en rassasier ; — il fit tenir Vivien debout devant lui — et l'embrassa fort tendrement. — Alors l'enfant commence à se confesser ; — il lui dit tout, et n'omit rien — de ce qu'il put savoir et se rappeler.

Le Mystère d'Adam.

« Hélas ! pécheur, qu'ai-je fait ? — Je suis mort sans nulle rémission : — sans nul remède je suis mort, — tant est déchu mon sort. — Ma condition est mal changée ; — elle était très bonne, maintenant elle est très mauvaise. — J'ai quitté mon Créateur — par le conseil de ma méchante femme. — Hélas ! pécheur, que ferai-je ? — Comment attendrai-je mon Créateur ? — Comment attendrai-je mon Créateur — que j'ai quitté par ma folie ? — Jamais je ne fis si mauvais marché ; — maintenant je sais ce qu'est le péché. — Ah ! mort, pourquoi me laisses-

•

Ai mort, por quoi me laisses vivre,
que n'est li mond de moi delivre?
Por quoi faz encombrer al mond?
D'emfer m'estoet tempter le fond.
En emfer serra ma demure,
tant que vienge qui me sucure.
En emfer si avrai ma vie :
dont me vendra iloc aïe?
Dont me vendra iloc socors?
ki me trara d'ites dolors?
Por quei vers mon seignor mesfis?
Ne me deit estre nul amis.
Non iert nul que gaires me vaille,
jo sui perdu senz nule faille.
Vers mon seignor sui si mesfait.....
Chi avrad mais de moi memoire,
car sui mesfat au roi de gloire!
au roi del ciel sui si mesfait,
de raison n'ai vers lui un trait,
ne n'ai ami ne nul veisin
qui me traie del plait a fin.
Qui preirai jo ja qui m'art,
quant ma femme m'a si traît,
qui dex me dona por pareil?
Ele me dona mal conseil.
Ai Eve! Ai femme deavee,
mal fussez vus de moi nee!

tu vivre? — Pourquoi le monde n'est-il pas délivré de moi? — Pourquoi suis-je un embarras sur la terre? — De l'enfer il me faut tenter le fond. — En enfer sera ma demeure, — jusqu'à ce qu'il vienne quelqu'un me secourir. — En enfer j'aurai ma vie. — D'où me viendra aide? — D'où me viendra secours? — Qui me tirera de telles douleurs? — Pourquoi ai-je mal agi envers mon Seigneur? — Je ne dois avoir nul ami : — il ne me servirait guère : — je suis perdu sans faute. — Envers mon Seigneur j'ai mal agi... — Qui se souviendra jamais de moi? — car j'ai mal agi envers le Roi de gloire! — Envers le Roi du ciel j'ai si mal agi! — Je n'ai auprès de lui aucune excuse. — Je n'ai ni ami, ni voisin — qui me tire de cette affaire. — Qui prierai-je de m'aider, — quand ma femme m'a ainsi trahi, — elle que Dieu me donna pour compagne? — Elle m'a donné un mauvais conseil. — Ah! Ève! Ah! femme égarée! — Quel malheur que vous soyez née de moi! — Que n'a été brûlée cette côte — qui m'a mis en si mauvais pas! — Que n'a été brûlée au feu la

Car fust arse iceste coste
 qui m'ad mis en si male poste!
 Car fust la cost en fu brudlee
 qui m'ad basti si grant meslee!
 Quant cele coste de moi prist,
 por quei ne l'arst et moi oscist?
 La coste ad tut le cors traï.

Raoul de Cambrai.

« R. tes peres, cil qui t'engenuï,
 « et quens H. furent tos jors ami :
 « maint grant estor ont ensamble fornï ;
 « ainc n'ot entr' ax ne noise ne hustin.
 « A si grant tort guere ne commencer!
 « Li fil H. sont molt bon chevalier,
 « riche d'avoir, si ont maint ami chier.
 « Fix, ne destruire chapele ne mostier ;
 « la povre gent, por Dieu, ne essillier.
 « Biax fix R., por Dieu, nel me noier,
 « combien as gent por guere commencer?
 — « En non Dieu, dame, bien seront. X. millier ;
 « Del sor G. ferai confanonnier. »
 — « Dex! dist la dame, par ton saintisme non,
 « je ne di pas G. ne soit preudon
 « et preus et saiges : si a cuer de baron ;

côte — qui m'a créé tel embarras! — Quand on me prit cette côte, — pourquoi ne pas l'avoir brûlée et ne pas m'avoir tué? — La côte a trahi tout le corps. »

Raoul de Cambrai.

« Raoul, ton père qui t'engendra, — et le comte Herbert furent toujours amis. — Ils ont fourni ensemble maint grand combat; — il n'y eut entre eux ni dispute, ni querelle. — Ne commence pas la guerre si imprudemment. — Les fils d'H. sont fort bon chevaliers, — riches d'avoir, ils ont beaucoup d'amis fidèles. — Mon fils, ne détruis ni chapelles, ni monastère; — pour Dieu n'exile pas les pauvres gens. — Beau fils R., pour Dieu, ne me le cache pas, — combien as-tu d'hommes pour commencer la guerre? — « Au nom de Dieu, madame, ils seront bien X milliers; — de Guerri le Sor je ferai le portegonfanon. » — « Dieu! dit la dame, par ton très saint nom, — je ne dis pas que G. ne soit prud'-

« si portera molt bien ton confanon
« et conquerra le pais a bandon.
« Cil d'Arouaise sont malvais et felon :
« se tu fais proie de buief ou de mouton,
« la seront il si fier comme lion ;
« se fais bataille, maint plait en orra on,
« car au ferir s'en fuiront li glouton :
« en la bataille seras a grant friçon ;
« li filg Herbert ne sont mie garçon ,
« quant te verront si seul sans compaignon,
« trencheront toi le chief soz le menton.
« Et je, biax fix, foi que doi S. Simon,
« morrai de duel, n'en avrai garison. »
Et dist R. : « Vos parlez en pardon,
« qe, par celui qi vint a passion,
« je nel laroie por tot l'or d'Avalon,
« qe je n'i voise, qant g'en ai pri le don. »
— « Biax fix R., je te di bien sans faille,
« qu'en Aroaise a malvaise fraipaille.
« Se tu fais proie de chose qi riens vaille,
« tuit te sivront et sergant et pietaille ;
« mais n'en fai nul armer contre bataille,
« car n'i valroient vaillant une maaille,
« ainz s'en fuiront, sor cui qe la perte aille.
« N'avras de gent valissant une paille.
« Li gent H. ne sont mie frapaille :
« ils t'ociront, c'en est la devinaille.

homme, — et brave et sage; il a un couragé de baron : — il portera fort bien ton gonfanon — et fera la conquête de tout le pays. — Ceux d'Arrouaise sont mauvais et lâches : — si tu prends des bœufs ou des moutons, — ils seront braves comme des lions; — si tu livres bataille, on entendra maint débat, — car, aux coups, les gloutons s'enfuiront. — Dans la bataille tu seras en grand danger; — les fils d'H. ne sont point lâches; — quand ils te verront seul, sans compagnon, — ils te couperont la tête sous le menton. — Et moi, beau fils, foi que je dois à saint Simon, — je mourrai de douleur, je n'en aurai pas de remède. » — Et R. dit : « Vous parlez en vain, — car, par Dieu qui a tant souffert, — je ne laisserai, pour tout l'or d'Avallon, — d'y aller, quand j'en ai pris le don. » — « Beau fils R., je te le dis sans faute, — ceux d'Arrouaise sont gens de rien. — Si tu prends rien qui vaille, — tout le monde te suivra, et valets et gens de pied : — mais n'en arme pas un pour la bataille, — car ils ne vaudraient une maille; — mais ils s'enfuiront, qui que ce soit qui doive en souffrir : — tes hommes ne vaudront pas une paille. — Les hommes d'H. ne sont point gens de rien. — Beau fils R., écoute

« Biax fix R., .j. conseil vos reqier :
« q'as fix H, vos faites apaisier.
« Si t'aideront t' autre guere a baillier,
« et le Mancel del pais a chacier. »
Il jure Dieu, qi tot a a jugier,
q'il nel feroit por l'or de Monpeslier.

Tristran.

« E suvenir vus dait il ben,
« amie Ysolt, de une ren.
« Quant cil de Irland a la curt vint,
« li reis l'onurrat, cher le tint.
« Harpëur fu, harper saveit :
« ben saviez ke cil esteit.
« Li reis vus dunat l'harpëur :
« cil vus amenat par baldur
« tresque a sa nef e dut entrer.
« En bois fu, si le oï cunter,
« une rote pris, vinc après
« sur mun destrer, le grant elez.
« Cunquise vus out par harper,
« e je vus cunquis par roter.
« Raïne, suvenir vus dait,
« quant li rais conglé me aveit,
« e je ere mult anguisus,

mon conseil : — avec les fils d'H. fais la paix ; — ils t'aideront à faire ton autre guerre — et à chasser du pays le Mancel. » — R. jure Dieu, qui juge tout, — qu'il ne le ferait pour l'or de Montpellier.

Tristran.

« Et vous devez bien vous souvenir, — amie Isolt, d'une seule chose. — Quand celui d'Irlande vint à la cour, — le roi l'honora, l'estima beaucoup. — Il était joueur de harpe, il savait jouer de la harpe ; — vous saviez bien qui il était. — Le roi vous donna le joueur de harpe : il eut la hardiesse de vous amener — jusqu'à sa nef et fut sur le point de commencer. — J'étais au bois, je l'apprends, — je saisis une rote, j'accours — sur mon destrier, au grand galop. — Il vous conquit par la harpe, — et je vous conquis par la rote. — Reine, vous devez vous en souvenir, — quand le roi me congédia, —

« amie, de parler od vus,
« e quis engin, vinc el vergez
« u suvent ermes enveisez :
« sus un espin el umbre sis,
« de mun cnivet les cospels fis
« k'erent enseignes entre nus
« quant me plaiseit venir a vus.
« Une funteine iloc surdeit,
« ki delez la chambre curreit,
« en ewe jetai les cospels,
« aval les porta li rusels.
« Quant veïez la dolëure,
« si savïez ben a dreiture
« ke jo i vendreie la nuit
« pur envaiser par mun deduit.
« Li neims sempres s'en aperceut,
« al rei Marc cunter le curut.
« Li rais vint la nuit el gardin
« e si est munté el espin.
« Jo vinc après, ke mot ne soi ;
« mais si cum je oi esté un poi,
« si aperceu le umbre le roi
« ke seet a le espin ultre moi.
« De l'autre part venistes vus :
« certes, je ere dunc poërus,
« kar je dutoie, ço sachez,
« ke vus trop vus vus hastisiez.

j'étais bien désireux, — amie, de parler avec vous, — je cherchais une ruse, — je vins au verger — où souvent vous vous divertissiez ; — je m'assis à l'ombre, sous un tremble, — de mon couteau je fis les copeaux — qui étaient nos signes, — quand il me plaisait de venir vers vous. — Là, jaillissait une fontaine — qui courait au pied de la chambre ; — dans l'eau je jetai les copeaux, — le ruisseau les emporta. — Quand vous voyiez les copeaux, — vous saviez sans doute — que je viendrais la nuit pour trouver joie et plaisir. — Le nain aussitôt s'en aperçut, — il courut le raconter au roi Marc. — Le roi vint la nuit au jardin — et monta sur le tremble. — Je vins ensuite, ne sachant rien ; — mais au bout de peu de temps, — j'aperçois l'ombre du roi — assis sur le tremble, au-dessus de moi. — D'autre part vous arriviez ; — certes alors j'avais peur, — car je redoutais, soyez-en sûre, — votre précipitation. — Mais Dieu ne le voulut pas ; qu'il en soit loué !

« Mais deus nel volt, sue merci !
« le umbre veïstes ke je vi,
« si vus en traisistes arere ;
« e je vus mustrai ma praiere,
« ke vus al rai me acordissez,
« si vus fare le pûssez,
« u il mes guages aquitast
« e del regne aler me lessast.
« Pur tant fumes lores sauvez,
« e al rei Marc fu acordez. »

La raïne le entent e ot
e ben od noté chescun mot :
el l'esgarde, del quer suspire,
ne set sus cel ke puisse dire,
kar Tristran ne semblout il pas
de vis, de semblanz ne de dras ;
mais a ço ke il dit ben entent
ke il cunt veir e de ren ne ment.
Pur ço ad el quer grant anguisse
e ne set qu'ele faire puisse.
E Tristran mult ben se aperceuit
ke ele del tut le mescunuit.

— A la vue de l'ombre que je voyais, — vous vous êtes retirée en arrière : — et je vous priai de me réconcilier avec le roi , — si vous le pouviez, — ou de faire qu'il me payât mes gages , — et me laissât sortir du royaume. — Et c'est ainsi que je fus sauvé — et réconcilié avec le roi Marc. » — La reine l'écoute et l'entend, — et note bien chacune de ses paroles; — elle le regarde, son cœur soupire; — elle ne sait que répondre , — car il ne ressemblait pas à Tristan — par le visage , par l'extérieur, par les habits. — Mais à ce qu'il dit elle comprend bien — qu'il dit la vérité et ne ment en rien. — Aussi est-elle fort anxieuse, — et ne sait-elle que faire. — Et Tristan s'aperçut bien, — qu'elle ne le reconnaissait pas du tout.

Herman de Valenciennes.*Début de la BIBLE DE SAPIENCE.*

Qui chou qu'il set de bien ensaigne volentiers
pour l'amistiet de Dex tout la u es mestiers,
n'ouevre pas folement, ains fait mult grant savoir ;
quis pechieres qu'il soit, grant preut i puet avoir.
Por chou quanques me sent estre en l'arme bleciet,
me que j'ai maintes foiz damredes cour enchiet,
porpousé me sui or que grant savoir feroie,
s'autrui por l'amour Dex aucun bien ensaignois.
Or vaingnent tout avant chil qui vuelent bien faire
et qui del mal se vuelent por Dex ariere traire.
Tel chose leur dirai u mult grant preut aront
tuit ichil et toutes celes qui garde i prenderont.
Signor, or vos dirai dont je fas ma lechon,
por coi je l'ai estraitte de la haute raison ;
je le fac de celui qui est et Dex et hom ;
com en tiere fu nes, com soffri passion,
com il fu mors en tere, de sa resurrection,
de lui et des Apostres, et del Ascension,
del jor de Pentecoste et de l'Apparition,
ensi com nos veinmes par lui a raenchon,
comme au juise arons de nos pechiés pardon.
Par foi si m'ascoutés, raison orés mult voire.
Deboincuer l'escoutés, que Dex vous doinst sagloire ;

Herman de Valenciennes.

Quiconque enseigne volontiers ce qu'il sait de bien, — pour l'amour de Dieu là où il est besoin, — ne travaille pas follement, mais agit très sagement — même un grand pécheur y peut trouver grand profit. — Aussi connaissant les nombreuses blessures de mon âme, — moi qui ai souvent encouru la colère de Dieu, — j'ai pensé faire très sagement, — si j'enseignais à autrui quelque bien pour l'amour de Dieu. — Qu'ils s'approchent donc ceux qui veulent bien faire — et qui, pour Dieu, se veulent retirer du mal. — Je leur dirai des choses où ils auront grand profit, — tous ceux et toutes celles qui y prendront garde. — Seigneurs, je vous dirai d'où je fais ma leçon, — pourquoi je l'ai extraite de la haute raison; — je la fais de celui qui est Dieu et homme; — comment il naquit sur la terre, comment il souffrit passion, — comment il mourut sur la terre; de sa résurrection, — de lui et des apôtres, et de l'Ascension, — du jour de Pentecôte et de l'Apparition, — et comment par lui nous avons été rachetés, — comment au jugement nous aurons le pardon de nos péchés. — Si vous m'écoutez bien, vous entendrez discours bien vrai. — Écoutez-le de bon cœur et Dieu vous donnera sa gloire; — il n'est point contre honneur, il est écrit en histoire; — je

n'est pas contre onor, escrit est en ystoire ;
pri vos por l'amour Diex bien l'aies en memoire.
Ce vos dist dans *Hermans*, se vos l'en volés croire,
ne se doit crestiens de bien oïr retroire.
ki bien ot et miols fait, tempre vient a u croire.
Signor, or m'escotés, que Dex vous beneïe.
Cheste canchon est faite del fil sainte Marie ;
de Jhesu, de sa mere, vos diromes la vie ;
del linage sa mere bien est drois que jel die,
si vos pri je par Dex nel revés a folie ;
se bien nel escoutés jel tieng a vilonie.

Wace.

Le Roman de Rou.

Taillefer, qui mult bien chantout,
sur un cheval qui tost alout,
devant le duc alout chantant
de Karlemaigne et de Rollant
e d'Olivier e des vassals
qui morurent en Rencevals.
Quant il orent chevalchié tant
qu'as Engleis vindrent apreismant :
« Sires, dist Taillefer, merci,
« jo vus ai lungement servi,

vous prie, pour Dieu, de bien l'avoir en mémoire. — Voilà ce que vous dit seigneur Herman, si vous l'en voulez croire; — un chrétien ne doit pas fuir de bons discours. — Qui écoute le bien et fait mieux, avec le temps arrive à y croire. — Seigneurs, écoutez-moi et Dieu vous bénira. — Cette chanson est faite du fils de sainte Marie; — de Jésus, de sa Mère, je vous dirai la vie, — du lignage de sa Mère il est juste que je parle : — pour Dieu je vous prie de n'y point voir folie; — si vous ne l'écoutez pas bien, je tiens cela à vilenie.

Wace.

Le Roman de Rou.

Taillefer, qui fort bien chantait, — sur un cheval qui allait vite, — devant le duc allait chantant, — de Charlemagne et de Roland — et d'Olivier et des vassaux — qui moururent à Roncevaux. — Quand ils eurent tant chevauché — qu'ils furent venus auprès des Anglais : — « Sire, dit Taillefer, merci; — je vous ai longtemps servi; — vous me devez tout mon service; — aujourd'hui, s'il vous plaît, rendez-

« tut mun servise me devez ;
« hui, se vus plaist, le me rendez.
« Pur tut guerredun vus requier
« e si vus voil forment preier :
« otreiez mei, que jo n'i faille,
« le premier colp de la bataille. »
Li dus respondi : « Jo l'otrei. »
Et Taillefer puinst a desrei,
devant tuz les altres se mist.
Un Engleis feri, si l'ocist ;
desuz le piz par mi la pance
li fist passer ultre la lance,
a terre estendu l'abati.
Puis traist s'espée, altre en feri.
Puis a crié : « Venez, venez !
« que faites vus ? ferez, ferez ! »
Dunc l'unt Engleis aviruné.
Al segunt colp qu'il out duné
ez vus noise levée et cri,
e d'ambes parz pople esturmi.
Normant a assaillir entendent
e li Engleis bien se deffendent ;
li un fierent, li altre butent.
Tant sunt hardi, ne s'entredutent.
Ez vus la bataille assemblée,
dunt encor est grant renumée.

le-moi. — Pour toute récompense je vous demande — et je vous en prie vivement : — accordez-moi, je n'y faillirai point, — le premier coup de la bataille. » — Le duc répondit : « Je vous l'accorde. » — Et Taillefer piqua avec impétuosité, — il dépassa tous les autres. — Il frappa un Anglais et le tua. — Sous la poitrine, dans les entrailles, — il le traversa de sa lance — et l'étendit à terre. — Puis il tire son épée, en frappe un autre. — Puis il s'écrie : « Venez, venez ! — Que faites-vous ? Frappez, frappez ! » — Alors les Anglais l'entourent. — Au second coup qu'il frappe, — voici les cris qui s'élèvent — et des deux côtés les combattants se mêlent. — Les Normands savent attaquer — et les Anglais se défendent bien. — Les uns frappent, les autres poussent. — Ils sont si hardis qu'ils ne se redoutent pas. — Voici la bataille commencée — dont la renommée est encore grande. — On entendrait grand bruit de cors — et de lances qui se croisent, — de massues qui se heurtent — et d'épées qui se frappent. —

Mult oïssiez grant corneïz,
et de lances grant croisseïz,
de machues grant fereïz
e d'espees grant chapleïz.
A la feïee Engleis rusuent,
a la feïe recuvroent ;
e cil d'ultremer assailleient
e bien suvent se retraeient.
Normant escrient : « Deus aïe. »
La gent englesche « ut ut » escrie.
Quant Normant chieent, Engleis crïent,
de paroles se cuntraïent
e mult suvent s'entredesment.
Cist vunt avant, cil se retraient,
de mainte guise s'entrassaient,
hardi fierent, coart s'esmaient.
E li Engleis bien se deffendent,
halbers percent e escuz fendent,
granz cols receivent, granz cols rendent.

Benëoit de Sainte-Maure.

Roman de Troies.

Quant elle voit qe nëant iert,
O ses dous poinz granz cous se fiert,

Parfois les Anglais reculent, — parfois ils reprennent l'avantage — et ceux d'outre-mer attaquent — et bien souvent reculent. — Les Normands s'écrient : « Dieu nous aide ! » — « Ut ut » crie la gent anglaise. — Quand les Normands tombent, les Anglais poussent des cris ; — ils s'attaquent en paroles — et fréquemment se défient. — Les uns avancent, les autres reculent ; — de mainte façon ils s'éprouvent les uns les autres ; — les braves frappent, les lâches ont peur. — Et les Anglais se défendent bien, percent les hauberts et fendent les écus, — ils reçoivent de grands coups, ils rendent de grands coups.

Benoît de Sainte-Maure.

Roman de Troies.

Quand elle voit que rien ne sera, — avec ses deux poings elle se frappe de grands coups, — res-

fier duel demaine e fier martire,
ses cheveus trait e ront e tire.
Bien ressemble feme desvee :
tote enragiee, eschevelee,
e trestote fors de son sen,
court por son fil Asternaten.
Des euz plore molt tendrement,
entre ses braz l'encharge e prent,
vint el palés atot arieres,
o il chauçoit ses genoillieres.
As piez li met e si li dit :
« Sire, por cest enfant petit,
« qe tu engendras de ta char,
« te pri-nel tiegues a eschar
« ce qe je t'ai dit e nuncié.
« Aies de cest enfant pitié :
« jamés des euz ne te verra.
« S' ui assenbles a ceuz de la,
« hui est ta mort, hui est ta fins.
« de toi remandra orfenins.
« Cruêlz de cuer, lous enragiez,
« par qoi ne vos en prent pitiez ?
« Par qoi volez si tost morir ?
« Par qoi volez si tost guerpier
« e moi e li e vostre pere
« e voz serors e vostre mere ?

sent grande douleur et grand martyre, — elle arrache, rompt et tire ses cheveux. — Elle a bien l'air d'une femme affolée : — tout enragée, échevelée — et toute hors de sens — elle court pour son fils Aster-natès. — Des yeux elle pleure fort tendrement, — le charge et le prend sur ses bras, — vient au fond du palais — où il chaussait ses genouillères, — le dépose à ses pieds et lui dit : — « Sire, pour ce petit enfant, — que tu engendras de ta chair, — je t'en prie, ne tiens pas à moquerie — ce que je t'ai dit et annoncé. — Aie pitié de cet enfant : — ses yeux ne te verront plus : — si aujourd'hui tu te mesures à ceux de là-bas, — aujourd'hui est ta mort, aujourd'hui est ta fin : — il restera orphelin. — Cruel de cœur, loup enragé, — pourquoi n'en avez-vous pitié ? — Pourquoi voulez-vous sitôt mourir ? — Pourquoi voulez-vous si tôt quitter — et moi et lui et votre père — et votre sœur et votre

« Par quoi nos laisseroiz perir ?

« Coment porrons sens vos gerir ?

« Lasse, com male destinee ! »

A icest mot chā pasmee

a cas desus le pavement.

Hector de rien ne s'asoploie

ne por l'enfant ne s'amoloie

ne les regarde ne tient plait.

Ja li ourent son cheval trait :

monter voloit, n'i avoit plus.

Andromacha saut fors par l'us,

plaint soi et crie a si hauz criz

qui molt par sont de loing oiz

el grant chastel perrin de Troie :

n'a nul si sort qe bien ne l'oie.

Plorer lor fait les chaudes lermes.

Halas, com aproche li termes

qe chascuns voudroit estre mors.

Celle cui riens ne fait confors

vint andous ses mains detorquant

tot droitement au roi Priant.

Si grant duel a qe mot ne sone :

a chief de piece l'araisone :

« Diva, fait-elle, es tu desvez

« ou de ton sens si forsenez,

« qe tu n'as mes cure de toi ?

« Saches, se Hector vait au tornoi,

mère ? — Pourquoi nous laisser périr ? — Comment pourrons-nous sans vous nous sauver ? — Malheureuse, quelle terrible destinée ! » — A ce mot elle tomba pâmée — à terre sur le pavé. — Hector ne s'adoucit point ; — pour l'enfant il ne s'apitoye point, — il ne donne ni un regard ni une parole. — Déjà son cheval est amené ; — il voulait monter sans tarder. — Andromaque s'élance dehors par la porte, — se lamente et pousse de grands cris — qu'on entend de fort loin — dans le grand château de pierre de Troie : — il n'y a si sourd qui ne l'entende, — elle leur fait pleurer les chaudes larmes. — Hélas, comme approche le terme — que chacun voudrait être mort ! — Celle que rien ne console — vient en tordant ses deux mains — tout droit au roi Priam. — Sa douleur est si grande qu'elle ne dit mot ; — longtemps après elle lui dit : — « Hélas ! fit-elle, es-tu fou — ou assez hors de sens — pour n'avoir plus souci de toi ? — Sache que si Hector

« tu l'as perdu, si 'n soies fis :
« il i sera einc hui ocis :
« je l'ai vëu per demostrance.
« Li deu l'en ont fait desfrance
« par moi issi faitierement
« qe, s'il asemble a la lor gent,
« il l'ociront ; gar q'en feras.
« Jamés des eus ne le veras.
« Va, sire, tost, si le retien.
« Asternaten son fil e mien
« li aportai ore a ses piez.
« De sa mere a esté priez,
« d'Eleine et de Polixenain.
« Mes ce a esté tot en vain ;
« ne nos deignoit sol esgarder.
« Il voloit orendroit monter,
« quant je ving ça corrant à toi.
« Va, sire, tost, retien le moi. »
Ne pot plus dire, pasme soi
tres de devant les piez le roi.
Molt fu Prianz e fiers e durs
e vers ses enemis segurs,
ne fu hastis, legiers, n'estouz,
franc cuer out molt e simple e douz.
Qant les paroles ot retraire
et vit la dame tel duel faire,

va au tournoi, — tu l'as perdu ; sois-en sûr. — Il y sera tué aujourd'hui : — je l'ai vu par indication ; — les dieux lui ont défendu — par ma bouche — de s'attaquer à eux, — car ils le tueront ; vois ce que tu as à faire. — Jamais tes yeux ne le verront. — Sire, va vite et retiens-le. — Asternatès son fils et le mien, — j'ai déposé à ses pieds. — Par sa mère il a été supplié — par Hélène et par Polyxène ; — mais ce fut en vain, — il ne daignait même pas nous regarder. — Il voulait monter à cheval de suite, — et je vins à toi en courant. — Sire, va vite, retiens-le-moi. » — Elle n'en peut dire davantage et se pâme — aux pieds du roi. — Priam fut très farouche et dur — et ferme envers ses ennemis ; — il n'était ni prompt, ni léger, ni imprudent. — Il eut le cœur très franc et simple et doux. — Quand il entend la dame parler, — et qu'il la voit si affligée, — le froid lui prend au cœur, — et le doute et



el cors li prent une froidor,
e dotance e crieme e paor :
sospirs en issent granz e lonz.
Une piece fu tot embronz,
lermes li moillent le menton,
e le blâut de ciglaton.
Son damage sent et aleine.
Sor un cheval monte a grant peine,
fors del palais s'en est eissuz,
dolens, pensis, taisanz e muz.
Hector ataint en mi la rue,
qi toz de maltalant tressue ;
a le vis taint e coloré ;
li oil dou chief li sont enflé.
Plus les a vermeaux d'un carbon,
plus fiers que leupart ne lion.
L'auberc vestu, ceinte l'espee,
sist tost armez sor Galatee,
qi del dur mestier est apris.
Prianz l'a par la resne pris.
« Beaus fiz, fait il, vos remandroiz.
« Ce sachiez bien, vos n'en istroiz :
« sor ce q'il a de moi a toi,
« sor toz les deus de nostre loi
« t'en faiz devié : retorne t'en.
« Tant dois avoir reison e sen

la crainte et la peur. — Il pousse de grands et longs soupirs ; — longtemps il reste la tête penchée, — les larmes mouillent son menton — et son biaux de soie. — Il comprend son malheur et le pressent. — Sur un cheval il monte à grand'peine. — Hors du palais il est sorti, — triste, pensif, silencieux et muet. — Il rejoint dans la rue Hector, — qui est transporté de colère ; — son visage est empourpré. — Les yeux de la tête lui sont enflés ; — il les a plus rouges qu'un charbon, — plus farouches qu'un léopard ou un lion. — Vêtu du haubert, l'épée au côté, — il est assis tout armé sur Galatée, — qui du dur métier est appris. — Priam l'a pris par les rênes. — « Beau fils, fait-il, vous resterez. — Sachez-le bien, vous ne sortirez pas. — Par ce qu'il y a de moi à toi, — par tous les dieux de notre loi, — je te le défends ; retourne-t'en. — Tu dois avoir assez de raison et de sens — pour ne

« ne dois faire n'a tort n'a droit
« chose o mes plaisirs ne soit.
« sor toi avrai tel poesté
« que n'istras hui de la cité.
« Vois qel merveille e qel crie
« ont ces dames entr'elz levee;
« vois com chascune crie e brait.
« Soz ciel n'a rien pitié n'en ait.
« Va descendre, fiz, chiers amis. »
Molt par fu Hector entrepris.
Li dit son pere n'ose enfreindre,
ne il ne set coment remaindre.
Honiz en crient estre a sa vie.
« Sire, fait il, itel folie
« com fu solement porpensee !
« Por une fole, une desvee,
« qi son songe vos a retrait,
« vos entremetez de tel plait;
« n'avenist pas, sachiez por voir.
« Trop i porai grant honte avoir,
« se je remaing por tel afaire.
« Ne vos devroit mie desplaire
« se je vos gens aloie aidier,
« qi 'n avront encor hui mestier. »

pas faire à tort ou à droit — une chose qui me déplaît. — J'aurai sur toi tel pouvoir — que tu ne sortiras aujourd'hui de la ville. — Vois comme s'étonnent et s'écrient — ces dames entre elles. — Vois comme chacune crie. — Sous le ciel il n'est rien qui n'en ait pitié. — Va descendre, mon fils, mon cher ami. » — Hector fut fort indécis. — Il n'ose enfreindre la défense de son père, — et ne sait comment rester. — Il craint d'être à jamais méprisé. — « Sire, fait-il, pareille folie, — comment avez-vous pu vous y arrêter ! — pour une folle, une égarée, — qui vous a raconté son songe ! — Intervenir en cette affaire — ne vous convenait pas, sachez-le, en vérité. — Je recueillerais une trop grande honte — en restant pour une pareille affaire. — Cela ne vous devrait pas déplaire, — si je vais aider vos gens, — qui aujourd'hui en auront besoin. »

Floire et Blanceflor.

Atant est Floires repairiés :
au terme vient joians et liés.
Un bliaut ot vestu vermeil,
car del huissier en ot conseil.
L'uiissiers envoie ses presens ;
del envoyer ne fu pas lens :
une corbeille a a chascune,
si a fait Floire entrer en une.
Floires clot les iex , pas nes oevre ,
et li portiers des flors le coevre.
Dont a deus serjans apelés.
« Ceste corbeille me portés
« lasus amont en cele tor
« a damoisele Blanceflor ,
« a la cambre les le degré
« qui vait au lit al amiré.
« Se li dites que li envoi :
« gré m'en savra , si con jou croi ,
« et si cuit que l'avra moult ciere ;
« puis vous en venés tost arriere. »
Cil prenent les flors , ses emportent ,
si sont cargié que tot detordent :
« Des flors , dient , mout en i a. »
Si maudient , kis i foula.

Flore et Blancheflor.

Alors Flore est revenu : — au terme il vient gai et joyeux. — Il porte un bリアut vermeil, — comme l'huissier le lui a conseillé. — L'huissier envoie ses présents ; — il ne fut pas lent à faire son envoi. — Il y a une corbeille pour chacune, — il a fait entrer Flore en l'une d'elles. — Flore ferme les yeux, ne les ouvre pas ; — et le portier le couvre de fleurs ; — puis il appelle deux valets : — « Portez-moi cette corbeille — là-bas au haut de cette tour — à demoiselle Blancheflor, — à la chambre à côté de l'escalier — qui mène au lit de l'émir. — Annoncez-lui mon envoi ; — elle m'en saura gré, à ce que je crois, — et je pense qu'elle en sera très heureuse, — puis revenez de suite sur vos pas. — Ceux-ci prennent les fleurs et les emportent. — Ils sont si chargés qu'ils plient sous le faix : — « Des fleurs, disent-ils, il y en a beaucoup. » — Et ils maudissent celui qui les y foula. — Ils montent les

Par les degrés montent amont;
mais à la cambre failli ont.
Le Blanceflor laissent a destre :
en l'autre entrent ki 'st a senestre.
Quant cil sont ens, lor flors descendent,
celi qu'il truevent les presentent.
Cil lor message en haste font,
lor flors laissent, si s'en revont.
Cele les prent, si les mercie;
a la corbeille est tost saillie,
des flors se jue et esbanie.
Floires cuide çou soit s'amie :
por la joie qu'ot sus sailli.
La pucele s'en esbahi,
de la paor c'ot si s'escrie :
« Merveille voi, aïe, aïe ! »
Floires resaut en la corbeille :
s'il ot paor, n'est pas merveille,
quant il a s'amie a failli :
dont cuide bien c'on l'ait trahi.
Des flors errant s'a reconvert,
si que de lui noient ne pert.
Atant ses compaignes akeurent;
quant el l'oënt, pas ne demeurent,
si li demandent que ele oit,
por quel paor ensi crôit.

degrés, — mais il se trompent de chambre : — ils laissent celle de Blancheflor à droite, — entrent en l'autre qui est à gauche. — Quand ils sont entrés, ils descendent leurs fleurs, — les présentent à celle qu'ils trouvent. — Ils font leur message en toute hâte, — laissent leurs fleurs et reviennent. — Elle les prend et les remercie. — Vite elle s'élance vers la corbeille, — joue et s'amuse avec les fleurs. — Flore pense que c'est son amie : — dans sa joie il bondit. — La pucelle s'en étonne ; — dans sa peur elle s'écrie : — « O prodige ! au secours, au secours ! » — Flore s'élance de nouveau dans la corbeille : — s'il eut peur, ce n'est pas surprenant, — quand il s'est trompé d'amie ; — aussi croit-il qu'on l'a trahi. — Aussitôt il se recouvre de fleurs, — si bien que rien de sa personne n'est visible. — Alors ses compagnes accourent ; — quand elles l'entendent, elles ne tardent pas, — et lui demandent ce qu'elle avait, — pour quelle peur criait-elle ainsi.

Cele se fu rassëuree
et de Blanceflor porpensee,
si a parlé comme senee :
« Des flors sailli un paveillon,
« des eles feri mon menton.
« Del paveillon tel paor oi
« que m'escrïai plus tost que poi. »
Arriere s'en revont gabant;
ele remest seule o l'enfant.
Ele ere a Blanceflor compaigne,
fille estoit au roi d'Alemaigne.
Entr'eles deus moult s'entramoient,
ensemble a l'amirail aloient.
La plus bele estoit de la tor
de toutes après Blanceflor.
Illueques pas grant plait ne tint :
en la cambre Blanceflor vint.
Blanceflor est de l'autre part :
s'ele parole, c'est a tart.
En son ami a mis s'entente;
por lui est nuit et jor dolente.
Les cambres pres a pres estoient;
entr'eles deus un huis avoient,
par coi l'une a l'autre venoit,
quant son bon dire li voloit :
Clarï ot non la damoisele.
Blanceflor doucement apele :

— Celle-ci se rassure, — et pense à Blancheflor. — Quand elle eut réfléchi, — elle parla en femme sensée. — « Des fleurs s'est élançé un papillon. — De ses ailes il frappa mon menton ; — j'ai eu si peur du papillon — qu'au plus vite je poussai des cris. » — Elles s'en retournent en riant ; — elle reste seule avec l'enfant. — Compagne de Blancheflor, — elle était fille au roi d'Allemagne. — Elles s'aimaient beaucoup entre elles ; — ensemble elles allaient à l'émir. — De la tour elle était la plus belle — de toutes après Blancheflor. — Elle ne délibéra pas longtemps, — elle vint à la chambre de Blancheflor. — Blancheflor est de l'autre part ; — si elle parle, c'est peu. — En son ami elle a mis ses pensées ; — pour lui nuit et jour elle est affligée. — Leurs chambres se touchaient ; — il y avait entre elles une porte — par laquelle elles allaient l'une chez l'autre, — quand elles se voulaient communiquer leurs souhaits. — La demoiselle s'appelait Claris. — Elle appelle doucement Blancheflor : —

« Bele compaigne, Blanceflor,
« volés vous vëoir bele flor,
« et tele que molt amerés,
« mon essient, quant le verrés ?
« Tel flor n'a nule en cest pais :
« ele n'i crut pas, ce m'est vis.
« Venés i, si le connistrés ;
« donrai le vous, se vous volés. »
— « Avoi, fait Blanceflor, Claris,
« por coi si griément m'escarnis ?
« Pecié faites, en moie foi,
« quant vous ensi gabés de moi.
« Bele suer Claris, douce amie,
« pres est li termes de ma vie.
« Li amirails dist qu'il m'avra ;
« mais se diu plaist, il i faura.
« L'amirails faura a m'amor,
« com fait Floires a Blanceflor.
« Por soie amor engien querrai
« et priveement m'ocirrai.
« Ami ne vaurai me mari,
« quant jou au bel Floire ai failli. »

« Blanche flor, belle compagne, — voulez-vous voir une belle fleur — et telle que vous l'aimerez beaucoup, — j'en suis sûre, quand vous la verrez ? — Il n'y a nulle fleur semblable dans ce pays ; — elle n'y a pas poussé, à mon avis : — venez et vous la connaîtrez ; — je vous la donnerai, si vous voulez. »

— « Hélas ! fait Blanche flor, Claris, pourquoi si méchamment te moques-tu de moi ? — C'est mal, sur ma foi, de me railler ainsi. — Belle sœur, Claris, douce amie, — le terme de ma vie est proche. — L'émir dit qu'il me possédera ; — mais, s'il plaît à Dieu, il y faillira. — L'émir faillira à mon amour, comme fait Flore à Blanche flor. — Par amour pour lui je chercherai quelque moyen — et me tuerai en cachette. — Je ne voudrai ni ami ni mari, — quand j'ai failli au beau Flore. »

Crestien de Troies.*Li Romans dou Chevalier de la Charete.*

Ja savoient cestes noveles
li chevaliers, et les puceles,
et les dames, et li baron
de tout le pais environ.
Toute la nuit, jusqu'au cler jor,
d'uns et d'autres devant la tor
ot si grant presse a l'ajorner,
que rien n'i pot son pié torner.
Et li rois par matin se liève,
qui de la bataille molt griève;
si vient a son fiuz de rechief,
que ja avoit le hiaume el chief
lacié; bien s'est apareilliez;
ne ja n'iert li jorz respiciez;
ne n'i puet estre la pès mise.
Si li a molt li Rois requise;
mès ne puet estre qu'il la face.
Devant la tor emmi la place,
ou toute la gent s'est atrète,
la sera la bataille fête,
car li rois le velt et comande.
Le chevalier estrange mande

Chrétien de Troyes.*Le Chevalier de la Charrette.*

Déjà savaient ces nouvelles — les chevaliers et les pucelles, et les dames et les barons — de tout le pays voisin. — Toute la nuit, jusqu'au soleil levant, — les uns et les autres devant la tour — se pressent tant au rendez-vous — que rien n'y peut tourner son pied. — Et le roi de grand matin se lève ; — la bataille le tourmente beaucoup ; — il vient de nouveau vers son fils — qui déjà avait le heaume sur la tête. — lacé ; il s'est bien préparé ; — le jour ne sera pas retardé ; — et la paix n'y peut être mise. — Le roi la lui a beaucoup demandée, — mais il est impossible de la faire. — Devant la tour au milieu de la place, — où tout le peuple s'est rassemblé, — la bataille sera engagée, — car le roi le veut et commande. — Le chevalier étranger est mandé — par le roi aussitôt ; et on le lui amène, —

li rois tantost; et l'en li mainne
en la place, qui estoit plainne
des gens dou rëaume de Logres.
C'aussi c'on puet oïr les ogres,
vont au mostier a feste anuel,
a Pentecoste et a Noël
les gens acostumeement :
tout autresi comunalment
estoient la tuit aüné.
Troiz jorz avoient jeüné,
et alé nuz piez et en langes
toutes les puceles estranges
dou rëaume le roi Artu,
por ce que Dex force et vertu
donast contre aversere
au chevalier, qui devoit fere
la bataille por les chaitis.
Et autresi cil dou pais
reprioient por lor seignor,
que Dex la victoire et l'onor
de la bataille l'en donast.
Bien main, einz que prime sonast,
les ot en andeus amenez
enmi la place touz armez,
sor .II. chevaux de fer coverz.
Molt estoit genz et bien aperz

sur la place qui était pleine — des gens du royaume de Logres. — Comme, quand on peut entendre les orgues, — tout le peuple a coutume — d'aller au monastère à la fête annuelle, — à la Pentecôte et à Noël, — de même, en foule, — tout le monde s'est rassemblé là. — Pendant trois jours avaient jeûné — et étaient allées nu-pieds et en chemise — toutes les jeunes étrangères — du royaume du roi Artus, — afin que Dieu force et courage — donnât contre son adversaire — au chevalier qui devait faire — la bataille pour les petits. — Et de même ceux du pays — priaient de leur côté pour leur seigneur, — afin que Dieu la victoire et l'honneur — de la bataille lui donnât. — De grand matin avant que prime sonnât, — on les amena tous deux — sur la place tout armés, — sur deux chevaux couverts de fer. — Fort beau et fort brillant était — Méléagans et bien taillé. — Son haubert est à mailles fines, — son heaume et son écu — attachés à son cou — lui

Meleaganz et bien tailliez.

Et li haubers menu mailliez,
et li hiaumes, et li escuz,
qui au col li estoit penduz,
tant bel et bien lui avenoient.

Meintenant que il furent dui
enmi la place, et li rois vient,
qui tant come il puet les detient
Si se peine de la pès fère;
mès il n'i puet son fil atrère.

Et il lor dit : « Tenez vos freins
« et vos chevaux a tout les mains,
« tant qu'en la tor ça je monte.
« Ce n'iert mie molt grant bontez,
« se por moi tant vos delaiez. »

Li rois s'en vet molt esmaiez,
et vient droit la ou il savoit
la reïne, qui li avoit
la nuit prié qu'il l'amenist
en tel lieu que ele veist
la bataille tout a bandon.

Et il l'en otroia le don.....

Et cil si font sanz demorance
arriere trere la gent toute;
puis hurtent les escuz des coutès;
sont les enarmes embraciées;
et poignent si qu'a .II. braciées

vont bel et bien. — Quand ils furent tous deux — au milieu de la place, arrive le roi — qui les retient autant qu'il peut. — Il s'efforce de faire la paix, — mais il n'y peut amener son fils, — et il leur dit : « Tenez vos freins — et vos chevaux de toutes vos mains, — jusqu'à ce que je sois monté à la tour. — Ce ne sera pas une bien grande complaisance, — que de m'accorder ce délai. — Le roi s'en va fort troublé — et vient là où il savait — la reine, qui l'avait — prié pendant la nuit de la conduire — en un lieu d'où elle pût voir — la bataille tout à son gré. — Et le roi lui en accorda la permission....

Et ceux-ci font aussitôt — retirer tout le peuple, — puis ils heurtent les écus des coudes, — attachent à leurs bras les courroies des boucliers ; — ils frappent si bien qu'à deux brasses — parmi les écus ils se heurtent — avec leurs lances, et qu'elles éclatent et se brisent comme du menu bois, — et les chevaux avec une telle impétuosité — se ren-

parmi les escuz s'entreflatent
des lances, si qu'eles esclatent
et esmient come brandon.
Et li cheval de tel randon
s'entreviennent tot front a front;
et piz à piz heurté se sont.
Et li escu heurtent ensemble,
et li hiaume, si qu'il ressemble,
de l'escrois, que il ont doné,
qu'il eust molt forment toné.
Ne ni remeint estri ne cengle,
poïtral, ne resne, ne sorcengle
a rompre : et des seles peçoient
li arçon, qui molt fors estoient.
N'il n'i ont pas grant honte eu,
se il sont a terre cheu,
des que trestout ce lor failli.
Molt tost resont en pié sailli,
si s'entreviennent sans jengler,
plus fierement que dui sangler;
et lors fierent sanz menacier
grans cops des espees d'acier,
come cil qui molt s'entre hoient.
Sovent si aprement feroient
les hiaumes et les haubers blancs,
qu'après li fers en saut li sans.

contrent front à front, — qu'ils se heurtent du poitrail. — Les écus se choquent, — et les heaumes ; on dirait, — au bruit qu'ils font, — qu'il a fortement tonné. — Il ne reste étrier ni sangle, — poitrail, ni rêne, ni sursangle — à rompre : et des selles ils déchirent — les arçons qui étaient très forts. — Il n'y a pas grand déshonneur — d'être tombé à terre, — quand tout cela leur a manqué. — Les voilà bien vite relevés, — et, sans parler, ils s'attaquent, — plus fièrement que deux sangliers. — Et alors, sans se menacer, ils frappent — de grands coups de leurs épées d'acier, — comme des gens qui se détestent beaucoup. — Souvent ils frappent si durement — les heaumes et les hauberts blancs, — qu'après le fer en jaillit le sang. — Ils soutiennent fort bien la bataille, — se frappent l'un l'autre et s'injurient ; — les coups sont lourds et terribles. — Ils échangent en égal nombre — maints coups affreux, durs et cruels....

La bataille molt bien fornissent
qu'il s'entrefierent et ledissent
de pesanz cous et de felons.
Meinz estours fiers et durs et felons
s'entredonoient par igal.....

Ce tient a honte et a grant let
Lancelot, tant que il s'en het,
c'une grant piece, bien le set,
a le pis de l'estor eu.
Si l'ont tuit et toutes veu.
Lors saut arriere et fet son tor,
et mest entre lui et la tor
Meleagans trestout a force.
Et Meleagans molt s'efforce
que de l'autre part se recort.
Més Lancelot sore li cort ;
s'il hurte de si grant vertu
de tout le cors et de l'escu,
quant d'autre part se volt torner ;
qu'il le fest tout estorner.
Amors et haine mortex ,
si grant que ne fu encor tex ,
le font si fort et corageus ,
que de riens ne le tient a geus
Meleagans : eins le crient mout ,
c'onques chevaliers si estout

Lancelot se trouve une grande honte et une grande faute, — et il ne se le pardonne pas, d'avoir longtemps, il le sait bien, — eu le dessous dans le combat. — Tous et toutes l'ont vu. — Alors il bondit en arrière et fait son tour, — et met entre lui et la tour — Méléagans malgré lui. — Et Méléagans fait tous ses efforts, — pour se réfugier de l'autre côté. — Mais Lancelot court sur lui; — il le heurte si fort — de tout son corps et de son bouclier, — quand il veut se tourner de l'autre côté, — qu'il le fait pirouetter. — L'amour et une haine implacable, — comme jamais il n'y en eut, — le rendent si fort et courageux, — que Méléagans sent qu'il n'y a plus à plaisanter; — il le redoute fort, — car jamais il ne rencontra et ne connut — chevalier plus hardi; — et jamais chevalier, autant que celui-ci, — ne le pressa et ne lui fit de mal. — Volontiers il s'éloigne de lui. — Lancelot ne le menace pas, — mais en frappant il le chasse vers la tour.

n'ancontra mès, ne ne conut;
ne tant ne le greva, ne nut
nus chevaliers, tant com cist fet :
volentiers loing de lui se tret.
Lancelot pas ne le menace;
mès ferant vers la tor le chace.
Issi Lancelot molt sovent
le menoit arriere et avant,
partout la ou boen li estoit,
et toutes voies s'arestoit
devant la reine sa dame,
qui li a mis el cors la flame
por coi il la vet regardant.
Et cele flame si ardant
vers Meleagans le fesoit,
que partout la, ou li plesoit,
le pooit mener et chacier,
come home avugle et eschacier.

Roman de Renart.

*Si comme Renart manja le poisson aus
charretiers.*

Seignors, ce fu en cel termine
que li doz tens d'esté decline

— Alors Lancelot fort souvent — le menait en arrière et en avant, — partout où bon lui semblait, — et toutefois s'arrêtait devant la reine sa dame, — qui lui a mis au corps la flamme, — qui le fait la regarder. — Et cette flamme le rendait — si ardent contre Méléagans, — que partout où bon lui semblait, — il le pouvait mener, pousser, — et poursuivre comme un homme aveugle.

Le Roman du Renard.

Comment le Renard mangea le poisson des charretiers.

Seigneurs, c'était en ce temps — où l'agréable saison de l'été s'en va, — et l'hiver revient ; — Renard

et ivers revient en saison ,
que Renart fu en sa maison.
Mais sa garison a perdue ,
ce fu mortel desconvenue :
n'ot que donner ne que despendre
ne ses detes ne pooit rendre ;
n'a que vendre ne qu'acheter ,
ne s' a de coi reconforter.
Par besoing s'est mis a la voie ;
tot coient , que nus nel voie
s'en vait par mi une jonchiere
entre le bois et la riviere.
A tant fait et tant a alé
qu'il entre en un chemin ferré ;
el chemin se croupi Renarz ,
si coloie de toutes parz.
Ne set sa garison ou querre ,
et la faims li fait sovent guerre.
Ne set que faire , si s'esmaie.
Lors s'est couchiez lez une haie ;
ilec atendra aventure.
Atant es vos grant alëure
marchëanz qui poisson menoient
et qui devers la mer venoient.
Harenz fres orent a plenté ,
que bise avoit auques venté .

était dans sa maison. — Mais il a épuisé ses provisions ; — ce fut un grand malheur : — il n'avait rien à donner ni à dépenser ; — il ne pouvait payer ses dettes : — il ne peut rien vendre, rien acheter ; — il n'a pas de quoi se réconforter. — Poussé par le besoin, il s'est mis en route ; — sans bruit, pour que personne ne le voie, — il s'en va dans des joncs — entre le bois et la rivière. — Il a tant fait et il est tant allé, — qu'il entre dans un chemin ferré. — Renard s'accroupit dans le chemin, — et regarde de toutes parts. — Il ne sait où chercher sa nourriture, — et la faim le tourmente souvent. — Il ne sait que faire et se trouble. — Alors il se couche contre une haie ; — là il attendra l'aventure. — Mais voici qu'arrivent à grands pas — des marchands qui conduisaient du poisson, — et qui venaient de la mer. — Ils avaient une grande quantité de harengs frais, — car la bise avait un peu soufflé — pendant toute

trestoute la semaine entière,
et bons poissons d'autre maniere
orent assez granz et petiz,
dont lor paniers furent garniz,
que de lamproies et d'anguiles
qu'il orent acheté as viles
bien fu chargiee la charrete.
Et Renarz qui le siecle abete
fu bien loing d'eus pres d'une archiee,
quant vit la charrete chargiee
des anguiles et des lamproies.
Fichant, musant par mi ces voies,
cort au devant por eus deçoivre :
ainz ne s'en porent aparçoivre :
Lors s'est couchiez en mi la voie :
or oëz com il les desvoie.
En un gason s'est ventreilliez
et comme mors apareilliez
Renarz qui tot le mont engingne :
les eux clot et les denz rechingne,
si tenoit s'alaine en prison.
Oïstes mais tel traïson ?
Illeques est remés gesanz ;
atant ez vos les marchëanz :
de ce ne se prenoient garde.
Li premiers le vit, si l'esgarde,

la semaine, — et bons poissons d'autre sorte, — ils avaient en abondance, gros et petits, — leurs paniers en étaient garnis; — de lamproies et d'anguilles, — qu'ils avaient achetées dans les villages, — leur charrette était chargée. — Et Renard qui trompe le monde — était à une portée d'arc, — quand il aperçut la charrette chargée — des anguilles et des lamproies. — Se cachant, regardant comme un sot sur les chemins, — il court au-devant d'eux pour les tromper; — mais ils ne purent s'en apercevoir. — Alors il se couche au milieu du chemin. — Apprenez maintenant comment il les trompe. — Renard qui trompe tout le monde — s'est couché sur le ventre et fait le mort: — il ferme les yeux, montre les dents, — et retient son haleine. — Avez-vous jamais vu pareille trahison? — Il reste là étendu. — Mais voici les marchands: — ils ne prenaient pas garde à cela. — Le premier le voit, le regarde — et ap-

si apela son compaignon :
« Vez la ou gorpil ou tesson. »
Li uns le vit, si s'escria :
« C'est un gorpil, va, sel pren, va. »
Or savra il trop de barat
Renarz, s'il ne laisse l'escorce.
Li marchëanz d'aler s'esforce
et ses conpains venoit après.
Qant il furent de Renart près
le gorpil trovent enversé;
de toutes parz l'ont reversé,
pincent le col et puis la coste,
il n'ont pas pëor de tel oste.
Li uns a dit : « Quatre solz vaut. »
Li autre a dit : « Assez plus vaut,
« ainz vaut cinc sols a bon marchié.
« Ne somes mie trop chargié :
« jetons le en nostre charete.
« Vez con la gorge a blanche et nete. »
A cest mot se sont avancié,
en la charete l'ont chargié
et puis se sont mis a la voie.
Li uns a l'autre en fait grant joie
et dient, ja n'en feront el,
mais enquenuit a lor ostel
li reverseront la gonele.
Or ont il auques la favele :

pelle son compagnon : — « Voyez là un renard ou un blaireau. » — L'autre le voit et s'écrie : — « C'est un renard; va, prends-le. » — Renard sera bien rusé, — s'il n'y laisse sa peau. — Le marchand hâte le pas, — et son compagnon le suit. — Arrivés près de Renard, — ils trouvent le *goupil* allongé sur le dos : — ils le retournent de tous côtés, — lui pincent le cou, puis la côte; — ils n'ont pas peur d'un tel hôte. — L'un dit : « Il vaut quatre sous. » — L'autre dit : « Il vaut beaucoup plus; — il vaut au moins cinq sous. — Nous ne sommes pas trop chargés, — jetons-le dans notre charrette. — Voyez comme il a la gorge blanche et nette. » — A ce mot ils s'approchent, — le chargent sur la charrette, — puis se mettent en route. — Ils se félicitent l'un l'autre — et se promettent, mais ce sera tout, — cette nuit, à leur hôtel, — de lui retourner la robe. — La conversation continue un peu; — Renard en sourit, — car entre faire et dire la distance est grande. — Il

mais Renarz n'en fait que sourire,
que moult a entre faire et dire.
Sor les paniers se gist adenz,
si en a un overt as denz,
et si en a, bien le sachiez,
plus de trente harenz sachiez.
Auques fu vuidiez li paniers,
qu'il en menja moult volentiers.
Onques n'i quist ne sel ne sauge;
encor ançois que il s'en auge
getera il son ameçon :
il n'en ert mie en soupeçon.
L'autre panier a asailli,
son groing i mist, n'a pas failli
qu'il n'en traisist fors des anguiles.
Renarz, qui sot de tantes guiles,
trois hardiaus mist entor son col;
de ce ne fist il pas que fol.
Son col et sa teste passe outre,
les hardeillons moult bien acoutre
desor son dos que bien s'en cuevre;
des or puet il bien laisser uevre.
Or li estuet engin porquerre
comment il vendra jus a terre :
n'i trove planche ne degré.
Agenoilliez s'est tot de gré

est couché le nez sur les paniers; — il en ouvre un avec les dents — et il en retire, sachez-le bien, — plus de trente harengs. — Le panier fut à moitié vidé, — car il en mangeait bien volontiers; — il ne demanda ni sel, ni sauge; — avant de partir, — il va jeter encore son hameçon : — il n'en sera pas en soupçon. — Il attaque l'autre panier, — y met son museau, et ne manque pas — d'en tirer des anguilles. — Renard, qui sait tant de ruses, — en met trois paquets autour de son cou; — en cela il ne fut point fou. — Son cou et sa tête dépassent : — il dispose fort bien son butin — sur son dos; il en est tout couvert; — maintenant il peut s'en tenir là. — Mais il lui faut trouver un moyen—de descendre à terre.— Il n'y a ni planche ni escalier.— Le voilà qui s'agenouille — pour regarder à loisir comment il pourra sauter en bas; — alors il s'avance un peu, — à l'aide de ses pieds il s'élance de la charrette

por esgarder a son plaisir
comment il puisse jus saillir;
lors s'est un petit avanciez,
des piez devant s'est tost lanciez
de la charete en mi la voie;
entor son col porte sa proie.
Après qant il ot fait son saut,
as marchëanz dist : « Diex vos saut !
« Cil hardel d'anguiles sont nostre
« et li remananz si est vostre. »
Et qant li marchëant l'oïrent,
a merveilles s'en esbaïrent,
si escrient : « Vez le gorpil ! »
Cil saillirent au charretil
ou il cuidierent Renart prendre;
mais il ne volt pas tant atendre.
Li premiers dist, qant se regarde :
« Si m'aït Diex, mauvaise garde
« en avomes pris, ce me semble. »
Tuit fierent lor paumes ensemble.
« Las, dist li uns, con grant damage
« avon eü par nostre outrage !
« Moult eston fol et musart
« trestuit qui creïon Renart.
« Les paniers a bien soufaschiez,
« si les a auques alegiez,

sur la route ; — il porte sa proie à son cou. — Après avoir fait son saut, — il dit aux marchands : « Dieu vous sauve ! » — Ces anguilles sont à moi, — le reste est à vous. — En l'entendant, les marchands — sont émerveillés, ébahis, — et s'écrient : « Voyez le renard ! » — Ils se précipitent à la charrette, — où ils espèrent saisir le renard. — Mais celui-ci ne les attend pas. — Le premier dit, en regardant : — « Par Dieu, nous avons fait, — je crois, mauvaise garde. » — Ils frappent leurs mains ensemble. — « Hélas ! dit l'un, quel malheur — nous arrive par notre naïveté ! — Nous étions bien fous et bien niais, — de nous fier à Renard. — Il a bien soulevé les paniers, — et il les a un peu allégés, — car il emporte deux grandes anguilles : — que le mauvais mal le torde ! »

Renard vint tout droit à sa maison, — où sa famille l'attendait. — A sa rencontre se précipite sa

« que deus granz anguiles emporte :
« la male passion le torde! »...

Il vint a son ostel tout droit
ou sa maisniee l'atendoit;
encontre lui sailli sa fame,
Hermeline la preude dame,
qui moult estoit cortoise et franche,
et Percehaie et Malebranche,
qui estoient ambedui frere.
Cil se lievent contre lor pere
qui s'en venoit les menuz sauz,
gros et joious et liez et baulz,
les anguiles entor son col :
mais qui que le tiengne por fol,
après lui a close la porte
por les anguiles qu'il enporte.

femme, — la prude dame Hermeline, — qui était fort courtoise et franche, — et Percehaie et Malebranche, — qui étaient tous deux frères. — Ils courent au-devant de leur père, — qui s'en venait à petits pas, — gros, joyeux, gai et réjoui, — les anguilles autour du cou. — Mais le croie fou qui voudra, — derrière lui il ferme la porte, — à cause des anguilles qu'il emporte.

Joffroi de Villehardoin.

Al cinquiesme jor, s'arma tote l'oz; et chevau-
chierent les batailles si con eles erent ordenées;
tot par de sor le port, trosque endroit le palais de
Blaquerne; et li naviles vint par dedenz le port
dès ci que endroit els; et ce fu près del chief del
port. Et là si a un flum qui fiert en la mer, que
on n'i puet passer se par un pont de pierre non.
Li Grieu avoient le pont colpé; et li baron firent
tote jor l'ost laborer et tote la nuit por le pont
afaitier. Ensi fu li ponz afaitiez, et les batailles
armées au maitin; et chevauchierent li uns après
l'autre, si con il erent ordené. Et vont devant
la vile; et nus de la cité n'issi fors encontre als;
et fu mult granz merveille; que por un que ils
estoient en l'ost, estoient-il dui cent en la vile.
Lors fu li conseils des barons telx que il se he-
bergeroient entre le palais de Blaquerne et le
chastel Buimont, qui ere une abaie close de
murs. Et lors furent tendu li tref et li paveillon;
et bien fu fiere chose à regarder : que de Cos-
tantinoble, qui tenoit trois liues de front par de-
vers la terre, ne pot tote l'oz assegier que l'une
des portes. Et li Venisien furent en la mer es
nes et es vaissiaus; et drecierent les eschieles et

les mangoniaus et les perieres et ordenerent lor assaut mult bien. Et li baron ratornerent le lor par devers la terre et de perrieres et de mangoniaus. Et sachiez que il n'estoient mie en pais; que il n'ere hore de nuit ne de jor que l'une des batailles ne fust armée par devant la porte por garder les engins et les assaillies. Et por tot ce ne remanoit mie que il n'en feissent assez par cele porte et par autres, si que il les tenoient si corz, que six fois ou sept les covenoit le jor armer par tote l'ost; ne n'avoient pooir que il porchassent viande quatre arbalestées loing de l'ost. Et il en avoient mult poi, se de farine non et de bacons; et de cel avoient poi, et de char fresche nulle chose, se il ne l'avoient des chevaus que on lor ocioit. Et sachiez que il n'avoient viande communalment à tote l'ost por trois semaines. Et mult estoient perillosement; que onques par tant poi de gent ne furent assegié tant de gent en nule vile.

Lors se porpenserent de un mult bon engin; que il fermerent tote l'ost de bones lices et de bons merriens et de bones barres; et si en furent mult plus fort et plus seur. Li Grieu lor faisoient si sovent assaillies que il nes laissoient reposer; et cil de l'ost les remetoient arriers mult durement; et totes foiz que il issoient fors, i perdoient li

Grieu. Un jor feissoient li Borgueignon l'agait, et li Grieu lor firent une assaillie; et issirent de lor meilleurs gens une partie fors. Et cil lor recoururent sus; si les remistrent enz mult durement; et les menerent si près de la porte que granz fés de pierres lor getoit on sor als. Là ot pris un des meilleurs Grex de laienz, qui ot non Constantins li Ascrés; et le prist Gautiers de Nuilli tot monté sor le cheval. Et enqui ot Guillaumes de Chanlite brisié le braz d'une pierre; dont granz damages fu, que il ere mult preuz et mult vailanz. Toz les cops et toz les blechiez et toz les morz ne vos pui mie raconter; mais, ainz que li estorz parfinast, vint uns chevaliers de la masnie Henri, le frere le conte Baudoin de Flandres et de Hennaut, qui ot non Eustaices dou Marchois, et ne fu armez que d'un gamboison et d'un chapel de fer, son escu à son col; et le fist mult bien à l'enz metre, si que grant pris l'en dona l'on. Poi ere jorz que on ne feist assaillies, mais ne vos puis totes retraire. Tant les tenoient près que ne pooient dormir, ne reposer, ne mengier, s'armé non. Une autre assaillie firent par une porte desore, où li Greu reperdirent assez. Mais là si fu morz uns chevaliers qui ot non Guillaumes del Gi; et là le fist mult bien Mahius de Valencort et perdi son cheval al pont de la porte, qui li fu morz; et

maint le firent mult bien qui à celle mellée
furent. A cele porte desus le palais de Blaquerne,
où il issoient plus soventes fois, en ot Pierres de
Braiecuel plus le pris que nus, porce que il ere
plus prez logiez et plus sovent i avint.

Marie de France.

D'un coc qui truva une geme sor un fomerot.

Du coc racunte ki munta
sour un femier et si grata;
selunc nature purchaceit
sa viande, cum il soleit.
Une chiere jame truva :
clere la vit, si l'esgarda.
« Je cuidai, fait il, purchacier
« ma viande sor cest femier :
« or t'ai ici, jame, truvee.
« Par moi ne serez remuée.
« S'uns rices hum ci vus trovast,
« bien sai ke d'or vus enurast;
« si en crèust vustre clarté
« pur l'or ki a mult grant biauté.
« Quant ma vulenté n'ai de tei,
« ja nul henor n'avras par mei. »

MORALITÉ.

Autresi est de meinte gent,
se tut ne vient a lur talent,
cume dou coc e de la jame.
Vëu l'avuns d'ome e de fame :
bien ne henor neent ne prisent,
le pis prenent, le mielx despisent.

Du leu et du kien.

Uns leus et uns chiens s'encontrèrent
parmi un bos ou il alèrent.
Li leus a le chien regardé,
et puis si l'a araisonné :
« Frère, fait il, molt estes biaux,
« molt est luisans la vostre piaus. »
Li chiens respont : « C'est vérités;
« jou mengui bien, sin ai assés;
« et si sui souvent toute jor
« par devant les piés mon segnor,
« si puis sovent rungier les os ,
« dont jou me faich e cras et gros.
« Se vous voliés o moi venir
« et vers mon segnor obeïr,
« si com jou fach, assés ariez
« plus viande que ne vauriés. »

— « Si ferai, voir, » li leus respont.
Dont s'acompaignent, si s'en vont.
Ains qu'en vile soient venu,
garde li leus, si a veü
com li chiens porte son coler,
la chaaine voit traîner :
« Frère, fait il, merveille voi
« entour tön col, mais ne sai coi. »
Li chiens respont : « C'est ma chaaine,
« dont on me loie en seur semaine ;
« car plusors fiës morderoie
« maintes gens et mal leur feroie ;
« mé sires les velt garandir,
« pour çou me fait loié tenir.
« La nuit vois entor la maison,
« que n'i aproissent li larron. »
— « Que? fait li leus, est il ensi,
« c'aler ne pues fors par merchi?
« Tu remanras, jou m'en irai,
« la chaaine n'i porteraï.
« Miex voel estre leus a delivre
« c'a chaaine richement vivre,
« quant ancore puis estre au choïs
« d'aler a la vile ou au bois. »
Por la chaaine est departie
leur amor et leur compaignie.

Thibaut IV, de Navarre.*Pastourelle.*

J'aloie l'autre jor errant
sans compaignon,
sor mon palefroï, pensant
a faire une chançon,
quant j'oi, ne sait coment,
lès un buisson,
la vois du plus bel enfant,
qu'onques veïst nus hom.
Et n'estoit pas enfès si
que n'eüst quinze ans et demi;
onques nule rien ne vi
de si gente façon.

Vers li m'en vois en riant :
mis l'ai a raison :
« Bele, dites moi coment,
« pour Dieu, vous avez non ? »
Et ele saut maintenant
a son baston :
« Si vos venés plus avant,
« j'a aurez la tençon.

« Sire, fuiez vos de ci!
« N'ai cure de tel ami;
« que j'ai molt plus biau choisi,
« qu'on claime Robeçon. »

Quant je la vis effréer
si durement
qu'el ne me daigne esgarder
ne faire autre semblant,
lors commence a porpenser
com faitement
ele me poroit amer
et changier son talent.
A terre lès li m'assis;
tant est plus mes cuers espris,
qui double mon talent.

Lors li pris a demander
molt belement
que me daignast esgarder
et faire autre semblant.
Ele commence a plorer
et dist itant :
« Je ne vous puis escouter :
« ne sai qu'alez querant. »

Vers li me trais, si li dis :

« Hé! belle, pour Dieu, merci. »

Ele rit; si respondit :

« Ne l'dites pas a la gent. »

Aucassin et Nicolette.

Quant Aucassins oï les pastoriax, si li sovint de Nicolette, se tres douce amie, qu'il tant amoit. et si se pensa qu'ele avoit la esté, et il hurte le ceval des esperons, si vint as pastoriax. « Bel enfant, Dix vos i art. » — « Dix vos benie, » fait eil qui fu plus emparlés des autres. « Enne me conissiés vos ? » — « Oïl, nos savons bien que vos estes Aucassins, nos damoisiaux : Nos estiens orains ci entre prime et tierce, si mangïens no pain a ceste fontaine, ausi con nos faisons ore, et une pucele vint ci, li plus bele riens du monde, si que nos quidames que ce fust une fee et que tos cis bos en esclarci. Si nos dona tant del sien que nos li eûmes en covent, se vos veniés ci, nos vos desisiens que vos alissiés cacier en ceste forest, qu'il i a une beste que, se vos le poiés prendre, vos n'en donriés mie un des membres por cinc cens mars d'argent ne por nul avoir; car li beste a tel mecine que, se vos le

poës prendre, vos serés garis de vo mehaig, et dedens trois jors le vos covien avoir prise, et se vos ne l'avés prise, jamais ne le verrés. » — « Bel enfant, fait Aucassins, assés en avés dit, et Dix le me laist trover. »

Aucassins ala par le forest, de voie en voie et li destriers l'en porta grant alëure. Ne quidiés mie que les ronces et les espines l'esparnaiscent ; ains li desrompent ses dras, que li sans li isci des bras et des costés et des ganbes. Mais il pensa tant a Nicolete sa douce amie qu'il ne sentoît ne mal ne dolor et ala tote jor par mi le forest ; et quant il vit que li vespres aproçoit, si comença a plorer. Tote une viés voie herbeuse cevauçoit, il esgarda devant lui en mi la voie, si vit un vallet tel con je vos dirai. Grans estoit et merveillex et lais et hidex ; il avoit une grande hure plus noire qu'une carbouclée, et avoit plus de planne paume entre dex ex, et avoit unes grandes joës et un grandisme nés plat et unes grans narines lees et unes grosses levres plus rouges d'une carbounée, et uns grans dens gaunes et lais, et estoit cauciés d'uns housiax et d'uns sollers de buef fretés de tille dusque deseure le genol, et estoit afulés d'une cape a dex envers, si estoit apoiés sor une grande maque...

Aucassins si cevauce : la nuis fu bele et quioie

et il erra tant qu'il vint pres de la u li set cemin
aforkent, si vit devant soi le loge que vos savés
que Nicolete avoit faite, et le loge estoit forrée
defors et dedens et par deseure et devant de
flors, et li rais de le lune feroit ens. « E Dix, fait
Aucassins, ci fu Nicolete, me douce amie, et ce
fist ele a ses beles mains. Por le douçour de li
et por s'amor me descendrai je ore ci et m'i
reposerai anuit mais. » Il mist le pié fors de
l'estrier por descendre et li cevaus fu grans et
haus. Il pensa tant à Nicolete se tres douce amie
qu'il caï si durement sor une pierre que l'espaule
li vola hors du liu : il se senti mout blecié, mais
il s'efforça tant aux mix qu'il peut et ataçà son
ceval a l'autre main a une espine. Si se torna sor
costé tant qu'il vint tos souvins en le loge, et il
garda par mi un trau de le loge, si vit les estoiles
el ciel, s'en i vit une plus clere des autres, si
commença à dire :

« Estoilete, je te voi,
« que la lune trait a soi;
« Nicolete est avec toi,
« m'amïete o le blond poil.
« Je quid, Dix le veut avoir
« por la lumiere de soir (1)

(1) Lacune de trois lignes dans le Ms.

« que que fust du recaoir,
« que fuisses lassus o toi,
« ja te baiseroie estroit.
« Se j'estoie fix a roi,
« s'afferriés vos bien a moi,
« suer douce amie. »

Quant Nicolete oï Aucassin, ele vint a lui, car ele n'estoit mie lonc. Ele entra en la loge, si li jeta ses bras au col, si le baisa et acola : « Biax doux amis, bien soiiés vos trovés. » — « Et vos, bele douce amie, soiés li bien trovée. » Il s'entrebaisent et acolent, si fu la joie bele.

Rustebuef.

(Or pensse Theophiles que trop a grant chose en Dieu renoler et dist :)

THEOPHILES.

Ha, laz ! que porrai devenir ?
Bien me doit li cors dessendir
quant il m'estuet à ce venir.

Que ferai, las !

Se je reni saint Nicholas
et saint Jehan et saint Thomas
et Nostre Dame,

que fera ma chetive d'ame ?

Ele sera arse en la flame

d'enfer le noir.

La la covendra remanoir :

ci aura trop hideus manoir,

ce n'est pas fable.

En cele flambe pardurable

n'i a nule gent amiable ;

aincois sont mal, que il sont deable :

c'est lor nature ;

et leur mesons r'est si obscure

c'on ne i verra ja soleil luire,

ains est uns puis toz plains d'ordure.

La irai gié.

Bien me seront li dé changié,

quant por ce que j'aurai mengié,

m'aura Diex issi estrangié

de sa meson,

et ci aura bonne reson.

Si esbahiz ne fu mès hom

com je sui, voir.

Or dit qu'il me fera ravoir

et ma richece et mon avoir ;

ja nus n'en porra riens savoir :

je le ferai.

Diex m'a grevé, je l'greverai ;

jamès jor ne le servirai ;

je li ennui ;
riches serai, se povres sui :
se il me het, je harrai lui :
preingne ses erres,
ou il face movoir ses guerres.
Tout a en main et ciel et terres ;
je li claim cuite,
se Salatins tout ce m'acuite
qu'il m'a pramis....

*(Ici va Theophiles au deable, si a trop grand
paor; et li deables li dist :)*

Venez avant, passez grant pas ;
gardez que ne resamblez pas
vilain qui va a offerande.
Que vous veut ne que vous demande
vostre sires ? Il est moult fiers.

THEOPHILES.

Voire, sire. Il fu chanceliers,
si me cuide chacier pain querre :
or vous vieng proier et requerre
que vous m'aidiez a cest besoing.

LI DEABLES.

Requiers me en tu ?

THEOPHILES.

Oïl.

LI DEABLES.

Or joing

tes mains et si devien mes hom ;
je t'aiderei outre reson.

THEOPHILES.

Vez ci que je vous faz hommage ;
mès que je r'aie mon domage,
biaus sire, dès or en avant.

LI DEABLES.

Et je te refaz .I. convent,
que te ferai si grant seignor
c'on ne te vit onques greignor ;
et puis que ainsinques avient,
saches de voir que il te covient
de toi aie lettres pendanz,
bien dites et bien entendanz ;
quar maintes genz me en ont surprins
por ce que lor lettres n'en prins :
por ce les vueil avoir bien dites.

THEOPHILES.

Vez les ci, je les ai escrites.

(Or baille Theophiles les lettres au deable, et li deables li commande a ouvrer ainsi :)

Theophile, biaux douz amis,
puis que tu t'es en mes mains mis,
je te dirai que tu feras :
jamès povre homme n'amerás ;
se povres homme sorprins te proie,
torne l'oreille, va ta voie.
S'aucuns envers toi s'umelie,
respon orgueil et felonie ;
se povres demande a ta porte,
si garde qu'aumosne n'en porte.
Douçor, humilitez, pitiez
et charitez et amistiez,
jeune fere, penitance
me metent grant duel en la pance.
Aumosne fere et Dieu proier
ce me repuet trop anoier.
Dieu amer et chastement vivre,
lors me samble serpent et guivre
me menjue le cuer el ventre.
Quant l'en en la meson Dieu entre
por regarder aucun malade,
lors ai le cuer si mort et fade
qu'il m'est avis que point ne en sente :
cil qui fait bien si me tormente.

Jean Bodel.

Li jus de saint Nicholai.

LI TAVRENIERS.

Chaiens, fait bon disner chaiens ;
chi a caut pain et caus herens,
et vin de Aucheurre a plain tonnel.

AUBERONS.

A ! saint Beneoit, vostre anel
me laissiés encontrer souvent !

AUBERONS, au tavrenier.

Que vent on chaiens ?

LI TAVRENIERS.

Con i vent ?
Amis, un vin qui point ne file.

AUBERONS.

A combien est il ?

LI TAVRENIERS.

Au ban de le vile.

Je ne en serai a nul fourfait
ne du vendre ne du mestrait.
Seés vous cha en ceste achinte.

AUBERONS.

Ostes, mais sachiés une pinte ;
si buverai tout en estant.
N'ai cure de demourer tant ;
de moi convient prendre conroi.

LI TAVRENIERS.

A cui ies tu ?

AUBERONS.

Je sui au roy ;
si porte son seel et son brief.

LI TAVRENIERS.

Tien, chis te montera ou chief ;
boi bien, li mieudres est au fons.

AUBERONS.

Chis hanas n'est mie parfons,
il fust bons a vins assaier.
Dites, combien doi je paier ?
Je fac que faus, qui tant demeure.

LI TAVRENIERS.

Paie denier, et a l'autre eure
aras le pinte pour maaille ;
c'est a .xij. deniers, sans faille ;
paie .j. denier, ou boi encore.

AUBERONS.

Mais le maille prenderés ore,
et au revenir le denier.

Colin Muset.

Sire cuens, j'ai vielé,
devant vous, en voste osté ;
si ne m'avez riens doné
ne mes gages aquité ;
c'est vilanie.

Foi que doi sainte Marie !
ainc ne vos sivrai je mie.
M'ausmosniere est mal garnie
et ma malle mal farsie.

Sire cuens, quar comandez
de moi vostre volonté ;

sire, s'il vous vient a gré,
un beau don car me donez,
par cortoisie.

Talent ai, n'en dotez mie,
de r'aler a ma mesnie.
Qant voit borse desgarnie
ma feme ne me rit mie.

Quant je vieng a mon hosté,
et ma feme a regardé
derrier moi le sac enflé
et ge qui sui bien paré
de robe grise,
sachiez qu'ele a tot jus mise
la quenoille, sans faintise.
Ele me rit par franchise,
ses deux bras au col me lie.

Ma feme va destrousser
ma mule, sans demorer;
mon garçon va abruver
mon cheval et conreer;
ma pucele va tuer
deus chapons por deporter
a la sause aillie.

Ma fille m'apporte un pigne
en sa main par cortoisie.
Lors sui de mon ostel sire
a mult grant joie, sans ire,
plus que nus ne porroit dire.

Guillaume de Lorris et Jehan de Meung.

I

Viellece.

Après fu Viellece portraite
qui estoit bien un pié retraite
de tele com el soloit estre;
a paine se pooit el pestre,
tant estoit vielle et radotée.
Bien estoit sa biauté gastée;
et moult ert lède devenue.
Toute sa teste estoit chenue,
et blanche com s'el fust florie.
Ce ne fust mie grant morie,
s'ele morust, ne grans péchiés,
car tous ses cors estoit séchiés
de viellece et anoiantis.
Moult estoit ja ses vis flétris,

qui jadis fu soef et plains ;
mès or est tous de frances plains.
Les oreilles avoit mossues,
et trestotes les dens perdues,
si qu'ele n'en avoit neisune.
Tant par estoit de grant viellune,
qu'ele n'alast mie la montance
de quatre toises sans potance.

Li tens qui s'en va nuit et jor,
sans repos prendre et sans séjor,
li tens qui ne puet séjourner,
ains vait tous jors sans retorner,
come l'iaue qui s'avale toute,
n'il n'en retorne arrière goutte ;
li tens vers qui noient ne dure,
ne fer, ne chose, tant soit dure,
car il gaste tout et menjue ;
li tens qui tote chose mue,
qui tout fait croistre et tout norist,
et qui tout use et tout porrist ;
li tens qui enviellist nos pères,
et vieillist rois et emperières,
et qui tous nous enviellira,
ou mort nous désavancera ;
li tens qui toute a la baillie
des gens viellir, l'avoit viellie

si durement, qu'au mien cuidier
el ne se pooit mès aidier,
ains retornoit jà en enfance,
car certes el n'avoit poissance,
ce cuit-ge, ne force, ne sens,
ne plus c'un enfés de deus ans.
Neporquant, au mien escient,
ele avoit esté sage et gent,
quant ele iert en son droit aage,
mais je cuit qu'el n'iere mès sage,
ains iert trestote rassotée.
Si ot d'une chape forrée
moult bien, si com je me recors,
abrié et vestu son cors :
bien fu vestue et chaudement,
car ele éüst froit autrement.

II

Mès sans faille il est voir que fame
légèrement d'ire s'enflame.
Virgiles méismes tesmoingne,
qui moult congnut de lor besoingne,
que ja fame n'iert tant estable,
qu'el ne soit diverse et muable,
et si r'est trop ireuse beste.
Salemons dist qu'onc ne fu teste

sor teste de serpent crueuse,
ne riens de fame plus ireuse ;
n'onc riens, ce dist, n'ot tant malice.
Briefment, en fame a tant de vice,
que nus ne puet ses meurs pervers
conter par rimes ne par vers ;
et ce dist Titus-Livius,
qui bien congnut quex sunt li us
des fames et quex les manieres,
que vers lor meurs nules prières
ne valent tant comme blandices,
tant sunt decevables et nices,
et de fléchissable nature.
Si redist aillors l'Ecriture
que de tout le fémenin vice
li fondemens est avarice.
Et quiconques dit a sa fame
ses secrez, il en fait sa dame.
Nus homs qui soit de mère nés,
s'il n'est yvres ou forsenés,
ne doit a fame révéler
nule riens qui face a céler,
se d'autrui ne le vuet oïr.
Miex vaudroit du pais foïr,
que dire a fame chose a taire,
tant soit loial ne débonaire,

ne ja nul fait secré ne face,
s'il voit fame venir en place :
car s'il i a péril de cors,
el le dira, bien le recors,
combien que longement atende.
Pour nule riens ne s'en teroit,
a son avis morte seroit,
se ne li sailloit de la bouche.

Li fait des Romains.

Chascuns hom a qui Diex a donnée reson et entendement se doit pener que il ne gast le tens en oiseuse, et que il ne vive comme beste qui est encline et obeissant a son ventre tant seulement. La vertu et la force de l'ome est en l'ame et el cors ensemble. L'ame doit commander et le cors servir et obeir. Car l'ame a en soi l'ymage et la semblance de Dieu, et li cors est plus comuns a bestial foibleté. Et pour ice, qui veut aquerre gloire, il la doit plus covoitier par richesce de sens et d'enging que par richesce de force et d'avoir. La vie de l'ome est bries, mès vertuz, resons et engins fet longue la memoire de l'ome après la mort, car la gloire de biauté et de richesce est frelle et tost trespassee. Granz

estrivemens fu entre les enciens pour savoir comment chevalerie pooit estre essauciée, ou par force de cors ou par vertu ou par sens de cuer, car avant que l'en face la chose doit l'en conseil prendre ; après le conseil doit suivre le fet. Ne vaut donques riens conseil sanz oeuvre, ne oeuvre sanz conseil. Pour ce aüsoient li un des enciens leur enging, li autre aüsoient leur force, que l'en s'aperceüst que sens et enging pooit mout profiter es batailles avoec la force, puis icele heure que li roi commencerent a esmouvoir guerres premierement pour achoison de leurs seingnories acroistre, car ainz que les guerres commençassent, li home estoient sanz covoitise, et souffisoit a chascun ce qu'il avoit. Lors se estudioit chascuns plus volentiers en son enging aüser en sens que en amonceler richescs, que nus hom n'a fors a prest. Ainsint le tesmoingne Cycero qui dist : « Ce qui me puet estre tolu n'est pas moie chose. » Des ore mès n'entent nus fors a conquerre avoir. Li un aiment mieux peresce que travail et li autre plus luxure que continence ne que droiture. Mout y a de ceux qui ne quèrent ne mès que mengier et boire et dormir et aeisier les cors ; des ames ne leur chaut. Cil ne puent pas monter en grant pris, mès cil qui plus suivent reson et piture que delit charnel, qui font les proueces

ou qui les recordent et metent en escrit, cil font a loer ; car el recort des oeuvres enciennes aprent l'en que l'en doit fere et que l'en doit lessier. Pour ce escrivons nous ci ileuques les gestes as Romains qui par leur sens et par leur proescs conquistrent maintes terres, car en leur fez puet l'en assez connoistre connoissance de bien fere et de mal eschiver ; et commencerons nostre conte principalement a Julius Cesar, et le terminerons a Domicien, qui fu li douziemes empereres, si que nous i metrons mainte persone qui orent diverses dignetez a Rome au tens des .xij. empereors, dont Julius fu li premiers, et ainçois. Et pour mieux continuer nostre matere, nous toucherons tout avant quieux dignetez et quieux baillies il ot a Rome ainçois qu'il i eüst empereors.

Chansons.

Qui bien vuet Amors descrire :
Amors est et male et bone ;
le plus mesurable enivre,
et le plus sage abriçone,
les emprisonnez delivre,
les delivrez emprisone ;
chascuns fait morir et vivre,
et a chascun tolt et done.

Amors est large et avere,
s'il est qui voir en retraie;
Amors est douce et amere
a celui qui bien l'essaie.
Amors est marrastre et mere,
qu'ele bat et puis rapaie;
mais cil qui plus la compere
c'est cil qui mains s'en esmaie.

Sovent rit et sovent plore
qui bien i met son corage,
biens et mals li corrent sore,
son preu quiert et son damage.
Se la joie l'en demore,
de ce r'at grant avantage,
que li biens d'une soule ore
les mals d'un an ressoage.

Quant ie voie lou dou tans venir
ke rauerdit la pree
et j'oi lou roisignor cantir
ou box sor la ramee;
adons ne me peus plus tenir
de chanteir, car tuit mi desir

et toute ma pensée
sont au celi cui i'obeiz,
cui i'ai m'amour donee
sans repentir.

Ma dame, cui ie voi vonceir,
por Dieu, n'obliez mie
moi ke seus vostre, sans faceir,
si fereis cortosie;
car i'ai toz iors oit conteir
c'au gentil cuer doit l'an troveir
merci ke s'umilie,
et sans vos ne la puis troveir;
lor covenrat ma vie
a duel fineir.

Mors sens, cant il m'estuet partir
de vos, ma douce amie :
muez amaise vostre cleir viz
ke tout l'or de Surie.
Et puis k'il vos vient a plaisir
ke ie mure por vos servir,
por Deu, ne creez mie
fellons, cui Deus peust maleir;
la male mors subite
les peust ferir.

Pastourelle.

L'autrier une pastorelle
trouvai seant en un pré ;
ele ert bele et droite et graille,
le vis ot encoloré.

Premiere m'a salué,
et je li di : « Damoisele,
« tolu m'avez mon pensé ;
« coment m'iert gueredoné? »

— « Sire, dit la damoisele,
« par la foi que je doi dé,
« s'il vos plaist, m'amor novele
« par cele covent averés ;
« n'amerés en vostre aé
« ne dame ne damoisele,
« fors moi que vous ci veés. »

— « Bele, je vos mentiroie
« sel vos avoie en covent,
« car mes cuers aillors s'otroie,
« sachiez, tot entierement.
« Mais sachiez à escient
« que volentiers le feroie,

Ententis
 serez mez tous dis
 d'avancier
 amors, et son nom haucier
 por li
 cui j'aim si etc...

Adez me croist ma poissance
 et volentez de servir;
 sans cele ou j'ai fiance
 ne porrai mie garir;
 si conquis
 m'ont si tres douz ris :
 sans cuidier
 sai que ne puis eslongnier
 de li
 cui j'aim si
 que j'en ai et cuer et cors jolis.

Li rois Adenez.

Fin du CLEOMADES.

Tes dames qui commanderent
 faire ce livre, mostrerent

Royalement leur humilité;
 Or me doint Diex que a lor gré
 I'ai ma paine employé,
 Ie li pri que il m'en ale.
 Zomer les voil, que en covent l'ai.
 En ce livre ne le ferai,
 Dont me convient bien aviser
 En ce que on ne puist trouver
 Forme ne voie qui enseigne
 Riens nule qui lor nous aprenge
 A çaus qui querre les vorront;
 N'en doute rien, ja ne trouveront
 Cose escrite, n'en ai pas soigne,
 En quoi on me truist en mençoigne.
 Mais en vérité la plaisans
 A ce fait bon estre entendans.
 Riens ne vaut cose mençongnable;
 Ie me tieng a la veritable,
 Et Dex donnés me sens par coi.....

.
 Maintenant, se Dex me consaut,
 Vi nomée une, qui moult vaut,
 Dont me convient l'autre nomer,
 A des tant font par a amer;
 Moult est cascune bonne et sage
 En faits, en dits, et en usage,

Bien doivent a Den obeir
 Liement cuer et cors souffrir;
 V des mouteplient en bien,
 Ne croi c'en elle falle en rien.
 Ce don lor dona Dex sans doute.
 Haïr lor fist mavestié toute,
 En leur cuers mist, ensi le croi.

Amor por lui amer en foi.
 Només les ai, ce saciez,
 ne quit pas que entendu l'ayez,
 ne je ne quier, ne ne vorroie.
 Dex lor doint grant honor et joie!

Adans de la Halle ou Adans li Boçus.

BAUDONS.

Je voeil o Gautier le Testu
 jouer as rois et as roïnes;
 et je ferai demandes fines,
 se vous me volés faire roy.

HUARS.

Nenil, sire, par saint Eloi!
 Ains ira au nombre des mains.

GAUTIERS.

Certes tu dis bien, biaux compains,
et chieus qui chiet en .x. soit rois.

HUARS.

C'est bien de nous tous li otrois;
or cha! metons nos mains ensanle.

BAUDONS.

Sont eles bien, que vous en sanle?
Liquiex commanchera?

HUARS.

Gautiers.

GAUTIERS.

Je commencherai volentiers
em preu.

HUARS.

Et deus.

ROBINS.

Et trois.

BAUDONS.

Et quatre.

HUARS.

Conte après, Marot, sans debatre.

MARIONS.

Trop volentiers. Et .v.

PERONNELLE.

Et .vi.

GAUTIERS.

Et .viij.

HUARS.

Et .viij.

ROBINS.

Et .ix.

BAUDONS.

Et .x.

Enhenc ! Bia seigneur, je sui rois.

GAUTIERS.

Par le mere Dieu ! chou est drois ;
et nous tout, je cuit, le volons.

ROBINS.

Levons le haut et couronons.

Ho ! bien est.

HUARS.

Hé ! Perrete, or donne
par amours, en lieu de couronne,
au roi ton capel de festus.

PERONNELLE.

Tenés, rois.....

HUARS.

D' moi, c'as tu chi en ces boches ?

PERONNELLE.

Il i a pain, sel et cresson,
et tu, as tu rien, Marion ?

MARIONS.

Naie, voir, demande Robin,
fors du froumage d'ui matin,
et du pain qui nous demora,
et des pumes qu'il m'aporta :
vés en chi, se vous en volés.

GAUTIERS.

Et qui veut deus gambons salés?

HUARS.

Ou sont il ?

GAUTIERS.

Vés les chi tous près.

PERONNELLE.

Et jou ai deux froumages frès.

HUARS.

Di. de quoi sont il?

PERONNELLE.

De brebis.

ROBINS.

Seigneur, et j'ai des pois rotis.

HUARS.

Cuides tu par tant estre quites

ROBINS.

Naie, encor ai jou pumes quites ;
Marion, en veus tu avoir ?.....
..... Et jou te di

que jou ai un tel capon
qui a gros et cras crepon ,
que nous mengerons , Marote ,
bec a bec , et moi et vous.
Chi me r'atendés , Marote.
Chi venrai parler a vous.

MAROTE.

Robin, revien dont tost a nous.

ROBINS.

Ma douche amie , volentiers.
Et vous , mengiés endementiers
que j'irai : si ferés que sage.

MARIONS.

Robin, nous feriemmes outrage ;
saches que je te weil attendre.

ROBINS.

Non feras ; mais fai chi estendre
ton jupel en lieu de touaille,
e si metés sus vo vitaille.

Jean, sire de Joinville.*Du Nil.*

Cis fleuves est divers de toutes autres rivières ; car quant plus viennent les autres rivières aval, et plus y chiéent de petites rivières et de petiz ruissiaus ; et en ce flum n'en chiet nulles : ainçois avient ainsi que il vient touz en un chanel jusques en Egypte, et lors giete de li sept branches, qui s'espendent parmi Egypte.

Et quant ce vient après la saint Remy, les sept rivières s'espendent par le pais et cuevrent les terres pleines ; et quand elles se retraient, li gaaingnour vont chascuns labourer en sa terre a une charrue sanz rouelles, de quoy il tornent dedens la terre les fourmens, les orges, les comminz, le ris ; et viennent si bien que nulz n'i sauroit qu'amander. Ne ne sait l'on dont celle creue vient, mais que de la volonteï Dieu ; et se ce n'estoit, nul bien ne venroient ou pais, pour la grant chalour dou soleil qui arderoit tout, pour ce que il ne pluet nulle foiz ou pays. Li fluns est touzjours troubles ; dont cil dou pais qui boire en vuelent, vers le soir le prennent, et esquachent quatre amendes ou quatre feves ; et l'endemain est si bone a boire que riens n'i faut.

Avant que li fluns entre en Egypte, les gens qui ont acoustumei a ce faire, gietent lour roys desliées parmi le flum au soir; et, quant ce vient au matin, si treuvent en lour royz cel avoir de poiz que l'on aporte en ceste terre, c'est a savoir gingembre, rubarbe, lignaloey et canele. Et dit l'on que ces choses viennent de Paradis terrestre; que li venz abat des arbres qui sont en Paradis, aussi comme li venz abat en la forest en cest païs le bois sec; et ce qui chiet dou bois sec ou flum, nous vendent li marchant en ce païz. L'yaue dou flum est de tel nature, que quant nous la pendiens (en poz de terre blans que l'en fait ou païs) aus cordes de nos paveillons, l'yaue devenoit ou chaut dou jour aussi froide comme de fonteinne.

Ils disoient ou païs que li soudans de Babiloine avoit mainte foiz essayé dont li fluns venoit; et y envoioit gens qui portoient une maniere de pains que l'on appelle becuïs, pour ce que il sont cuit par dous foiz; et de ce pain vivoient tant que il revenoient arières au soudanc. Et raportoient que il avoient cerchié le flum, et que il estoient venu a un grant tertre de roches taillies, la ou nulz n'avoit pooir de monter. De ce tertre chéoit li fluns, et lour sembloit que il y eust grant foison d'arbres en la montaigne en haut; et disoient que

il avoient trouvei merveilles de diverses bestes
sauvaiges et de diverses façons, lyons, serpens,
oliphans, qui les venoient regarder dessus la ri-
viere de l'yaue, aussi comme il aloient amont.

Bauduin de Sebourc.

Baudewins tint l'espee au joing d'or reluisant,
vers le bastard s'en va mult vistement courant ;
au cheval le bastard va se bien assenant,
c'un piet li a copet de s'espee tranchant :
li chevaus est chëus, li bastard va versant,
mais il se releva mult tost en s'en estant ;
vers Baudewin en va, se li va escriant :
« Encor ne m'aves mie maté et recreant.
« Or vous gardés de moy d'ore mais en avant. »
Lors acole l'escut, le branc va enterant,
li. I. va ferir l'autre, ne se vont espargnant ;
par desus les hiaumes se vont maint cop donnant,
les blasons qu'il portoient vont en maint lieu copant.
Li bastars de Sebourc avoit cuer de soudant,
et ses peres avoit le corps d'un amirant.
Li. I. requeroit l'autre par merveillous semblant ;
Onques hons ne vit mais .I. estour si pesant
de .II. hommes sans plus en bataille n'en champ.
Grande fu la bataille par desus le praiel ;

li peres et li fielz faisoient grant maisel.
Tout estoient desrout li escut en cantel.
Andoy furent a piet li noble damoisel.
Baudewins de Sebourc va ferir le dansel
de l'espee d'achier qui ot tranchant coutel ;
le feri telement qu'il trencha le clavel,
en le char li donna a che cop tel merel,
que li sans en raia, frec en sont li quaillel.
Baudewins li escrie, si dist un mot nouvel :
« Vassaus, dist Baudewins, foy que doys saint Marcel,
« je crois que vous avez tué vostre pourchel,
« car vous fineriés bien de tripes plain platel. »
Li bastard de Sebourc, quant vit son sanc raier,
son escu gete a tere et sa lance d'achier.
Venus est a son pere le noble princhier,
par mi le cors l'ahert, si le prist a luitier ;
et Baudewins l'ahert, qui bien sot le mestier,
par si grant mautalent va son fil espongner,
a .I. tour de sa jambe le va si toreiller,
contre terre l'estent, la le fit trebuchier,
pres que le coer du ventre ne li a fait froissier,
non pour quant l'abati a si grant encombrier,
que li coers li fali ne se pooit aidier.
Quant il revint a li, si commenche a huchier :
« A ! Baudewins, biaux peres, Diex vos voeille avanchier,
« au jour d'hui perderés le bastard droiturier,

« qui de vous a veoir avait grand desirier !
« Jamais ne vous verrai, ne vous franche mouller. »
Li bastars sent l'angoisse dont il fu apressés,
car petit s'en fali ses cors ne fu crevés ;
lors a dit li bastars .IIII. mos bien entés.
« A ! Baudewins, biaux peres, jamais ne me verrés. »
Quant Baudewins l'entent, en estant ch'est levés ;
il a dit au bastard : « Amis, or vous levés ;
« si me dites, amis, por Dieu, ne me celés,
« qui est chius Baudewins que vous chi regretés ? »
— « Vassaus, dist li bastars, a par main le sarés :
« Chertes, che est li peres dont je fu engenrés.
« li plus hardis du monde et li plus redoubtés,
« li plus sages du monde, li miex emparentés ;
« s'il savoit que par vous fuisse ensement tués.
« ne vous garantiroit royaumes, ne chités,
« ne villes, ne chastiaus, ou fuissiés enfremés.
« Mais savoir ne le pooit, tant sui je plus irés,
« ne dame de Sebourc jamais ne me verrés ! »
Quant Baudewins l'intent, li sans li est mués ;
il oste son hiamme, si le geta es prés ;
il a dit au bastard : « Vostre hyamme ostés,
« Baudewins de Sebourc sui par non appellés.
« Vous estes de Sebourc puis que vous en parlés ;
« .XXX. fienz i laissai, quant je m'en sui sevrés. »
Quant li bastars l'entent, a genous ch'est getés ;
son hiamme r'osta, pui si s'est escriés :

« Ahi ! peres, dist il, et cor me pardonés ;
 « je sui li .I. des .XXX. bastart que vous avés. »

Jehan de Condé.

Li dis des lus et des béchés.

Du poisson qui est nomez lus
 leur dirai la nature et l'us.
 Quant on l'a mis en ung vivier,
 moult despert le truevent et fier
 autre poissons, qu'il les deveure,
 si qu'entour luy nus ne demeure,
 par tant qu'il les puist attrapper.
 Nus ne l'en puet vif eschaper.
 Quarpes, brenes et tanches
 ont bien rendu sentenches
 quant les prent, parmi sa gueule
 passent, quar toutes les engueule.....

.
 Tout aussi qui est voir constans
 avient des princes qui or sont.
 Ceuls qu'en leur offices mis ont
 baillifs et prevost et mafeur
 qui sont de gent grant esmaieur,
 et si convoiteus sont d'argent
 qu'il estranglent la povre gent,

de quoi li sires se detüst
aidier, quant besoing en eüst,
c'est li Lus que il convient vivre
de ce qu'en son pais li livre,
et que gaaignent et labeurent
les gens qui desous lui demeurent ;
mais li mal bechet vont entour
qui ne cessent de querre tour
pour devorer la gent menue.
La terre en tel point maintenue
va mal, et si avient partout ;
car li Béchet fier et estout
la menue gent menger vuelent
si tost qu'ochoisonner les peulent,
tant les chassent et les en anglent
qui les deveurent et estranglent.
Baillieu et Prevost et Bedel,
ce sont Bechet et Becherel
qui tout deveurent le rocin
en apert et en larrecin.

Christine de Pisan.

Seulete suis et seulete vueil estre,
seulete m'a mon doulz ami laissee ;
seulete suis senz compaignon ne maistre,
seulete suis dolente et courroucee.

Seulete suis en langour mesaisée,
seulete suis plus que nulle esgaree,
seulete suis senz ami demouree.

Seulete suis a huiz ou a fenestre,
seulete suis en un anglet muciee,
seulete suis pour moy de pleurs repaistre,
seulete suis doulente ou appaisiee.
Seulete suis, riens n'est qui tant me siee,
seulete suis en ma chambre enserree,
seulete suis senz ami demouree.

Seulete suis par tout et en tout estre,
seulete suis ou je voise, ou je siee;
seulete suis plus qu'autre rien terrestre,
seulete suis de chascun delaissee.
Seulete suis durement abaissee,
seulete suis souvent toute esplouree,
seulete suis senz ami demouree.

Eustache Deschamps.

I

Une brebis, une chièvre, un cheval,
qui charruioient en une grant arée,
et deux grans buefs qui tirent en un val
pierre qu'on ot d'un hault mont descavée.
une vache sans let, moult décharnée,

un povre asne qui ses crochès portoit
s'encontrèrent la et aux bestes disoit :

« Je vien de court. Mais la est uns mestiers
« qui tond et rest les bestes trop estroit :
« pour ce vous pri, gardez vous des barbiers. »

Lors li chevaulx dist : « Trop m'ont fait de mal,
« jusques aux os m'ont la char entamée :

« souffrir ne puis cuillier, ne poitral. »

Les buefs dient : « Nostre pel est pelée. »

La chièvre dit : « Je suis toute affolée. »

Et la vache de son véel se plaingnoit,
que mangié ont. Et la brebis disoit :

« Pandus soit il qui fist forcès premiers;
« car trois fois l'an n'est pas de tondre droit.
« Pour ce vous pri, gardez vous des barbiers.

« Ou temps passé tuit lui occidental

« orent long poil et grant barbe mellée.

« Une fois l'an tondirent leur bestal,

« et conquistrent mainte terre a l'espée.

« Une fois l'an firent fauchier la prée :

« eulz, le bestail, la terre grasse estoit

« en cet estat : et chascuns labouroit.

« Aise furent lors nos pères premiers.

« Autrement va chascuns tout ce qu'il voit :

« pour ce vous pri, gardez vous barbiers.

Et l'asne dit : « Qui pert le principal
« et c'est le cuir, sa rente est mal fondée ;
« la beste meurt ; riens ne demeure ou pal
« dont la terre puist lors estre admandée.
« Le labour fault ; plus ne convient qu'om rée.
« Et si faut il labourer qui que soit ;
« ou les barbiers de famine mourroit.
« Mais joie font des peaulx les peletiers ;
« deuil feroient, qui les écorcheroit :
« pour ce vous pri, gardez vous des barbiers.

La chièvre adonc respondit : « A estal
« singes et loups ont ceste loy trouvée,
« et ces gros ours du lion curial
« que de no poil ont la gueule estoupée.
« Trop souvent est nostre barbe coupée
« et nostre poil, dont nous avons plus froit.
« Rère trop près fait le cuir estre roit.
« Ainsi vivons envix ou voulentiers.
« Vive qui puet : trop sommes a destroit :
« pour ce vous pri, gardez vous des barbiers !

II

En retournant d'une court souverainne,
ou j'avoie longuement séjourné,

en un bosquet, dessus une fontaine,
trouvay Robin le franc, enchapelé :
chapeaulx de fleurs avoit cilz afublé
dessus son chief, et Marion sa drue.
Pain et cuioz l'un et l'autre mangue :
a un gomer puissent l'eau profonde :
et en buvant dist lors Robins qui sue :
« J'ai franc vouloir, le seigneur du monde.

« Hé! Marion, que nostre vie est saine!
« et si sommes de très bonne heure né :
« nul mal n'avons, qui le cors nous méhaigne,
« Dieux nous a bien en ce monde ordonné,
« car l'air des champs nous est habandonné ;
« a bois couper quant je vueil m'esvertue ;
« de mes bras vif; je ne robe ne tue ;
« seurs chante; je m'esbas a ma fonde.
« Par moy a Dieu grace doit estre rendue :
« J'ai franc vouloir, le seigneur de ce monde.

« Tu puez filer chacun jour lin ou laine,
« et franchement vivre de ton filé,
« ou en faire gros draps de tiretaine
« pour nous vestir, se no draps sont usé.
« Nous ne sommes d'omme nul habusé ;

« car envie sur nous ne mort ne rue.
« De nos avoirs n'est pas grant plait en rue ;
« ne pour larrons n'est drois que me reponde.
« Il me suffist de couchier en ma mue :
« J'ay franc vouloir, le seigneur de ce monde.

« Juge ne crain qui me puist faire paine ;
« selon raison je n'ay riens offensé.
« Je t'aime fort, tu moy d'amour certaine.
« Pas ne doubte que soie empoisonné.
« Tirant ne crainq; je ne scay homme armé
« qui me puist oster une laitue.
« Paour n'ay pas que mon estat se mue :
« aussi frans vif, comme fait une aronde.
« De vivre ainsi mon cuer ne se remue ;
« j'ai franc vouloir, le seigneur de ce monde.

« Dieux ! qu'a ces cours ont de dueil et de paine
« ces curiaulx, qui dedens sont bouté !
« Je l'apperçus trop bien l'autre sepmaine,
« c'uns fais de bois avoie la porté.
« Ils sont tous sers ; ce n'ay je pas esté.
« Mangier leur vi pis que viande crèue ;
« ils mourront tost ; et ma vie est crèue :
« car sans excès est suffisant et ronde.
« Plus aise homme n'a dessoubs ciel et nûe :
« j'ay franc vouloir, le seigneur de ce monde. »

Jehan Froissart.**I**

En mon jouvent tous tels estoie
que trop volontiers m'esbatoie;
et tels que fui, encor le sui;
mais ce qui fu hier n'est pas hui.
Tres que n'avoie que douze ans,
estoit forment goulousans
de veoir danses et carolles,
d'oïr menestrels et parolles
qui s'appertiennent a deduit,
et de ma nature introduit,
que d'amer par amour tous ceauls
qui ament et chiens et oiseauls.
Et quant on me mist a l'escole
ou les ignorants on escole,
il y avoit des pucelletes
qui de mon temps erent jonettes;
et je, qui estoie puceaus,
je les servois d'espinceaus,
ou d'une pomme ou d'une poire,
ou d'un seul annelet de voire,
et me sembloit, a voir enquerre,
grant proïce a leur grasce acquerre;

et aussi est ce vraiment;
je ne lis pas autrement.
Et lors devoioie a par mi :
Quant revindra le temps por mi
que par amours porai amer.....
Mès je passioie a si grant joie
celi temps, se Diex me resjoie!
que tout me venoit a plaisir,
et le parler et le taisir,
li alers, et li estre quois
j'avoie le temps a mon quois.
D'un chapelet de violettes
pour donner a ces basselettes,
faisioie a ce don plus grand compte
que maintenant dou don d'un conte
qui me vaudroit vint mars d'argent.
J'avois le cœur lie et gent,
et mon esperit si legier
que ne le poroie eslegier.
En ceste douce noureture
me nourri amours et nature.
Nature me donnoit croissance,
et amour, par sa grant puissance,
me fesoit a tous deduis tendre.
Ja, eusse le corps foible et tendre,
se voloit mon coer partout estre.
Et especialment cil estre

ou a foison de violiers
de roses et de pyoniers
me plaisoient plus en regart
que nulle riens, se Diex me gart!
et quant venoit le temps divers
qui nous est appellés yvers,
qu'il faisoit lès et plouviens,
par quoy je ne fusse anvieus,
a mon quois, pour esbas eslire,
ne vosisse que romans lire.
Especiallyment des treitiers
d'amours lisoie volontiers;
car je concevoie en lisant
toute chose qui m'iert plaisant;
et ce, en mon commencement,
me donna grand avancement
de moi ens es biens d'amours traire;
car plâisance avoie au retraire
les fais d'amour, et a l'oïr,
ja n'en puissè je joïr.

II

Comment les six bourgeois se partirent de Calais, tous nuds en leurs chemises, la hart au col, et les clefs de la vile en leurs mainz; et comment la roine d'Angleterre leur sauva les vies.

Lors se partit des creneaux messire Jehan de Vienne, et vint au marché et fit sonner la cloche pour asembler toutes manieres de gens en la halle. Au son de la cloche vinrent hommes et femmes, car moult desiroient à ouïr nouvelles, ainsy que gens si astreints de famine que plus n'en povoient porter. Quant ilz furent touz venuz et assemblez en la halle, hommes et femmes, Jehan de Vienne leur demonstra moult doucement les parolles toutes teles que ci devant son recitees, et leur dit bien que autrement ne pouoit estre, et eurent sur ce advis e breve response. Quant ilz ouïrent ce rapport, ilz commencerent tous a crier et a pleurer tellement et si amerement, qu'il n'est si dur cœur au monde, s'il les eust veus ou ouïs euz desmener, qu'il n'en eust eu pitié. Et n'eurent pour l'heure pouvoir de respondre ne de parler, et mesmement messire Jehan de Vienne en avoit telle pitié qu'il larmoyoit moult tendrement.

Une espace apres se leva en pié le plus riche

bourgeois de la vile que on apeloit sire Eustache de saint Pierre, et dit devant tous ainsy : « Seigneurs, grant pitié et grant meschef seroit de laisser morir ung tel peuple que icy a, par famine ou autrement, quant on y puet trouver auscun moyen; et si seroit grant aumosne et grant grasse envers Nostre Seigneur, qui de tel meschef le porroit garder. Je, endroit moy, ay si grant esperance d'avoir grace et pardon envers Nostre Seigneur, si je muir pour ce peuple sauver, que je vueil estre le premier; et me metrai volontiers en pur ma chemise, a nud chef, et la hart au col, en la merci du roi d'Engleterre. » Quant sire Eustache de saint Pierre eut dit ceste parolle, chascun l'ala aouser de pitié et plusieurs hommes et femmes se jetoient a ses piés pleurant tendrement, et estoit grand pitié de la estre et euz ouïr, escouter et regarder.

Secondement ung autre tres honeste bourgeois et de grant afaire, et qui avoit deuz beles damoisselles a filles, se leva et dit tout ainsi qu'il feroit compaignie a son compère; et apeloit on celui sire Jehan d'Aire.

Après se leva le tiers, qui s'apeloit sire Jacques de Vissant qui estoit riche homme de meubles et d'héritage, et dit qu'il feroit à ses deuz cousins

compaignie. Aussy fist sire Pierre de Vissant son frere; et puis le cinquième et puis le sixième. Et se devestirent la les six bourgeois tous nus en leur braies et leur chemises en la vile de Calais, et mirent hars en leur col, ainsy que l'ordonance le portoit et prirent les clefs de la vile et du chastel; chascuns en tenoit une poignée.

Quant ilz furent ainsy apareillés, messire Jehan de Vienne, monté sur une petite haquenée, se mit au devant et prit le chemin de la porte. Qui lors veist hommes et femmes et les enfans d'iceuz pleurer et tordre leurs mains et crier a haute voix, il n'est si dur cœur au monde qui n'en eust pitié. Ainsy vinrent euz jusques a la porte, convoyés en plaintes, en crys et en pleurs. Messire Jehan de Vienne fit ouvrir la porte tout arieres et se fit enclore dehors avec les six bourgeois, entre la porte et les barrières; et vint a messire Gautier qui l'attendoit la, et dit : « Messire Gautier, je vous deslivre, comme capitaine de Calais, par le consentement du povre peuple de ceste vile, ces six bourgeois, et vous jure que ce sont et estoient au jour d'ui les plus honorables et notables de corps, de chevance et d'ancesterie de la vile de Calais. »

Guillaume Machaut.

Quant la douce saison repaire
d'esté, qui maint amant esclaire,
que prez et bois sont en verdour
et li oisillon par baudour
chantent, et par envoieure,
chascuns le chant de sa nature,
pour la douceur du temps féri,
ou doulz mois d'avril le joli,
me levay par un matinet,
et entray en un jardinet
ou il havoit arbres pluseurs,
flori de diverses couleurs.
Si trouvay une sentelette
plainne de rousée et d'erbette,
par ou j'alai sans atargier,
tant qu'a l'entree d'un vergier
me fist adventure apporter.
J'entray pour moy deporter
pleins d'amoureuse maladie,
et pour oïr la melodie
des oisillons qui ens estoient,
qui si tres doucement chantoient
que bouche ne le porroit dire :
n'onqs home vivans n'ot tant d'ire

que, s'il peüst leur chant oïr,
il ne s'en deüst resjoïr,
tant avoit en eulx de deliz.
Et dessus une fleur de lis
le doulz rossignoles estoit,
qui renvoisiement chantoit,
et s'efforçoit si de chanter,
que par dessus tout le chanter
des autres oisillons l'oÿ ;
dont mes cuers moult se resjoÿ.

Charles d'Orléans.

CHANSON.

Dieu, qu'il la fait bon regarder
la gracieuse bonne et belle !
Pour les grans biens qui sont en elle,
chascun est prest de la louer.

Qui se pourroit d'elle lasser !
Tousjours sa beauté renouvelle.
Dieu, qu'il la fait bon regarder
la gracieuse bonne et belle !

Par deça, ne dela la mer,
ne sçay Dame, ne Damoiselle
qui soit en tous biens parfaits telle ;

c'est un songe que d'y penser.
Dieu ! qu'il la fait bon regarder !

BALLADE.

Las ! Mort, qui t'a fait si hardie,
de prendre la noble Princesse,
qui estoit mon confort, ma vie,
mon bien, mon plaisir, ma richesse !
Puis que tu as prins ma maistresse,
prends moy aussi son serviteur,
car j'ayme mieulx prouchainement
mourir que languir en tourment,
en paine, soussi et douleur.

Las ! de tous biens estoit garnie
et en droite fleur de jeunesse !
Je pry à Dieu qu'il te maudie,
faulse Mort, plaine de rudesse !
Se prise l'eusses en vieillesse,
ce ne fust pas si grant rigueur ;
mais prise l'as hastivement,
et m'as laissé piteusement
en paine, soussi et douleur.

Las ! je suis seul, sans compaignie !
Adieu ma Dame, ma liesse !
Or est nostre amour departie,
non pourtant, je vous fais promesse
que de prières, à largesse,

morte vous serviray de cuer,
sans oublier aucunement ;
et vous regretteray souvent
en paine, soussi et douleur.

ENVOI.

Dieu, sur tout souverain Seigneur,
ordonnez par grâce et douceur,
de l'ame d'elle, tellement
qu'elle ne soit pas longuement
en paine, soussi et douleur.

BALLADE.

Par les fenestres de mes yeulx.
ou temps passé, quant regardoye,
advis m'estoit, ainsi m'ait Dieux,
que de trop plus belles véoye
qu'à present ne fais : mais j'estoye
ravy en plaisir et lyesse,
es mains de ma Dame jeunesse.

Or, maintenant que deviens vieux,
quant je lis ou livre de joye,
les lunettes prens pour le mieulx ;
par quoy la lettre me grossoye
et n'y voy ce que je souloye.
Pas n'avoye ceste foiblesse,
es mains de ma Dame jeunesse.

Jeunes gens vous deviendrez tieulx
se vivez et suivez ma voie ;
car au jourduy n'a soubz les cieulx
qui en aucun temps ne fouloye.
Puis fault que Raison son compte oye
du trop despendu en simplesse,
es mains de ma Dame jeunesse !

ENVOI.

Dieu en tout, par grace, pourvoye,
et ce qui nicement fourvoye,
a son plaisir, en bien radresse,
es mains de ma Dame jeunesse.

CHANSON.

Je me metz en vostre mercy,
très belle, bonne, jeune et gente,
on m'a dit qu'estes mal contente
de moy, ne sçay s'il est ainsi.

De toute nuit je n'ay dormi,
ne pensez pas que je vous mente ;
je me metz en vostre mercy,
très belle, bonne, jeune et gente.

Pour ce, tres humblement vous pry
que vous me dittes vostre entente ;
car d'une chose je me vante,
qu'en loyauté n'ay point failly ;
je me metz en vostre merci.

CHANSON.

Yver, vous n'estes qu'un villain,
Esté est plaisant et gentil,
en tesmoing de May et d'Avril,
qui l'accompaignent soir et main.

Esté revet champs, bois et fleurs,
de sa livrée de verdure
et de maintes autres couleurs,
par l'ordonnance de Nature.

Mais vous, Yver, trop estes plain
de neige, vent, pluye et grezil ;
on vous deüst bannir en exil.
Sans point flatter, je parle plain,
Yver, vous n'estes qu'un villain.

BALLADE.

Nouvelles ont couru en France,
par mains lieux, que j'estoye mort ;
dont avoient peu deplaisance
aucuns qui me hayent à tort ;
autres en ont eu desconfort,
qui m'ayment de loyal vouloir,
comme mes bons et vrais amis.
Si fais à toutes gens savoir
qu'encore est vive la souris.

Je n'ay eu ne mal ne grevance,
Dieu mercy, mais suis sain et fort,
et passe temps en esperance
que paix, qui trop longuement dort,
s'esveillera, et par accort
à tous fera liesse avoir.
Pour ce de Dieu soient maudis
ceux qui sont dolens de véoir
qu'encore est vive la souris.

Jeunesse sur moi a puissance,
mais Vieillesse fait son effort
de m'avoir en sa gouvernance.
A present faillira son sort,
je suis assez loing de son port,
de pleurer vueil garder mon hoir :
loué soit Dieu de paradis,
qui m'a donné force et pouvoir,
qu'encore est vive la souris.

ENVOI.

Nul ne porte pour moy le noir,
on vent meilleur marchié drap gris ;
or tiengne chascun, pour tout voir,
qu'encore est vive la souris.

CHANSON.

Petit mercier, petit panier !
Pourtant, se je n'ay marchandise

qui soit du tout à vostre guise,
ne blasmez, pour ce, mon mestier.

Je gangne denier à denier,
c'est loings du tresor de Venise,
(petit mercier, petit pannier !)
pourtant se je n'ay marchandise....

Et tandis qu'il est jour ouvrier,
le temps pers quant à vous devise :
je voys parfaire mon emprise,
et parmy les rues crier :
petit mercier, petit pannier !

RONDEAU.

Le temps a laissé son manteau
de vent, de froidure et de pluye,
et s'est vestu de brouderie,
de soleil luyant, cler et beau.

Il n'y a beste, ne oyseau,
qu'en son jargon ne chante ou crie :
Le temps a laissé son manteau
de vent, de froidure et de pluye.

Rivière, fontaine et ruisseau
portent, en livrée jolie,
gouttes d'argent d'orfavrerie,
chascun s'abille de nouveau :
le temps a laissé son manteau
de vent, de froidure et de pluye.

RONDEAU.

En yver, du feu, du feu,
et en esté, boire, boire,
c'est de quoy on fait memoire,
quant on vient en aucun lieu.

Ce n'est ne bourde, ne jeu,
qui mon conseil voudra croire :
en yver, du feu, du feu,
et en esté, boire, boire.

Chaulx morceaux faiz de bon queu,
fault en froit temps, voire, voire,
en chault, froide pomme ou poire,
c'est l'ordonnance de Dieu,
en yver, du feu, du feu !

RONDEAU.

Soupper ou baing et disner ou bateau,
en ce monde n'a telle compaignie,
l'un parle ou dort, et l'autre chante ou crie,
les autres font balades ou rondeau.

Et y boit on du vieil et du nouveau,
on l'appelle le desduit de la pie.
Soupper ou baing et disner ou bateau,
en ce monde n'a telle compaignie

Il ne me chaut ne de chien ne d'oiseau ;
quant tout est fait, il fault passer sa vie
le plus aise qu'on peut, à chiere lie ;
a mon advis, c'est mestier bon et beau,
soupper ou baing et disner ou bateau.

RONDEAU.

Le monde est ennuyé de moy,
et moy pareillement de lui ;
je ne congnaïs rien au jour d'ui
dont il me chaille que bien poy.

Dont quanque devant mes yeulx voy,
puis nommer anuy sur anuy.

Le monde est ennuyé de moy,
et moy pareillement de lui.

Chierement se vent bonne foy ;
a bon marché n'en a nulluy ;
et pour ce, se je suis celui
qui m'en plains, j'ay raison pourquoy ;
le monde est ennuyé de moy.

Les cent nouvelles nouvelles.

L'âne retrouvé.

Au pays de Borbonnois avoit l'autrier ung medecin, Dieu scait quel ; onques Hippocrate ne

Galien ne practiquerent ainsi la science comme il faisoit; car en lieu de sirops et de breuvaiges et d'électuaires et de cent mille autres besoignes que medecins savoient ordonner, ce bon medecin n'usoit seulement que d'une maniere de faire, c'est assavoir de bailler clystères : quelque maniere qu'on lui apportast, il faisoit toujours bailler clystères, et garisoit chascun; dont son bruit crut tant et en tele maniere qu'on l'appeloit maistre Jehan partout; et ne fut oncques Aristote ne Galien ainsi auctorisé, et tant monta sa bone renommée, que pour toutes choses on luy demandoit conseil et estoit embesogné incessamment. Se une femme avoit maulvais mary, rude et divers, elle venoit au remede vers ce bon maistre, et venoit on a luy de toutes parts pour enseigner les choses perdues. Advint ung jour que ung bon simple homme champestre avoit perdu son asne et après la longue queste d'iceluy si s'advisa ung jour de tirer vers celuy maistre, et lui conta son cas, c'est assavoir de son asne que il avoit perdu, priant pour Dieu que il lui vouldist radrecer. Ce maistre, voyant le bruit et son de son language, se vira devers luy, cuidant qu'il eust auscune enfermeté, et, affin d'estre depesché, dit à ses gens : « Baillez luy ung clystere. » Et le bon simple homme fut prins des gens du maistre, qui

tantost, comme il leur estoit chargé, lui baillerent ung clystere, dont il fut bien ebahi car il ne sca-voit que ce estoit. Quant il eut ce clystere tel que il fut dedans son ventre, il pique et se en va sans plus demander son asne, cuidant certainement, par ce, le trouver. Il n'en eut gueres alé, avant que le ventre luy brouillast tellement que il fut contraint de soi bouter en une vieille mesure inhabitée pour faire ouverture au clystere qui demandoit la clef des champs; et l'asne du pauvre homme, qui passoit assez près comme égaré, commença à crier, et bon homme de s'avancer de lever sus, et chanter *Te Deum laudamus*, et venir à son asne qu'il cuidoit avoir retrouvé par le clystere que luy avoit fait bailler le inaistre, qui eut encore plus de renommée que auparavant; car des choses perdues on le tenoit vray enseigneur et de toute science aussi parfait docteur.

Philippe de Commynes.

Louis XI à Plessis-lez-Tours.

Premier, il n'entroit gueres de gens dedans le Plessis du Parc (qui estoit le lieu où il se tenoit), fors gens domesticques et les archiers, dont il en avoit quatre cens, qui en bon nombre faisoient

chacun jour le guet et se pourmenoiient par la place et gardoient la porte. Nul seigneur, ne grant personnaige ne logeoit dedans ne n'y entroit, gueres compaignie de grans seigneurs. N'y venoit nul que monseigneur de Beaujeu, de present duc de Bourbon, qui estoit son gendre. Tout à l'environ de la place dudit Plessis fist faire ung treilliz de gros barreaux de fer, ayant plusieurs pointes, comme à l'entrée par où on eust pu entrer aux fossez. Aussi fist faire quatre moyneaux, tous de fer bien espez, en lieu par où on pouoit tirer à son aise : et estoit chose bien triumpante, et cousta plus de vingt mil francz : et à la fin y myt quarante arbalestiers, qui, nuict et jour, estoient en ces fossez ayans commission de tirer à tout homme qui en approcheroit de nuyt, jusques ad ce que la porte seroit ouverte le matin. Il luy sembloit, davantaige, que ses subjectz estoient ung peu chatoilleux à entreprendre auctorité. quant ilz en verroient le temps. A la vérité, il fut quelsques parolles entre aucuns d'entrer en ce Plessis, et depescher les choses, selon leur advis, pour ce que riens ne se depeschoit; mais ilz ne l'oserent entreprendre, dont ilz firent saignement : car il y avoit bien pourveu. Il changeoit souvent de varlet de chambre et de toutes autres gens, disant que la nature se resjouit en choses

nouvelles. Pour compaignie tenoit leans un homme ou deux aupres de luy, gens de petite condition et assez mal renommez, et à qui il pouvoit bien sembler, s'ilz estoient saiges, que, dès ce qu'il seroit mort, ilz seroient desappointez de toutes choses, pour le myeulx qu'il leur en peult advenir : et ainsi leur advint. Ceulx là ne lui rapportoient riens, de quelque chose que l'on luy rescripvist ne mandast, de quelque affaire que ce fust, s'il ne touchoit à la preservation de l'Estat et deffense du royaulme : car de tout ne luy chailloit que d'estre en paix ou en treves avec chacun. A son medicin donnoit tous les mois dix mil escuz, qui cinq mois en receupt cinquante quatre mille. Des terres, donna il grant quantité aux esglises.

Entre les hommes renommez de devotion, il envoya querir ung homme en Calabre, appelé frere Robert (le Roy l'appelloit le saint homme, pour sa sainte vie), en l'honneur duquel le Roy de present fist faire ung monastere au Plessis du Parc, en recompense de la chapelle près du Plessis, au bout du pont. Ledit hermite, en l'aage de douze ans, s'estoit mys soubz un roc, où il estoit demouré jusques en l'aage de quarante et trois ans, ou envyron, et jusques à l'heure que le Roy l'envoya querir par ung sien maistre d'hos-

tel, en la compagnie du prince de Tarente, filz du roy de Naples : car il ne vouloit partir sans congié du pape, ne de son roy, qui estoit sens à ceste simple personne, lequel avoit faict deux eglises au lieu où il demouroit ; jamais n'avoit mangé, ny n'a encores (despuis qu'il se mist en ceste estroicte vie), ne chair, ne poisson, ne œufz, ne laitage, ne nulle gresse, et ne pense point avoir veu vivant de si sainte vie, ne où il semblast myeulx que le Saint Esperit parlast par sa bouche : car il est lettré, et n'apprins jamais riens. Vray est que sa langue ytalienne luy aide. Ledit hermite passa par Naples, honoré et visité autant que ung grant legat apostolicque, tant du roy que de ses enfans, et parloit avec eux comme ung homme nourry en court. De là passa par Rome, visité de tous les cardinaulx, eust audience avec le Pape, par trois foyz, seul à seul, assis auprès de luy, en belle chaire, l'espace de trois ou quatre heures à chascune foyz (qui estoit grand honneur à si petit homme), respondant si saigement que chascun s'en esbaissoit, et lui acorda nostre Saint Pere faire ung ordre, appelé les Hermites de Saint François. De là vint devers le Roy, honoré comme si ce eust été le Pape, se mettant à genoulx devant luy, affin qu'il luy pleust alonger sa vie. Il respondit ce que saige

homme devoit respondre. Je l'ay maintes foyz ouy parler devant le Roy qui est de present, où estoient tous les grans du royaume, et encores puis deux moys ; mais il sembloit qu'il fust inspiré de Dieu des choses qu'il disoit et remonstroït ; car autrement n'eust sceu parler des choses dont il parloit. Il est encores vif, parquoy se pourroit bien changer ou en myeux, ou en pys : parquoy m'en tays. Plusieurs se mocquoient de la venue de cest ermite, qu'ilz appelloient saint homme ; mais ilz n'estoient point informez des pensees de ce saige Roy, ny n'avoient veu les choses qui luy donnoient occasion.

Nostre Roy estoit au Plessis, avec peu de gens, sauf archiers, et en ses suspicions dont j'ay parlé ; mais il y avoit bien pourveu, car il ne laissoit nul homme, ne en la ville, ne aux champs, dont il eust suspicion, mais par archiers les en faisoit aller et conduire. De nulles matieres on ne luy parloit, que des grandes qui luy touchoient. Il sembloit, à le veoir, myeux hommes mort que vif, tant estoit maigre, ne jamais homme ne l'eust creu. Il se vestoit richement, ce que jamais n'avoit acoutumé paravant, et ne portoit que robes de satin cramoisi, fourrees de bonnes martres, et en donnoit assez qu'il envoyoit sans demander : car nul ne lui eust ozé demander, ne parler de

riens. Il faisoit d'aspres pugnitions pour estre craint et de peur de perdre obeissance; car ainsi me le dist-il. Il remuoit offices et casoit gens d'armes, rongnoit pensions ou ostoit de tous pointz, et me dist, peu de jours avant sa mort, qu'il passoit temps à faire et à deffaire gens; et faisoit plus parler de luy parmy le royaulme que ne fist jamais, et le faisoit de peur qu'on ne le tint pour mort : car, comme j'ay dit, peu le veoient : que, quand on oyoit parler des œuvres qu'il faisoit, chascun avoit doubte, et ne povoyent à peyne croire qu'il fust mallade.

Hors du royaulme envoyoit gens de tous costez. En Angleterre, pour entretenir ce mariage : et les payoit bien de ce qu'il leur donnoit, tant le roy Edouard que les particuliers. En Espagne, toutes parolles d'amytié et d'entretienement, et presens partout, de tous costez. Faisoit achapter ung bon cheval, quoy qu'il coustast, ou une belle mule, mais es pays où il vouloit qu'on le cuydast sain. Des chiens, en envoyoit querir partout : en Espagne, des allans; de petites levrettes en Bretagne, levriers, espaigneux, et les achaptoit cher; en Vallence, de petitz chiens veluz, qu'il faisoit achapter plus cher que les gens ne les vouloient vendre; en Cecille, envoyoit querir quelque mule; à Napples, des chevaux; en Bar-

barie, une espee de petitz lyons, qui ne sont pas plus grans que petitz regnars.

François Villon.

BALLADE.

Qui plus ! Où est le tiers Calixte,
dernier decedé de ce nom,
qui quatre ans tint le Papaliste ?
Alphonse, le roy d'Aragon,
le gracieux duc de Bourbon,
et Artus, le duc de Bretagne,
et Charles septiesme, le Bon ?...
Mais où est le preux Charlemaigne !

Semblablement, le roy Scotiste,
qui demy-face eut, ce dit-on,
vermeille comme une amathiste
depuis le front jusqu'au menton ?
Le roi de Chypre, de renom,
hélas ! et le bon roi d'Espagne,
duquel je ne sçay pas le nom ?...
Mais où est le preux Charlemaigne !

D'en plus parler je me désiste ;
ce n'est que toute abusion.
Il n'est qui contre mort resiste,
ne qui treuve provision.

Encore fais une question :
Lancelot, le roi de Behaigne ,
où est-il ? Où est son tayan ?
Mais où est le preux Charlemaigne !

ENVOI.

Où est Claquin, le bon Breton ?
Où le comte Daulphin d'Auvergne ,
et le bon feu duc d'Alençon?...
Mais où est le preux Charlemaigne !

BALLADE.

Tant grate chèvre que mal gist ;
tant va le pot à l'eau qu'il brise ;
tant chauffe-on le fer qu'il rougist ;
tant le maille-on qu'il se debrise ;
tant vault l'homme comme on le prise ;
tant s'eslongne-il qu'il n'en souvient ;
tant mauvais est qu'on le desprise ;
tant crie l'on Noel qu'il vient.

Tant raille-on que plus on ne rit ;
tant despend-on qu'on n'a chemise ;
tant est-on franc que tout se frit ;
tant vault tien que chose promise ;
tant ayme-on Dieu qu'on suyt l'Eglise ;
tant donne-on qu'emprunter convient ;
tant tourne vent qu'il chet en bise ;
tant crie l'on Noel qu'il vient.

Tant aime-on chien qu'on le nourrist ;
tant court chanson qu'elle est apprise ;
tant garde-on fruit qu'il se pourrist ;
tant bat-on place qu'elle est prise ;
tant tarde-on qu'on fault à l'emprise ;
tant se haste-on que mal advient ;
tant embrasse-on que chet la prise ;
tant crie l'on Noel qu'il vient.

ENVOI.

Prince , tant vit fol qu'il s'advise ;
tant va-t-il qu'après il revient ;
tant le matte-on qu'il se radvise ;
tant crie l'on Noel qu'il vient.

TESTAMENT.

Premier, je donne ma pauvre ame
a la benoïste Trinité,
et la commande à Nostre Dame ,
chambre de la divinité ;
priaunt toute la charité
des dignes neuf Ordres des cieulx ,
que par eulx soit ce don porté
devant le Trosne precieux.

Item, mon corps j'ordonne et laisse
a nostre grand mère la terre ;

les vers n'y trouveront grand gresse :
 trop lui a faict faim dure guerre.
 Or luy soit delivré grant erre :
 de terre vint, en terre tourne.
 Toute chose , se par trop n'erre ,
 vouldontiers en son lieu retourne.

Item, et à mon plus que père,
 maistre Guillaume de Villon ,
 qui m'a esté plus doulx que mère
 d'enfant eslevé de maillon ;
 dejetté m'a de maint boillon ,
 et de cestuy pas ne s'esjoye ,
 si lui requiers à genoillon ,
 qu'il m'en laisse toute la joye.

Je lui donne ma librairie ,
 et le « *Rommant du Pet au Diable* , »
 lequel maistre Gui Tabarie
 grosssoya , qu'est hom veritable.
 Par cayers est soulz une table.
 Combien qu'il soit rudement faict ,
 la matière est si très notable ,
 qu'elle amende tout le meffaict.

TESTAMENT.

Quand je considère ces testes
 entassées en ces charniers ,

tous furent maistres des requestes ,
ou tous de la Chambre aux Deniers ,
ou tous furent porte-paniers ;
autant puis l'ung que l'autre dire ,
car d'evesques ou lanterniers ,
je n'y congnois rien a redire.

Et icelles qui s'inclinoient
unes contre autres en leurs vies ;
desquelles les unes regnoient ,
des autres craintes et servies :
là les voy toutes assouvies ,
ensemble en ung tas pesle-mesle.
Seigneuries leur sont ravies ;
clerc ne maistre ne s'y appelle.

Or sont-ils mortz , Dieu ayt leurs ames !
Quant est des corps , ils sont pourriz.
Ayent esté seigneurs ou dames ,
souef et tendrement nourriz
de cresse , fromentée ou riz .
leurs os sont declinez en poudre ,
auxquelz ne chaut d'esbat , ne riz ; ...
Plaise au doulx Jesus les absouldre !

PIÈCE ATTRIBUÉE A VILLON.

... Moytié triste , moytié joyeux ,
souffreteux partit , bonne alleure ,

en disant : « Qui ne s'aventure ,
« il ne fera jamais beau fait , »
pour pourchasser sa nourriture ,
car il estoit de faim deffaict .

Pour trouver quelque tromperie ,
le gallant se voulust haster ;
en la meilleure hostellerie
ou taverne s'alla bouter ,
et commença à demander
s'on avait rien pour luy de bon ;
car il vouloit léans disner ,
et faire chère de façon .

Lors on demanda quelle viande
il falloit à ce pelerin .

Il respondit : « Je ne demande
« qu'une perdrix ou un poussin ,
« avec une pinte de vin
« de Beaulne , qui soit frais tirée .
« Et puis après , pour faire fin ,
« le cotteret et la bourrée . »

Tout ce qui luy fut convenable
le varlet lui alla quérir .
Le gallant s'en va mettre à table ,
affin de mieulx se resjouyr ,
et disna là , tout à loisir ,
maschant le sens , trenchant du saige ;

mais il fallut, ains que partir,
avoir ung morceau de formaige.

« Adonc, dit le clerc, mon amy,
« il fault compter, car vous devez,
« tout par tout, sept solz et demy,
« et convient que les me payez. »
— « Je ne sçay comment les aurez,
« dist le gallant, car, par saint Gille !
« je veulx bien que vous le sachiez,
« je ne soustiens ne croix ne pille.

« Quant est d'argent, je n'en ay point,
« affin de le dire tout hault.
« Comment ! m'en irai-je en pourpoint,
« et desnüé comme ung marault ?
« Dieu mercy ! je n'ai pas trop chault ;
« mais s'il vous plaisoit m'employer,
« je vous serviray, sans deffault,
« jusques à mon escot payer. »

— « Et comment ? Que sçavez-vous faire ?
« Dites-le moy tout plainement. »
— « Quoy ? Toute chose nécessaire.
« Point ne fault demander comment ;
« je gaige que, tout maintenant,
« je vous chanteray ung couplet,
« si hault et si cler, je me vant,
« que vous direz : « Cela me plaist ! »

L'accord fut dit, l'accord fut faict,
devant tous, non pas en arrière.
Lors le gallant tire, de faict,
de dedens sa gibecière
une bourse, d'argent legière,
qui estoit pleine de mereaulx ;
et chanta, par bonne manière,
haultement, ces mots tout nouveaulx,
de sa bourse dessus la table
frappa fort, affin que le notte,
et, comme chose convenable,
chanta ainsi à haulte notte :
« Faut payer ton hoste, ton hoste ! »
Tout au long chanta ce couplet.
Le varlet, estant coste à coste,
respondit : « Cela bien me plaist ! »

Toutesfois, il n'entendoit pas
qu'il ne fust de l'escot payé,
parquoy il failloit sur ce pas.
De son sens fut moult desvoyé.
Devant tous fut notiffié
qu'il estoit gentil compaignon,
et qu'il avoit, par son traicté,
bien disné pour une chanson.

Arnoul Greban.

Le mistere de la passion de Nostre Seigneur.

ALORIS.

Il fait assés doulce saison
pour pastoureaux, la Dieu mercy.

YSAMBERT.

Fi de richesse et de soucy!
Il n'est vie si bien nourrie
qui vaille estat de pastourrie.

PELLION.

A gens qui s'esbatent ainsi,
fi de richesse et de soucy!

RIFFLART.

Je suis bien des vostres aussi
atout ma barbete fleurie :
quand j'ai du pain mon saoul, je crye :
« Fi de richesse et de soucy! »

YSAMBERT.

Est-il liesse plus serie
que de regarder ces beaux champs

et ces doux aignelès paissans,
saultans en la douce prairie?

PELLION.

On parle de grant seignourie,
d'avoir donjons, palais puissans ;
est-il liesse plus serie
que de regarder ces beaux champs?

RIFFLART.

Quant ma pennetiere est fournie
de bons gros aux et nourrissans,
de ma flute vous fais uns chans,
qu'il n'est point de tel symphonie.

ALORIS.

Est-il liesse plus serie
que de regarder ces beaux champs
et ces doux aignelès paissans,
saultans en la belle prairie ?

Quand le beau temps voyent,
pastoureaux s'esjoyent,
chantent et festoyent,
et n'est esbas qui ne soient
entre leurs deduis.

Leurs chappeaux cointoient,

leurs gippons nestoient,
leurs moutons pourvoient,
leurs chiens retourner envoient,
ceulx qui sont mal duys.
Le jour passe, et puis
quand viennent les nuits,
leur parc cloyent et appoyent,
et se loups famis
venoient qui les guerroient,
des chiens sont remis.

YSAMBERT.

En gardant leurs brebietes,
pasteurs ont bon temps ;
en gardant leurs brebietes
ilz jouent de leurs musettes,
liés et esbatans,
la dient leurs chansonnettes
et les doulces bergerettes,
qui sont bien chantans,
cueillent herbes bien sentans
et belles fleurettes ;
qui pourroit vivre cent ans
et voir telz baguettes !
Pasteurs ont bon temps.

PELLION.

Bergier qui a pennetiere
bien cloant, ferme et entiere
c'est un petit roy.

Bergier qui a pennetiere
a bons cloans par derriere
fermant par bonne maniere
que lui faut il? Quoy?

Il a son chapeau d'osiere,
son poinsson, son alleniere,
son croc, sa houlette chere,
sa boîte au terquoy,
beau gippon sur soy,
et par esbanoy
sa grosse fleute pleniére,
souliers de courroy
a beaux tacons par derriere,
face feste et bonne chere,
c'est ung petit roy.

La farce de Maistre Pierre Pathelin.

LE DRAPPIER, chez lui.

Et cest advocat portatif,
a trois leçons et trois pseumes !
Et tient-il les gens pour Guillaumes ?

Il est, par Dieu ! aussi pendable
comme seroit un branc prenable.
Il a mon drap, je regnie bieu !
Et il m'a joué de ce jeu.....

(Il va frapper à la porte de Pathelin).

Hola ! ou estes-vous fouye ?

GUILLEMETTE.

Par mon serment, il m'a ouye !
Il semble qu'il doye desver.

PATHELIN.

Je feray semblant de resver.
Allez la.

GUILLEMETTE, ouvrant au drappier.

Comment vous criez !

LE DRAPPIER.

Bon gré en ayt Dieu ! Vous riez ?
Ça, mon argent !

GUILLEMETTE.

Sainte Marie !

De quoy cuidez-vous que je rie ?
Il n'a si dolente en la feste !...
Il s'en va : oncques tel tempeste

n'ouystes, ne tel frenaisie :
il est encore en resverie :
il resve, il chante et puis fatrouille
tant de langaiges, et barbouille :
il ne vivra pas demye heure.
Par ceste ame ! je ris et pleure
ensemble.

LE DRAPPIER.

Je ne sçay quel rire,
ne quel pleurer. A brief vous dire,
il faut que je soye payé.

GUILLEMETTE.

De quoy ? Estes-vous desvoyé ?
Recommencez-vous vostre verve ?

LE DRAPPIER.

Je n'ay point appris qu'on me serve
de tels mots, en mon drap vendant.
Me voulez-vous faire entendant
de vessies que sont lanternes ?

PATHELIN, simulant le délire.

Sus tost ! la royne des guitermes !
A coup, qu'ell' me soit approuchée ?...

Je sçay bien qu'elle est àccouchée
de vingt et quatre guiterneaux,
enfans de l'abbé d'Iverneaux :
il me fault estre son compere.

GUILLEMETTE.

Hélas ! pensez a Dieu le pere,
mon amy, non pas a guiternes !

LE DRAPPIER.

Ha ! quels bailleurs de balivernes
sont-ce cy?... Or tost, que je soye
payé, en or ou en monnoye,
de mon drap què vous avez prins !

GUILLEMETTE.

Hé, dea, se vous avez mesprins
une foy, ne souffit-il mye ?

LE DRAPPIER.

Sçavez-vous qu'il est, belle amye ?
M'aist Dieu, je ne sçay quel mesprendre !...
Mais quoy ! il convient rendre ou pendre.
Quel tort vous fais-je se je vien
ceans pour demander le mien ?
Quel ? Bon gré saint Pierre de Romme !

GUILLEMETTE.

Hélas ! tant tormentez cest homme !
Je voy bien, a vostre visaige,
certes, que vous n'estes pas saige....
par ceste Pecheresse, lasse,
si j'eusse ayde, je vous lyasse !
Vous estes trestout forcené.

LE DRAPPIER.

Hélas ! j'enraige que je n'ay
mon argent !

GUILLEMETTE.

Ha ! quel niceté !
Seignez-vous ! *Benedicite* !
Faictes le signe de la croix.

LE DRAPPIER.

Or, regnie-je bieu, se j'accrois,
de l'année, drap !.... Hen ! quel malade !

PATHELIN.

Mere de Diou, la Coronade,
par fyé, y m'en voul anar,
or renague biou, outre mar !

Ventre de Diou! Zen dict gigone,
 castuy carrible, et res ne donne.
 Ne carillaine, fuy ta none ;
 que de l'argent il ne me sone.

(au drappier).

Avez entendu, beau cousin ?

GUILLEMETTE.

Il eut ung oncle Lymosin,
 qui fut frere de sa belle ante :
 c'est ce qui le faict, je me vante,
 gergonner en Lymosinois.

.

Le Romant de Jehan de Paris.

Arrivée de Jehan de Paris à Burgos.

Alors arrivèrent deux cens hommes d'armes bien en point, armez et bardez comme tel cas le requiert, et alloient deux trompettes devant et deux taborins de suysse et un phiphre, et estoient montez ces gens sus bons coursiers, qu'ilz vous faisoient saulter et faire penades que c'estoit ung triumphe a les regarder, et venoient deux à deux en moult belle ordonnance. Et lors le roy de Na-

varre cria par la fenestre : « Qui estes vous, messeigneurs ? » — « Nous sommes, dirent-ilz, les conducteurs des chariotz de Jehan de Paris, qui icy viennent après nous. » — « Hée ! Vierge Marie, dit la pucelle, que voici un bel estat pour ung homme ! ce semble mieulx songe que aultre chose. » Ainsi comme ilz parloient, voicy apparoistre les chariotz de la tapisserie à tout gros coursiers, et en chascun chariot avoit huyet gros coursiers moult richement harnechez, et y avoit xxv chariotz, tous couverts de velours sus velours vert moult riche. Quant les dames virent ces beaux chariotz, elles furent toutes ravies. Alors le roy de Navarre cria a ceulz qui les chevaulx des dis chariots conduyoient, car à chacun cheval avoit deux hommes à pié pour mieulx gouverner les dis chevaulx, qui moult fiers et puissans estoient : « Qu'est-ce dedans ces beaux chariotz ? » — « C'est la tapisserie, dit l'ung. » Et, quant il en fut passé xx ou xxii, il dit à ung aultre : « Dictes, mon amy, qu'est-ce dedans ces beaux chariotz ? » — « Monseigneur, respondit celui, tous les couvers de vert sont les chariotz de la tapisserie et linge. » Moult furent esmerveillez tous, quand ilz oyrent celle response. Incontinent après les premiers chariotz en appareurent aultres xxv chariotz à groz coursiers comme

les aultres, mais les chariotz n'estoient couvertz que de grans pans de cuyr rouge. Et tantost le roy de Portugal demanda : « Dictes, messeigneurs, quieulx chariots sont-ce là ? » — Ilz sont, firent-ilz, les chariotz de la cuisine de Jehan de Paris. » Quand les dis chariotz furent passez, tantost en arriva aultres xxv, couvers de damas bleu et les coursiers harnechez de mesmes. Et quant ilz furent près, on demanda à ceulx qui les menaient à qui estoient les dis chariotz qu'ilz menaient. Alors respondirent en disant : « Se sont les chariotz de la garde-robe de Jehan de Paris. » — « O Royne des cieulx ! quieulx habillemens peult il avoir léans ! Dictes, mon amy, combien en y a il de la garde-robe ? » Et il lui respondit que xxv. Toutesfoiz, pour abrégier la matière, ces xxv chariotz furent passez. Tantost vindrent les aultres xxv chariotz, tous couvers d'un veloux sur veloux cramoisi broché d'or, fort riche, à tout franges d'or de Chippre ; si reluisoient contre le soleil à merveilles. « Certes, dist la pucelle, je crois que Dieu et paradis doit arriver à ceste heure ! » Tant parlèrent ensemble que les xxv chariotz furent passez, fors que ung aultre conducteur, auquel le roy demanda : « Qu'i a il en ces chariotz couvers de cramoisy ? » — « Sire, dit-il, c'est la vaiscelle et les bagues de Jehan de Paris. »

Et incontinant après va arriver deux cens hommes d'armes tous empoint comme pour combatre, et venoient quatre à quatre en moult belle ordonnance et sans bruict. Tantost arriverent six clérans moult bien empoint, qui sonnoient si mélodieusement que c'estoit une belle chose de les ouyr ; puis venoit ung homme d'armes, monté sus ung grant coursier bardé qui alloit saillant, lequel portoit l'enseigne, et après lui venoient deux mille archiers bien montez et bien en point, qui tous avoient ocquetons d'orfaverie, que moult fort reluisoient contre le soleil. Le cappitaine passa oultre, menant ses gens le petit pas, deux à deux. Il ne fault ja demander comment ilz estoient diligemment regardés, tant d'hommes que de femmes. Si n'eussiez ouy ung seul mot sonner. Tantost vindrent autres six clérans, et leur cappitaine devant qui guidoit les aultres deux mille. En tant passèrent les aultres deux mille archiers qui fort furent regardez des gens, tant du palais comme de la cité. Après que les archiers eurent passé, arriva ung bel homme, grant et bien formé, qui estoit vêtu d'ung drap d'or, à tout ung grant baton en sa main, sur une moult belle acquenée grise, et après luy venoient les cent pages d'honneur de Jehan de Paris, tous vestuz d'ung moult beau velours cramoisy et les

pourpoints de satin broché d'or moult riche, montez tous sur chevaulz grisons harnechez de velours cramoisy, comme les robbes des pages, semées d'orfaverie dorée bien espesse. Si venoient leur petit train moult bien arrangez deux à deux, et les faisoit merveilleusement beau voir, car ils avoient esté choisis à l'eslite, et avoient les chevelx aussi blonz que fin or, qui leur batoient jusques sur leurs espaules ; bien estoient dignes d'estre regardez, et aussi estoient ils de plusieurs et en maintes manières. Véez ci arriver une moult belle compaignie avecq les trompettes, lesquelles furent tantost ouyes de ceux de la ville. Si estoient toutes couvertes d'orfaveries, et les chevaulx aussi, jusques en terre et estoient .XII. trompettes. Après venoit le cappitaine, que portoit une grant banière de taffetas bleu ; si estoit monté sur un beau et merveilleux cheval tout couvert d'ung damas violet semé d'orfaverie et estoit habillé de mesmes couleurs. Si le cheval estoit fier, aussi estoit le maistre qui estoit dessus ; et après lui venoient mille et cinq cens hommes d'armes montez et habillez moult richement. Quant tous les hommes d'armes furent passez, que longuement durèrent, vint ung moult beau chevalier vestu d'un riche drap d'or semé au rebras de perles et de pierreries, lequel chevau-

choit ung grant coursier tout couvert de mesmes, si non que la hosseure estoit de violet. La robe du dict chevalier traynoit plus bas que la hosseure du cheval, et estoit fourrée la dicte hosseure d'hermines moult richement. Cestuy portoit en sa main une espée dedans son forreau, et estoit le forreau tout couvert de riches pierres qui fort estincelloit contre le soleil. Si ensiez veus venir six cens hommes montez sur chevaulz grisons tous d'ung poil et d'une sorte et de semblables harnois, tous semez d'orfaverie tout au long des bors ; et par dessus les croppes des chevaux avoit grosses campanes d'argent qui estoient attachées à grosses chaynes d'argent toutes dorées qui menoient grant bruit, et les seigneurs qui montez estoient dessus estoient tant beaulx qu'ils ressembloient proprement anges, et si estoient tous vestuz d'ung riche velours cramoisi et pourpains de satin broché d'or. Lors dit le page : « Ma damoiselle, regardez là en bas, celui qui porte ung petit baton blanc en sa main et ung collier d'or au col ; regardez comment il a les cheveux jaunes. » Si arriva Jehan de Paris moult richement habillé ; et à l'entour de lui avoit quatre lacquetz, deux de ça et deux de là, habillez tous de drap d'or. Quant la pucelle l'eut apparceu, elle devint si rouge qu'il sembloit que

le feu luy sortist du visaige. Et quant Jehan de Paris la vit si belle, si broche le cheval des esperons, qui fit ung tel sault que en saillant print le couvrechief, et osta son bonnet et fit la révérence et mercia la damoyselle. Quant Jehan de Paris fut entré comme avez ouy, arrivèrent les cinq cens hommes d'armes de l'arrière-garde qui estoient demorez pour secourir Jehan de Paris, s'il en eust eu nécessité. Si furent merveilleusement esbahis les seigneurs et dames de veoir tant de gens.

ABRÉVIATIONS

EMPLOYÉES DANS LE GLOSSAIRE

<i>Cd.</i>	Conditionnel.	<i>pas.</i> . . .	Passif.
<i>fém.</i>	Féminin.	<i>pf.</i>	Parfait.
<i>fut.</i>	Futur.	<i>pl.</i>	Pluriel.
<i>imparf.</i> . .	Imparfait.	<i>pl. q. pf.</i>	Plus-que-parfait.
<i>Impér.</i> . . .	Impératif.	<i>pr.</i>	Présent.
<i>Ind.</i>	Indicatif.	<i>réfl.</i> . . .	Réfléchi
<i>Inf.</i>	Infinitif.	<i>rég.</i> . . .	Régime.
<i>mas.</i>	Masculin.	<i>s.</i>	Singulier.
<i>p.</i>	Personne.	<i>Sbj.</i>	Subjonctif.
<i>Par.</i>	Participe.	<i>suj.</i>	Sujet.

GLOSSAIRE

A

a, ab, ad, *avec* (apud).
 aate, *adroit, agile* (aptum).
 abaïe, *abbaye* (abbatiam).
 abbas, *abbé* (abbatem).
 abeter, *tromper*.
 abriçonner, *tromper*.
 abusion, *peine inutile*.
 accorder, *réconcilier* (cordis).
 accort, *accord* (cordis).
 accroire, *prêter, vendre à crédit* (credere).
 aceindre, *entourer*. Par. pf.
pas. aceint (cingere).
 accertes, *mais* (certas).
 achinte, *enceinte* (cingere).
 achoison, *occasion* (occasio-
 nem).
 acoler, *prendre par le cou*.
 Par. pf. *pas. acolez* (col-
 lum).
 acomungier, *donner la com-
 munion* (communis).
 acouter, *arranger* (?).
 acquenée, haquenée, *jument*.

acquerre, aquerre, *acquérir, obtenir* (quærerere).
 acuitier, *acquitter* (quietum).
 acunsivre, *atteindre*. Par. pf.
pas. acunsëuz (sequere).
 aden, *couché sur les dents*.
 adonc, adunc, *alors* (tunc).
 adun, *ensemble* (unum).
 aduré, *terrible* (durum).
 advis, *idée* (visum).
 adviser, *réfl. réfléchir*.
 aé, *âge, vie* (ætatem).
 aemplir, *exécuter* (implere).
 afaitier, *arranger, prépa-
 rer* (factare).
 affactar, *élever* (factare).
 afferir, *convenir*. Cd. 2. p. pl.
afferriés (ferire).
 afiler, *couler en filet* (filum).
 aformad, *développé* (forma-
 tum).
 afubler, *affubler, vêtir* (fibula).
 agait, agayt, *guet, garde, trom-
 perie*.
 agu, aguz, *aigu* (acutum).
 ahan, *torture* (?).

aherdre, être adhérent (hæ-rere).

aïe, aiudha, secours, aide; au secours! (adjutare).

aidier, aider, aiuër, aider. *Sbj.*
pr. 3^e p. s. aît, aïe. *Ind.* fut.

3^e p. pl. aiüerum (adjutare).

ainçois, avant, mais (ante).

ains, ainz, avant, mais (ante).

ainsint, ainsi (?).

ainznés, aîné (ante natum).

ajorner, al aljorner, au rendez-vous (diurnum).

akorre, accorre, accourir. *Ind.*

pr. 1^{re} p. pl. akeurent (currere).

al, als, à le, à les.

alegier, alléger (levem).

alemande, fourrure.

alénée, haleine (halena).

aleñre, alheure, allure, vitesse, pas.

alier, réfl. se rallier (ligare).

allans, chiens très grands et très forts.

allas, hélas! (= ah! las!).

alleniere, étui à alènes.

aller, aler. *Ind.* *pr.* 1^{re} p. s.

vay, vois, voys; 3^e p. s.

vai, vet, vay, vait; 3^e p. pl.

vunt. *Imparf.* 1^{re} p. s. aloie;

3^e p. s. alout; 3^e p. pl.

aloient. *Parf.* 3^e p. s. anned.

Fut. 3^e p. s. irad; 1^{re} p. pl.

irommes. *Impér.* alum. *Sbj.*

pr. 1^{re} p. s. alge, voise; 3^e p.

s. alget, auge. *Imparf.* 2^e p.

pl. alissiés (?).

almosnier, qui demande l'aumône (eleemosyna).

alne, aulne (?).

alquant, beaucoup (aliquantum).

alquetun, ocqueton, hoqueton, casaque (al coton).

altece, hauteur (altum).

altet, haut (altum).

altre, aultre, autre (alterum).

altresi, de même (alterum sic).

altrier, autrier, l'autre jour.

alves, aubes.

amanver, présenter.

amathiste, amelistes, améthiste.

ambes, ambsdous, ambdui, andous, andoy, tous deux.

amer, aimer. *Ind.* *pr.* 1^{re} p.

s. aim, ayme. *Cd.* amaisse.

amiable, aimable (amicum).

amicx, amic, amy, ami.

amirant, émir.

amoloier, amollir (mollem).

amosnieres, aumônière.

amur, amor, amour (amoreum).

an, en, dans (in).

an, on (hominem).

anatemaz, anathème.

ancesterie, tige d'ancêtres.

anceys, avant (ante).

ancontrer, rencontrer.

anel, agneau (agnellum).

anglet, *petit angle* (angulum).
 anguisable, anguissos, anguis-
 sus, *anxieux, désireux*.
 anima, arme, anme, *âme*.
 anioiantis, *anéanti*.
 anoier, *ennuyer* (odio ?).
 ante, *tante* (amitam).
 antif, *ancien* (antiquum).
 anuit, *cette nuit* (hac nocte).
 anuy, *ennui*.
 aourer, aouser, *adorer* (ado-
 rare).
 apaisier, *faire la paix* (pa-
 cem).
 apareiller, *préparer* (parieu-
 lum).
 aparoir, apparroistre, *appa-
 raitre*. Par. pr. aparissant.
 appartenanz, *parent* (pertinere).
 apeler, *appeler, accuser*.
 apendre, *répandre* (pendere).
 apensad, *réfléchi* (pensare).
 apert, apers, *évident, brillant* ;
 en apert, *ouvertement*.
 apperçoivre, aperçoivre, *aper-
 cevoir*. Ind. pf. 3^e p. s.
 aperceut ; 3^e p. pl. appar-
 curent. Par. pf. apparceu
 (percipere).
 appartenir, *appartenir*. Ind.
 pr. 3^e p. pl. appoertiennent.
 aprendre, *apprendre*. Sbj. pr.
 3^e p. s. aprengne.
 apresé, *oppressé* (pressum).
 aprof, *ensuite* (ad prope).

aprosmier, apreismier, *appro-
 cher* (proximum).
 aquel, *celui-ci* (qualem).
 arbalestée, *portée d'arbalète*.
 ardoir, *brûler, briller*. Ind.
 pr. 3^e p. pl. ardent. Cd.
 3^e p. s. arderoit. Sbj. pr.
 3^e p. s. arde. Par. pr.
 ardant ; pf. ars, arse (arde-
 re).
 aree, *labour, terre labourée*.
 arere, arrier, *arrière* (retro).
 ariver, *aborder* (ripam).
 arment, *bétail* (armentum).
 aronde, *hirondelle* (hirundi-
 nem).
 arraisonner, araisonner, *parler*.
 artimage, *maléfice* (artis ma-
 gus).
 as, à les, *aux*.
 asaillir, asalir, *attaquer, as-
 siéger* (salire).
 asoploier, *réfl. faiblir*.
 assaier, *essayer* (exagium).
 assaillies, *sorties* (salire).
 assëoir, asëoir, *assiéger*. Ind.
 pf. 3^e p. s. asist (sedere).
 assener, *frapper, adresser*.
 assez, assés, *asez, beaucoup*.
 astenir, *retenir* (tenere).
 ataindre, *rencontrer*. Par. pf.
 ataint (tangere).
 atant, *alors* (tantum).
 atente, *attente* (tendere).
 atot, atout, *en, avec* (totum).

atraire, *attirer, rassembler.*

Par. pf. atret, atrète.

aucuns, *quelques-uns* (aliquem).

aüner, aduner, *rassembler.*

auques, *un peu* (aliquid).

aüser, *user* (uti).

aval, *en bas*; d'aval, *d'en bas.*

avalier, *descendre* (vallem).

avant, *in avant, à l'avenir.*

avenir, *arriver, convenir. Ind.*

fut. 3^e p. s. aveindra. *Sbj.*

imparf. 3^e p. s. avenist
(venire).

aversere, *adversaire.*

aversier, *diable* (adversarium).

aveuc, avecq, *avec* (apud hoc).

avigurad, *fort* (vigorem).

aviron, *en aviron, tout autour.*

avoglide, *aveugle* (oculum).

avoir, *avoir. Ind. pr.* 3^e p.

s. at, ad; 1^{re} p. pl. avum,

avuns, avomes. *Imparf.* 1^{re} p.

s. avoye; 2^e p. avoies; 3^e p.

ot, avoit, havoit; 1^{re} p. pl.

avium. *Pf.* 1^{re} p. s. oi;

2^e p. s. oüs; 3^e p. out, oth,

ot, eut, aul, auret, avret,

ab; 3^e p. pl. orent. *Fut.* 1^{re}

p. s. avrai; 1^{re} p. pl. arons;

2^e p. averés; 3^e p. aront.

Cd. 2^e p. pl. ariez. *Sbj.*

pr. 2^e p. pl. aies; 3^e p. ayent.

Imparf. 1^{re} p. s. oüsse;

3^e p. s. auisset, èust, eust;

Par. pf. eü (habere).

aysis, *ainsi se.*

ax, *eux.*

B

bachelor, *jeune homme.*

bacon, *salaison.*

baguettes, *bagatelles* (baculum).

baillie, *pouvoir* (bajulare).

baisar, baisair, *embrasser.*

hai·ol, *baiser* (basiare).

haldur, baudour, *hardiesse.*
gaieté (?).

bandun, bandon, *discretion, a*
bandon, à volonté.

banir, *convoquer.*

barat, *tromperie, querelle.*

barnage, *baronnage* (baronaticum).

basselette, *bachette* (baccalarem).

bataille, *corps de troupes.*

batre, *battre. Par. prés.* bat-
tant; *Par. pf.* batut (bat-
tuere).

bautesme, *baptême* (baptisma).

bauz, baus, *danse.*

béché, *brocheton.*

becuis, *biscuit* (coquere).

bel, hels, biaux, biaux, *bele,*
beau, belle (bellum).

bellezour, *plus belle* (bellatio-
rem).

beneïr, *bénir*. *Par. pf.* be-
nëoit, benoïste (dicere).

benlement, *doucement*, *fort*.

ber, bers, *baron*.

berzil, *bercail* (vervicem).

besoigne, *besogne*, *affaire*, *re-
mède*.

beyn, ben, boen, *bien* (bene).

bise, *biche*.

blandices, *flatteries* (blandi-
tias).

blasmer, blamer, *blâmer*. *Sbj.*

pr. 3^a *p. s.* blamst (blas-
phemare).

blialt, *bliant*.

bloie, *bleue*.

boivre, *boire*. *Ind. fut.* 1^{re} *p.*
s. bevrâi (bibere).

bon, *volonté*, *souhait* (bonum).

bon, bons, buns, bona, buona,
bon, *bonne* (bonum).

bor, *à la bonne heure* (bona
hora).

bor, bors, bort, *bord*.

borjoiz, *bourgeois* (burgensem).

bos, box, *bois*.

bosoinz, bosuing, *besoin*.

bouter, buter, *pousser*, *mettre*.

brace, braz, *bras* (brachia).

braies, *chausses*.

branc, *épée*.

bricon, bricun, *coquin*.

brief, *lettre* (brevem).

briès, *bref* (brevem).

brocher, *éperonner* (broccum).

brudler, *brûler* (ustulare).

bruire, *faire bruit*. *Ind. pr.*

3^a *p. s.* bruiet, bruit. *Par.*

pr. bruianz (rugire).

brunie, *haubert*.

buche, *bouche* (buccam).

buisine, *trompette* (buccinam).

buter, *rebuter*.

C

cabeyl, *cheveu* (capillum).

cabir, *achever* (caput).

cadhun, cadhuna, *chacun*,

chacune (κατά unum).

calcier, *chausser* (calceare).

campanes, *sonnettes*.

canchon, *chanson* (cantum).

canel, chanel, *chenal* (canalem).

cans, *plaine*, *champ* (campum).

cant, *quand* (quando).

cant, *chant* (cantum).

cantel, *château*, *quartier*.

capel, *chapeau* (cappa).

caple, *coup*, *choc* (capulare).

car, *char* (carrum).

car, cars, charn, *chair* (caro).

carboulée, *poussière de char-*

bon (carbunculum).

carbounée, *viande saignante*.

carbuncles, *escarboucle*.

carge, *charge* (carricare).

caritet, *charité* (caritatem).

carolle, *danse*.

cas, *cas*; a cas, à terre (casum).
 cavals, *chevaux* (caballos).
 ce, ço, chou, zo, *cela*, *ee*.
 cel; *mas. s. suj.* cil, ciels, celi, cis, chiens; *rég.* cel, celui; *mas. pl. suj.* cil, cels; *rég.* cels, ceulz; *fém. s. suj.* cele, celi; *rég.* celes, *ce*, *cet*, *celui* (ecce illum).
 cel, cels, ciels, *ciel* (cœlum).
 cengle, *sangle* (cingula).
 cens, cenx, *cent* (centum).
 cers, *cerf* (cervum).
 cest, cist, ceste, cheste; *pl.* ces, cez, *ce*, *cet* (ecce istum).
 ceval, *cheval* (caballum).
 cha, ça (ecce hac).
 chaiens, *céans* (ecce hac intus).
 chaitis, *captif*, *misérable*, *petit* (captivum).
 chaloir, *importer*, *soucier*. *Ind. pr. 3^e p. s.* chaut, chielt. *Imparf. 3^e p. s.* chailloit. *Sbj. pr. 3^e p. s.* chaille.
 champun, *plaine* (campum).
 chancelier, *celui qui écoute les leçons qu'on doit lire à l'église, appose le sceau aux affaires, fait et signe les lettres du chapitre, conserve les livres et prédiche* (cancellarium).
 chanter, canter, *chanter*. *Ind. imparf. 3^e p. s.* cantout.

chaoir, chëoir, caïr, chaïr, *tomber*. *Ind. pr. 3^e p. s.* chet, chiet; *3^e p. pl.* chedent, chiéent, chiedent. *Imparf. 3^e p. s.* cheoit. *Pf. 3^e p. s.* chaï, caï, caït; *3^e p. pl.* cadegrent. *Par. pf.* chéus, chëuz, chaïte (cadere).
 chapleïz, *bruit d'armes* (capulare).
 chapler, capler, *frapper avec l'épée* (capulare).
 charretil, *charrette* (carrum).
 chasnes, *chêne* (?).
 chastoy, *châtiment* (castigare).
 chayne, *chaîne* (catena).
 che, se (se).
 chescun, chascun, *chacun*.
 chevalchier, *chevaucher*.
 chevance, *biens*.
 chevels, chevous, *cheveu*.
 chevroël, *chevreuil* (capreolum).
 chief, chies, *tête* (caput).
 chier, *cher* (carum).
 chiere, *mine*, *visage* (cara).
 christian, christien, *chrétien*.
 ci, chi, *ici* (ecce hic).
 ciglaton, *étouffe de soie*.
 ciu, ciutat, cit. t, cit, *cité*.
 clamer, *appeler*. *Ind. pr. 3^e p. s.* cleimet (clamare).
 clamor, *appel* (clamorem).
 clar, cler, *clair* (clarum).

claret, *hippocras* (clarum).
 claritez, *clarté* (claritatem).
 clementia, *clémence* (clementiam).
 clerjes, *clergé* (clericum).
 clergier, *faire clerc* (clericum).
 cloant, *fermant* (claudere).
 cnivet, *canif*.
 cobetad, *convoitise, cupidité*.
 coitement, *tranquillement*.
 cointes, *expérimenté, connaisseur* (cognitum).
 cointoier, *parer* (cognitum).
 coïre, *cuire*; se coïst, *se consuma* (coquere).
 coler, *collier* (collum).
 colier, collet, *col, cou* (collum).
 coloier, *regarder*.
 colomb, *colombe* (columbam).
 colorad, *coloré* (colorem).
 colp, colps, cos, cous, *coup, faute* (colaphum).
 com, cum, come, con, *comme, afin que, combien, lorsque*.
 coma, *crinière* (comam).
 comander, *confier* (mandare).
 comminz, *cumin*.
 compaignie, cumpannie, *compagnie, troupe, nombre*.
 comperer, *acheter*. Sbj. pr. 3^e p. s. *compère* (parare).
 compte, cunte, *compte* (computum).
 concreidre, *réfl., se fier, se rendre* (credere).

condigner, *croire digne* (dignum).
 confés, *qui a avoué* (fateor).
 confort, *consolation* (fortem).
 confortar, *exhorter* (fortem).
 congïer, *congédier* (commeatum).
 conoistre, congnoistre, cunnuistre, *connaître*. Ind. pr. 1^{re} p. s., *conuis, congnois*; 2^e p. pl. *conissiés*. Fut. 2^e p. pl. *connistrez*. Pf. 3^e p. s. *congnut, conut*. Par. pf. *coneud*.
 conquerre, *conquérir*. Ind. pf. 3^e p. pl. *conquistrent* (quœrere).
 conréer, cunréer, *équiper, armer, préparer*.
 conroy, *préparatifs, soin, congé*.
 consentir, se c. à, *accorder*.
 conseyl, *conseil* (consilium).
 contenir, *réfl. se contenir*. Ind. pr. 3^e p. s. *conten*.
 contredire, *refuser* (dicere).
 controver, *trouver bon*.
 converser, *habiter, séjourner*.
 convoyer, *accompagner*.
 copel, *copeau*.
 copier, coper, *couper*.
 corage, cœur, *courage* (cor).
 corneïz, *bruit de cors* (cornu).
 corn, *trompette* (cornu).
 corocos, *courroucé, affligé*.

coronet, curunez, *tonsuré*.

cort, curt, *court* (curtum).

corre curre, *courir*. *Ind.*

pr. 3^e *p.* *pl.* curren. *Pf.*

3^e *p.* *s.* curut. *Par.* *pr.*

corant (currere).

cosa, cose, *chose* (causam).

cotteret, *cotret* (?).

couarer, *être lâche* (cauda).

cour, *courroux*.

courroucer, corocier, *courrou-*

cer. *Ind.* *pr.* 3^e *p.* *s.* co-

rocet (?).

courroy, de c., *corroyé*.

coute, *coude* (cubitum).

coutel, *lame* (cultellum).

couvrechief, *voile de tête*

qu'on tenait parfois à la

main (cooperire caput).

covenir, *convenir*; *Ind.* *imparf.*

3^e *p.* *s.* covenoit. *Fut.*

3^e *p.* *s.* covendra (venire).

covent, convent, *convention*,

accord (venire).

covir, *désirer* (cupire).

covrir, cuvrir, cubrir, *cou-*

vrir (cooperire).

cras, *gras* (crassum).

craventer, *renverser* (crepare).

creces, *crèches*.

creindre, *craindre*. *Ind.* *pr.*

1^{re} *p.* *s.* criens; 3^e *p.* *s.*

crient (tremere).

creire, *croire*, *confier*. *Ind.*

pr. 1^{re} *p.* *s.* croy. *Fut.*

1^{re} *p.* *s.* crerai. *Par.* *pf.*

creu (credere).

crepon, *croupion*.

cresp, *crépu* (crispum).

crever, *crever*. *Sbj.* *pr.* 3^e *p.*

s. criet (crepare).

criator, *créateur* (creare).

crider, *crier* (quiritare).

crieme, *crainte* (tremere).

crignete, *crinière* (crinem).

crin, *cheveu* (crinem).

cris, criz, *cri* (quiritare).

croisseïz, *bruit d'épées qui se*

croisent.

croistre, *croître*. *Par.* *pf.*

crëu (crescere).

croller, *trembler* (corotulare).

croppe, crupe, *croupe*.

cruissir, *craquer*.

cuard, *lâche* (cauda).

cue, *queue* (cauda).

cuer, cor, *cœur*, *cœur* (cor).

cuidir, *penser*. *Ind.* *pr.* 1^{re} *p.*

s. cuit; au mien cuidir, *à*

mon avis (cogitare).

cuillier, *croupière*.

cuite, *quité* (quietum).

culchier, *coucher*, *étendre*.

placer (collocare).

culvert, culvez, *lâche* (?).

cumant, *ordre* (mandare).

cumpainz, *cumpaignun*, *com-*

pagnon (panem).

cunduire, *conduire*. *Sbj.* *pr.*

3^e *p.* *s.* cunduiet (ducere).

cungiet, *congé* (commeatum).
 cunsentir, *accorder* (sentire).
 cuntencer, *s'efforcer*.
 cuntenement, *maintien* (tenere).
 cunter, *raconter*. *Ind. pr.*
 3^o *p. s.* cunt (cumputare).
 cuntraire, *malheur* (cuntrarium).
 curial, *courtisan, favori, royal*.
 curs, *course* (cursum).
 curt, *cour* (curtem).

D

damage, *tort* (damnum).
 damno, damz, *dommage, perte* (damnum).
 damedeus, *dieu* (dominum deum).
 dans, *seigneur* (dominum).
 dansel, *jeune homme* (dominum).
 dēable, dīaūle, *diable* (diabolum).
 déavé, *égaré*.
 debatre, *frapper* (battuere).
 dedenz, *dedans* (intus).
 deduire, *conduire, passer* (ducere).
 deduit, deduiz, *plaisir* (ductum).
 deffermer, *ouvrir* (firmare).
 definement, *fin* (finem).
 defors, *dehors* (foris).

degeter, *renverser* (jactare).
 degret, *degré, pas, escalier*.
 deignier, deynier, degner, *daigner* (dignum).
 delaïer, *retarder, tarder* (?).
 delcad, *fin* (delicatum).
 delez, del's, *à côté de* (latus).
 delivre, *delivré*; a d. *promptement* (liberum).
 dels, *de les*.
 demaiseler, *massacrer*.
 demener, *conduire*. *Ind. fut.*
 3^o *p. s.* demerra (minare).
 demourer, demorer, *retarder*.
 demure, *demeure* (mora).
 den, *en cela*.
 departir, *s'éloigner, séparer*.
 depecier, *briser* (petiare).
 depleier, *déployer* (plicare).
 derochier, *tomber* (rocca).
 derompre, *déchirer, arracher*.
 des que, *jusqu'à ce que*.
 deschevalchier, *jeter à bas de cheval* (caballum).
 descirer, *déchirer*.
 desclore, *ouvrir, percer, déchirer* (claudere).
 desconfort, *découragement*.
 désfiance, *défense* (fidem).
 destier, *défer*. *Ind. pr. 1^{re} p. s.* de-fi (fidere).
 desirrosse, *désireuse* (desiderare).
 deslier, *déliar, dissoudre*.
 desmenter, *perdre la tête*.

despendre, *dépenser* (pendere).
 despire, *mépriser* (despicere).
 desplaisance, *déplaisir*.
 desrei, *désordre*; à d., avec
impétuosité.
 desrompre, *briser*. Par. pf.
 desrout (rumpere).
 dessenir, *empirer*.
 destre, *droit* (dextrum).
 desuz, *dessus* (sursum).
 desver, *être fou*. Par. pf.
 desvez, desvee (?).
 desvié, *défense* (vetatum).
 dete, *dette* (debitam).
 detordre, *plier, tordre*. Par.
pr. detorquant (torquere).
 detraire, *soulever, relever*.
 detres, *par derrière* (trans).
 detribler, *broyer*.
 deus, dous, dui, dex, *deux*.
 deus, den, deo, dex, diex,
 dix, *Dieu* (Deum).
 devenir, *devenir*. Ind. pf.
 3^e p. s. deveng (venire).
 devinaille, *ce qu'on a prédit*.
 devoir, *devoir*. Ind. pr. 1^{re} p.
 s. dei, doi, doy; 3^e p. s.
 dift, dait, deit. Sbj. pr.
 3^e p. s. doye. Imparf. 3^e p.
 s. dēust, dōust; 2^e p. pl.,
 dousez (debere).
 diemence, *dimanche* (dominum).
 dire, *dire*. Ind. pr. 3^e p. pl.
 dient. Fut. 1^{re} p. pl., diromes.
 Impér. dictes. Sbj.

pr. 3^e p. s. dye. Imparf.
 1^{re} p. pl. desisiens (dicere).
 dis, di, dies, *jour* (diem).
 dis, mot, dit (dictum).
 dis, dix (decem).
 diva, *va dire*.
 devenir, *devenir* (venire).
 divers, *différent, étrange*.
 dol, duol, doe's, *deuil, douleur* (dolere).
 dolereus, *souffrant* (dolere).
 dolēure, *copeaux* (dolabra).
 doloir, *s'affliger*. Ind. pf. 3^e
 p. pl. dolurent. Par. pr.
 dolens (dolere).
 dolor, douleur, *douleur* (dolor-
 rem).
 domnizelle, *demoiselle*.
 don, *seigneur* (dominum).
 doner, duner, *donner*. Ind.
 fut. 1^{re} p. s. donrai, dorrai.
 durrai. Impér. dunez. Sbj.
 pr. 3^e p. s. doint, duinst,
 doinst (donum).
 dotance, *peur* (dubitare).
 dou, *de le*.
 dou, *doux* (dulcem).
 doubter, duter, *redouter*,
craindre (dubitare).
 doy, *doigt* (digitum).
 dracon, *dragon* (draconem).
 dras, *vêtements* (?).
 dreit, dreiz, *droit, juste*.
 dreiture, à d., *sans faute*.
 dru, druz, *ami* (?).

duire, *conduire*. *Ind. pf.* 3^e
p. pl. duistrent (*ducere*).
 duire, *instruire*. *Ind. pr.*
 3^e *p. s.* doyst. *Fut.* 3^e *p.*
pl. duistrunt. *Sbj. pr.* 3^e *p.*
s. doist. *Par. pf.* duys,
 doit (*docere*).

dunc, *danques, alors* (*tunc*).
 dunt, *dont* (*unde*).
 durée, *a d., pour longtemps*.
 durement, *beaucoup*.
 duze, *douze* (*duodecim*).

E

e, *et*.
 eage, *vie* (*ætaticum*).
 ebisque, *évêque* (*episcopum*).
 ebrey, *hébreu*.
 edrer, *errer* (*errare*).
 egue, *ewe, eau* (*aquam*).
 einc, *jamais* (*adhuc ?*).
 einz, *avant* (*ante*).
 eire, *voyage, chemin* (*errare*).
 eisi, *ensi, ainsi* (*æque sic*).
 eissir, *sortir*. *Ind. pr.* 3^e *p.*
s. eist; *fut.* 3^e *p. s.*
 eistrai. *Par. pf.* eissuz.
 el, *en le*.
 el, *autre chose* (*aliud*).
 el, *els, ele, lui, eux, elle*.
 ele, *aile* (*alam*).
 element, *force* (*elementum*).
 elez, *galop* (*ex laxare*).
 em, *en* (*in*).

embronz, *qui penche la tête*.
 emses, *enses, ansans, anfant,*
enfant (*infans, infantem*).
 emparenté, *apparenté*.
 emparlé, *habile à parler*.
 empedement, *torture*.
 emperere, *empereur*.
 emperieres, *impératrice*.
 empeyr, *empire* (*imperium*).
 empoint, *en point* (*punctum*).
 empor, *pour* (*pro*).
 emprise, *entreprise*.
 enamer, *aimer tendrement*.
 enarmes, *courroies du bou-*
clier (*arma*).
 enbatre, *enfoncer*. *Ind. pf.*
 3^e *p. s.* enbati (*hattuere*).
 encalcier, *poursuivre* (*calcem*).
 encantêur, *enchanteur*.
 enceis, *avant* (*ante*).
 enchêoir, *tomber dans, en*
courir. *Par. pf.* enchiet.
 encliner, *pencher* (*inclinem*).
 encombrier, *embarras*.
 encontrer, *encuntre, rencon-*
trer (*contra*).
 encuntre, *contre* (*contra*).
 encurvê, *courbé* (*curvatum*).
 endementres, *pendant*.
 endreit, *endroit, tout droit ;*
pour ce qui est de ; de suite.
 enfermes, *malade* (*infirmum*).
 enfermeté, *enfermeted, infir-*
mité, maladie (*infirmum*).
 enforcad, *fort, renforcé*.

engenrement, *génération*.

engenner, engerrer, *engendrer*.

Ind. pf. 3^e p. s. engenuï.

enging, *esprit, ruse*.

engringnier, *aggraver* (grandem).

engoler, *garnir de fourrure*.

enhadide, *haïe*.

enl, *en le* (in illum).

enne, *est-ce que?*

enorter, *exhorter* (hortari).

enprès, *ensuite* (pressum).

enqui, *là* (ecce hic).

ens, enz, *dedans* (intus).

ensanle, *ensemble* (simul).

ensement, *ainsi, de même*.

enseignier, enseynner, *instruire*.

Par. pf. enseynad (signum).

ensenna, enseigne, enseigne;

signe, marque, miracle.

ensurquetout, *surtout*.

ent, *de là* (intus).

entendre, *écouter, s'appliquer* (intendere).

entente, *but, désir* (tendere).

enterant, *brandissant*.

entor, *autour* (tornum).

entredous, *entre les deux*.

entreduter, *redouter* (dubitare).

entreprendre, *embarrasser*.

entresque, *jusqu'à ce que*.

enurer, *honorer* (honorem).

envaiser, *se divertir*.

envers, *à la renverse* (versus).

envis, *à contre-cœur* (in vitum).

envoiseure, *joie* (viliare).

eo, eu, je (ego).

eps, *même* (ipse).

ermin, *arménien*.

erramment, *aussitôt* (iterare).

errant, *aussitôt* (iterare).

erre, *mesure, disposition*.

es, *en les*.

esbaïr, *étonner* (badire).

esbanoïer, *réfl. se divertir*.

esbanoy, *divertissement*.

esbatre, *amuser* (battuere).

esbuillir, *être agité* (bullire).

escaper, *échapper* (campum).

eschar, *moquerie*.

escharnir, *railler*.

esclairer, *éclairer, dissiper*.

esclicer, *se fendre*.

escrois, *bruit, éclat, craquement*.

escud, *écu* (scutum).

esculte, *espion* (auscultare).

esdemetre, *démeltre* (mittere).

esdrece, *relever* (directum).

esforcier, *travailler* (fortem).

esgarder, *regarder*.

esjoïr, *réfl. se réjouir. Ind.*

fut. 1^{re} p. s. esjorrai.

esjoissement, *joie* (gaudium).

eskolter, *écouter* (auscultare).

eslaisser, *réfl. s'élancer* (laxare).

esledec, *égayer* (lætitiā).

eslongier, *éloigner* (longum).

esmaier, *réfl. perdre courage* (gothique, magan).

esmier, *briser* (mica).
 esmovoir, *émouvoir*: *Par. pf.*
 esméu (movere).
 espaa, *épée* (spatha).
 espaciūn, *moyen de fuir*.
 espalles, *épaules* (spatulam).
 espargnier, *esparner, épargner*.
 Sbj. imparf. 3e p. pl. es-
 parnaissant (parcere).
 espès, *espesse, épais, épaisse*.
 espiet, *épieu, lance*.
 espin, *de tremble*.
 espinceau, *épingle* (spinulam).
 espongner, *empoigner* (pu-
 gnum).
 esquacier, *écraser* (quassare).
 esrager, *être fou de rage*.
 esrer, *marcher* (errare).
 essaucier, *relever* (altum).
 esseuler, *laisser seul* (solum).
 essilier, *chasser* (exilium).
 estache, *pilier* (staca).
 ester, *rester debout*. *Ind.*
 pf. 3e p. s. estut; *3e p.*
 pl. esterent, esturent; en
 estant, *debout* (stare).
 estor, estorz, estorn, estur,
 estour, *combat*.
 estorner, *pirouetter*.
 estout, estouz, *hardi, impru-*
 dent (stultum).
 estovoir, *falloir, convenir*.
 Ind. pr. 3e p. s. estoet.
 Sbj. pr. 3e p. s. estucet.
 Imparf. 3e p. s. estout, es-

toût (est opus).
 estraim, *paille* (stramen).
 estrangier, *chasser* (extra-
 neum).
 estre, *contre* (extra).
 estre, *être*. *Ind. pr. 1re p. s.*
 seus, soi, sui; *2e p. ies*;
 3e p. s. ist. Imparf. 1re p.
 s. estoie, estoye, ère; *3e p.*
 s. estoit, esteit, iert, ère,
 ert, eret; *1re p. pl.* estiien,
 estion; *3e p. pl.* estoient,
 ièrent, erent. *Pf. 1re p.*
 s. fui, fu; *3e p. s.* fu, fud.
 Fut. 1re p. s. er, ère; *3e p. s.*
 iert; serad. *Cd. 1re p. s.*
 sereie; *3e p. s.* eüst, furet,
 fura; *2e p. pl.* fussez. *Sbj.*
 pr. 3e p. s. sit, seit. *Imparf.*
 1re p. s. fuisses, fuisse;
 2e p. s. fusses; *3e p. s.*
 fust; *2e p. pl.* fuïssez. *Par.*
 pf. estet (essere).
 estreu, *étrier*.
 estrïer, *étrier*.
 estrit, estrif, estris, estrite,
 querelle, combat (strictum).
 estrivée, *émulation*.
 estrivement, *querelle*.
 estultie, *folie* (stultitiam).
 esturmîr, *s'assembler, s'en-*
 gager.
 es vos, *voici*.
 evirum, *autour*.
 ex, euz, eus, *yeux* (oculum).

exercice, *armée* (exercitum).
exir, *sortir* (exire).

F

faillie, *faute* (fallere).
faillentia, *faute* (fallere).
faillir, *manquer*. *Ind. pr. 3^e p. s. fault. Fut. 1^{re} p. s. faurai. Sbj. pr. 3^e p. s. falle* (fallere).
fal, fals; faulse, *méchant, traître, funeste* (falsum).
falcuns, falcon, *faucon*.
falve, *fauve* (fulvum).
famis, *affamé* (famem).
fatrouiller, *remuer*.
favele, favole, *discours*.
fel, felun, *traître, méchant*.
felunie, *perfidie*.
femier, fomerovi, *fumier*.
fendre, *éclater, se fendre*.
fer, *fier* (ferum).
fère, *faire*. *Ind. pr. 1^{re} p. s. fac, fas, faz, fays, faich; 3^e p. s. fet, fai. Imparf. 3^e p. pl. faisoient, feissoient. Fut. 2^e p. pl. fereis. Pl. q. pf. 3^e p. s. fistdra. Pf. 2^o p. s. fesis; 3^o p. s. fest, fei, fist, feïst; 3^e p. pl. fisdrent. Impér. fai. Cd. 1^{re} p. pl. feriemmes. Sbj. pr. 1^{re} p. s. facet; 3^o p. s. fazet, facet; 3^e p. pl.*

feïssent. Par. pf. fet, fète (facere).
fereïz, bruit d'épées qui se croisent (ferire).
ferir, frapper. Ind. pr. 3^e p. s. fiert; 2^e p. pl. ferez; 3^e p. pl. fierent. Sbj. pr. 3^o p. s. fierget. Par. pf. ferut (ferire).
fermer, attacher solidement.
fés, faix (fascem).
fet, fez, fait, action (factum).
ficher, clouer (figere).
fid, fied, fiet, foi (fidem).
fier, se fier (fidere).
fier, figuier (ficum).
figurad, façonné (figuram).
filie, fille (filiam).
fin, pur (finem).
finer, finir (finem).
fis, sûr (fidum).
fiux, fielz, fiz, fils (filium).
flambe, flamme (flammam).
flums, fluns, flun, fleuv, fluet, fleuve, rivière (flumen).
flur, fleur (florem).
flurir, fleurir (florere).
foc, fou, feu (focum).
foïr, fuïr, fuir, quitter (fugere).
foiz, feiz, fiës, fois (vicem).
folage, folie (follem).
forcés, ciseaux à tondre.
forma, manière (formam).
formaige, fromage (formam).
forment, fortement (fortem).

forreau, *fourreau*.
 fors, *hors de, excepté* (foris).
 forsené, *forsenede, forcené*.
 fort, forz, *fort, brave, terrible* (fortem).
 fortce, *force* (fortia).
 fraindre, *briser*. Par. pf.
 frait. Ind. pr. 3^e p. s.
 franit, freint (frangere).
 fraipaille, *gens de rien*.
 fredre, fradre, fradra, *frère*
 (fratrem).
 frelle, *frêle* (fragilem).
 fromentée, *sorte de gâteau*
 (frumentum).
 fuirur, *fureur* (furorem).
 fulc, *foule*.
 funteine, *fontaine* (funtem).
 funz, *fonts* (fontes).
 fust, *bois de lance* (fustem).

G

gaaingnour, *laboureur*.
 gab, gas, gabement, *plaisanterie*.
 gaber, *se vanter à outrance*.
 gambes, *jambes* (gambas).
 gamboison, *veste rembourrée*.
 gangner, *gagner*.
 garison, *provision*.
 garissement, *guérison*.
 garnir, *pouvoir abondamment*.

gascun, *cheval gascon* (vasconem).
 gehir, *confesser*.
 geme, *perle* (gemmam).
 gemmé, *perlé* (gemmam).
 genoillon, *genou* (genu).
 gent, genz, *joli* (genitum).
 gerir, *guérir*.
 gergonner, *jargonner* (?).
 gernun, *moustache* (granones).
 gesir, *être couché*. Ind. fut.
 2. p. s. girras. Par. pr.
 gesanz; pas. gëut (jacere).
 geter, *jeter*. Par. pf. gie-
 tez (jactare).
 giens, rien, *en rien* (rem).
 gladie, *glaive* (gladium).
 glauc, *gris*.
 glorie, *gloire* (gloriam).
 gorpil, gupilz, *renard* (vulpem).
 goios, *joyeux* (gaudium).
 gomer, *puits, source*.
 gonelle, *robe*.
 goulousans, *désireux* (gulam).
 grabaton, *grabat*.
 graille, *grêle* (gracilem).
 grain, grains, *triste*.
 gran, grans, grant, *grand* (grandem).
 gred, *gré, volonté* (gratum).
 greignor, graignur, *plus grand*.
 grevance, *chagrin* (gravem).
 grezil, *grésil*.
 grief, *terrible* (gravem).
 guaër, *aller dans l'eau* (vadum).

guant, *gant*.
 guarant, *défenseur*.
 guarantisun, *garantie*.
 guaret, *guéret* (vervactum).
 guariz, *protégé*.
 guarnement, *armure*.
 guerpir, *quitter*.
 guerredun, *salaire*.
 guet, guez, *gué* (vadum).
 guiterne, *guitare*.
 gunfanun, *gonfanon*.
 guta, *goutte* (guttam).

H

habitacle, *demeure* (habitare).
 haïr, *haïr*. Ind. pr. 3^e p. s. het; 3^e p. p. hayent.
 Fut. 1^{re} p. s. harrai.
 halt, *haut* (altum).
 hanste, *lance*.
 hardel, hardeillon, hardiau, *paquet*.
 harnecher, *harnacher*.
 haucer, *élever* (altum).
 hée, *hé* !
 helz, *garde de l'épée*.
 herberc, *maison*.
 herberjer, hebergier, *héberger*.
 herens, *harengs*.
 herites, *héritage* (heredem).
 hiamme, hyamme, helme, *heaume*.

honestet, *honneur* (honestatem).
 honor, honors, honur, henor, *honneur, fief* (honorem).
 hore, *heure* (horam).
 hosseure, *housse*.
 housiax, *guêtres*.
 huchier, *crier* (huc).
 hui, ui, *aujourd'hui* (hodie).
 huis, *porte* (ostium).
 hum, hoem, on, *homme* (hominem).
 huntage, *déshonneur*.
 hustin, *grande querelle*.
 huyer, *crier*.

I

i, y (ibi).
 icest, icist, ice, ichil, *ce, ceux* (ecce istum, hoc, illum).
 ie, io, ge, jeo, *je* (ego).
 iex, *yeux* (oculum).
 ileuques, ilec, illoc, iloec, *là*.
 in, en; in avant, *à l'avenir*, in quant, *autant que* (in).
 infans, *enfant* (infantem).
 int, *de là* (inde).
 intrer, *entrer* (intrare).
 iors, *jours* (diurnum).
 ireus, *en colère* (iram).
 irier, *se fâcher* (iram).
 isnel, *rapide*.
 issi, *ainsi*; i. faitierement, *si parfaitement* (æque sic).

issir, *sortir*. *Ind. pr. 3^e p.*
s. ist; 3^e p. p. issent.
Pf. 3^e p. s. issi, isci.
Fut. 2^e p. s. istras; 3^e p. s.
istrad; 2^e p. p. istroiz
(exire).

itant, *aussi* (æque tantum).
 itel, ites, *tel* (æque talem).
 iv, *là* (ibi).

J

jà, *déjà*, *jamais*; ne... ja.
point (jam).

jamès, *jamais* (jam magis).

jalne, *jaune* (galbinum).

jame, *perle* (gemmam).

jat, *ja te*.

jausir, *choisir*.

jel, *je le*.

jengler, *parler, discourir*.

jeo, jou, *je* (ego).

joians, *joyeux* (gaudium).

joindre, juindre, *joindre* (jun-
 gere).

jonet, jonette, *jeune* (juve-
 nem).

jonchière, *lieu plein de joncs*.

jouer, juef, *jouer* (jocari).

jouvent, *jeunesse* (juventam).

jugier, *juger, décider* (judi-
 care).

juise, *jugement* (judicium).

jupel, *jupon*.

jus, jos, *en bas, à bas*.
 juvent, jouvent, *jeunesse* (ju-
 ventam).

K

kar, *eh bien!* (quare).

Karle, Karlo, Karlus, *Charles*
(Carolum).

kis, *qui les*.

kose, *chose* (causam).

Krist, *Christ*.

L

laborer, *travailler* (laborare).

laquetz, *laquais*.

laïens, *là dedans* (illac intus).

laissier, lazsier, lessier, *Ind.*

fut. 1^e p. s. lairai. Cd.

1^{re} p. s. laroie. Sbj. pr.

3^e p. s. laist. Impér. 3^e p. s.

lessast (laxare).

lancia, *lance* (lanceam).

lange, *chemise de laine*.

lanternier, *serviteur qui porte*
une lanterne (laternam).

large, *généreux* (largum).

las, *hélas!*

las, *malheureux* (lassum).

lasus, lassus, *là-haut*.

lavedure, *lavure* (lavare).

le, lo, li, *le, la, elle, lui* (il-
 lum).

léans, *là dedans* (illac intus).
 ledir, *nuire, injurier*.
 legerie, *folie* (levem).
 lès, *laid*.
 lès, lez, *à côté de* (latús).
 let, lé, les, lees, *large* (latum).
 leu, *loup* (lupum).
 lever, *lever*. Ind. pr. 1^{re} p. s.
 liève (levare).
 lez, laz, *côté* (latus).
 lice, *barrière*.
 lié, liés, liet, lied, *joyeux* (lætum).
 liedement, *gaiment* (lætum).
 liesse, lyesse, *joie* (lætitiám).
 lignaloey, *bois d'aloès*.
 lignede, *tribu* (linea).
 linçol, *chemise*.
 liquiex, *lequel* (ille qualis).
 lit, liz, *lit* (lectum).
 littera, *lettre* (litteram).
 liu, *lieu* (locum).
 liue, *lieue* (leucam).
 loenge, *louange* (laudem).
 loer, *louer*. Ind. pr. 3^e p. s.
 lot (laudare).
 loier, *lier* (ligare).
 lonxtiemps, *longtemps* (longum tempus).
 lor, lur, *leur, d'eux, à eux* (illorum).
 loyn, lonc, *loin* (longe).
 lui, li, lei, *lui, elle, à lui, à elle*; luil, *lui le* (ille huic).

luire, *briller*. Ind. pr. 3^e p. s.
 luist (lucere).
 lung, longe, *long, longue* (longum).
 lus, *brochet*.

M

magesteyr, *majesté* (majestatem).
 magestre, magistre, *maître* (magistrum).
 maieur, major, *maire, juge de village* (majorem).
 mailler, *battre le fer au marteau* (malleum).
 maillon, *maillot*.
 main, *matin* (mane).
 maiu, *main*; aparmain, *aus-sitôt* (ad per manum).
 maint, *main, maint*.
 mais, mès, mez, *mais, jamais, plus* (magis).
 maisel, *boucherie* (macellum).
 maisniée, maisniede, *maisonnée* (mansionem).
 mal, *mauvais* (malum).
 malfedude, *malheureuse* (factum).
 maltalant, *mautalent, colère*.
 manatce, manace, *menace*.
 mangonel, mangoniaus, *machine à lancer des pierres*.

manoir, *demeurer*. *Ind. pr.*

3^e p. s. maent. *Pf.* 3^e

p. s. mest (manere).

mar, *par malheur* ; mare.

marage, *de mer*.

maritz, *triste*.

martirie, *massacre*.

masnie, mesnie, *maison*.

maudire, maldire, maleir, *mau-*

dire. *Sbj. pr.* 3^e p. s. mau-

die, maldiet (male dicere).

mavestié, *méchanceté* (malum).

medisme, meïsme, mesme,

même (met ipsum).

medre, mesre, *mère* (matrem).

mehaig, *tourment*.

mehaignier, *tourmenter, faire du mal*.

moi, moy, mi, me, *moi* (me).

mels, melz, miols, mieulx,

mieux (melius).

membré, *prudent* (memorare).

mençoigne, *mensonge* (mentiri).

mencongnable, *mensonger* (mentiri).

menestier, *ministère, service* (ministerium).

menjer, *manger* : *Ind. pr.* 3^e p.

s. menjuë (manducare).

menu, menut, *rapide* (minutum).

mercier, *remercier* (mercedem)

mercit, *pitié* (mercedem).

mereaulx, *jetons*.

merel, *marque*.

merrien, *merrain* (materiam).

mes, mis, mun, meou, meos,

mé, meie, moie, mon, ma.

mesaisé, *malheureux* (minus).

meschef, *malheur* (minus caput).

mescunuistre, *méconnaître* (minus cognoscere).

mesfaire, *faire mal* (minus facere).

meson, *maison* (mansionem).

mestier, *besoin, office* (ministerium).

metre, *mettre*. *Ind. pr.* 1^{re} p.

s. metz. *Pf.* 3^e p. s. mist

(mittere).

meys, *mois* (mensem).

mi, *demi, au milieu* ; par mi,

par le milieu ; en mi, *au*

milieu de (medium).

mie, micha, *miette, un peu,*

rien ; michal, *micha le* (mi-

cam).

miel, miels, *mal* (malum).

miel, miels, *méchant* (malum).

mieldre, mieudres, *meilleur* (melior).

miens, *mien* (meum).

mier, *pur* (merum).

miliu, *milieu* (medium locum).

mire, *médecin* (medicum).

mischin, *petit enfant*.

mix, muez, *mieux* (melius).

moilier, muiller, *mouiller, se mouiller* (mollem).

monstier, mostier, *monastère*
(monasterium).

morie, *perte*.

morir, *mourir*. *Ind. pr. 1^{re} p.*
s. muir ; *3^e p. p. moerent*.

Fut. 1^{re} p. s. morrai. Sbj.
pr. 1^{re} p. s. moerge ; *mure*.

Imp. 3^e p. s. morust. Par.
pf. morz (mori).

mossu, *moussu*.

mostrer, mostrar, *montrer*
(monstrare).

mouller, muiller, *épouse* (mu-
lierem).

moult, mult, *fort, beaucoup*
(multum).

moyneaulx, *bastions*.

moveir, *mouvoir*. *Ind. fut.*
1^{re} p. s. muvrai (movere).

moz, *muet* (mutum).

mucier, *cacher* (mussare).

muder, muër, *changer, dépla-*
cer ; *ne pouvoir m., ne pou-*
voir faire que ne... pas (mu-
tare).

mue, *maison*.

munt, *monde* (mundum).

munt, *mont* ; *cuntre m. en*
haut (montem).

muser, *flâner*.

musgode, *trésor, provision*.

N

naie, *non* (non ego).

naistre, *naître*. *Par. pas.*

nes, naz, nez, net (nasci).

naffrer, navrer, *blessar*.

nasel, *partie du heaume* (na-
sum).

nate, *natte*.

ne, *non, ni* (non).

něant, neent, noient, nient,
nient, *rien* (non esse).

neims, *nain* (nanum).

neir, neyr, *noir* (nigrum).

neisun, *aucun* (ne ipsum unum)

nel, *ne le* (non illum).

nenil, *non* (non illud).

neporquant, *néanmoins* (non
pro quantum).

nes, *ne les* (non illos).

nes, *vaisseau* (navem).

nés, *nez* (nasum).

neûls, niuls, nus, nulla, nulluy,
nul, nulle (nullum).

nice, *simple* (nescium).

niceté, *sottise* (nescium).

nicement, *innocemment, niai-*
sement (nescium).

niés, *neveu* (nepos).

noise, *querelle, débat, bruit*.

nodrir, *nourrir* (nutrire).

nol, *ne... le* ; *nols, ne... les*.

nomer, *appeler* (nominare).

nonque, nunqua, *jamais* (nun-
quam).

notter, *noter* (notam).

no, nos, nostro, *notre, notre*
(nostrum).

nos, *ne*... *se* (non se).
 num. *nom* (nomen).
 nun, *non* (non).
 nuncier, *annoncer* (nuntiare).
 nuvele, *nouvelle* (novum).

O

O, *cela*; *ce*, *oui* (hoc).
 obscurar, *obscurcir* (obscurum).
 observer, *s'abstenir de* (servare).
 occasion, *prétexte* (occasio-nem).
 ocire, *tuer*. *Ind. pr.* 3^e *p. s.* ocit.
Imparf. 3^e *p. s.* ocioit.
Pf. 3^e *p. s.* ocist. *Fut.* 3^e *p. p.* ociront. *Par. pas.* ocis (occidere).
 od, ot, *avec* (apud).
 oeuvre, ovre, *œuvre* (operam).
 ôgres, *orgues*.
 oil, *œil* (oculum).
 oïl, *oui* (hoc illud).
 oïr, ouyr, *entendre, apprendre*. *Ind. pr.* 1^{re} *p. s.* oi;
 3^e *p. s.* ot; 2^e *p. p.* oëz;
 3^e *p. p.* oënt. *Pf.* 1^{re} *p. s.* oi;
 2^e *p. p.* oïstes, ouystes;
 3^e *p. p.* oïrent, ouyrent.
Fut. 3^e *p. s.* orra; 2^e *p. p.* orrez,
 orés. *Impér.* oiez. *Shj. pr.* 1^{re} *p. s.* oie. *Imparf.*

2^e *p. p.* oïssiez. *Par. pas.* oït, oit, ouy, ouye (audire).
 oïsel, *oiseau* (avicellum).
 oïseuse, *oisiveté* (otium).
 olifant, *cor* (elephantem).
 om, *on* (hominem).
 oin, ome, hom, omen, *homme* (hominem).
 omque, onc, onqs, onques, *jamais* (unquam).
 onestaz, *honnêteté* (honestatem).
 orains, *naguère* (horam aute).
 orar, *prier* (orare).
 ordener, *confier l'exécution* (ordinem).
 ordonnance, *ordre* (ordinem).
 ore, *heure* (horam).
 ore, *alors* (horam).
 orendroit, *de suite* (horam in directum).
 orez, *tempête* (auratum).
 orfaverrie, *broderie en or* (aurum).
 orgoïlz, orgoïll, *orgueil*.
 orie, *doré* (aurum).
 osberc, *hauberc*.
 oschier, *briser*.
 ost, oz, *armée* (hostem).
 oste, hoste, ostel, *maison* (hospitem).
 otroi, *volonté, permission* (auctorem).
 otroier, otreier, otrier, *permettre* (auctorem).

ou, *au, à le, à, avec, dans le.*
 ouvrier, *ovrer, uverer, travailler.* *Ind. pr. 3^e p. s. ouev-*
vre (operare).

P

pagieu, *païen* (paganum).
 paistre, *manger, nourrir* (pas-
 cere).
 paille, *étouffe de soie* (pallium).
 pan, *pièce, pan* (pannum).
 paor, *peur* (pavorem).
 papaliste, *papauté.*
 par, *sert à renforcer, très; par*
tant que, aussi loin que (per).
 parage, *noblesse.*
 parament, *parure* (parare).
 parastre, *beau-père* (patrem).
 pardonner, *remettre.* *Sbj. pr.*
3^e p. s. pardoinst (per do-
 nare).
 pardurable, *éternel* (per durare).
 parentet, *famille* (parentem).
 parfiner, *réf., s'achever* (per
 finem).
 parfond, *parfons, profond* (pro-
 fundum).
 parfundément, *profondément.*
 pargamin, *parchemin* (perga-
 minum).
 paroir, *paraître.* *Ind. pr. 3^e*
p. s. pert (parcere).
 pasmed, *pâné* (spasnum).

pauc, *poi, po, poy, peu* (pauci).
 paveillun, *tente, pavillon* (pa-
 pilionem).
 pecheresse, *la Madeleine.*
 pechiere, *pêcheur* (peccator).
 pecié, *faute* (peccatum).
 peçoier, *briser, mettre en pièces*
 (petiam).
 peiz, *poix* (picem).
 pel, *peaulx, peau, tente* (pel-
 lem).
 pelicun, *pelisse* (pellem).
 penade, *saut.*
 pendre, *pendre, être pendu*
 (pendere).
 pener, *torturer* (pœna).
 pensement, *méditation* (pen-
 sare).
 perceü, *ayant connaissance*
 (percipere).
 perdre, *perdre.* *Ind. pr. 3^e p.*
s. perdet; pert (perdere).
 perfectus, *parfait.*
 periere, *perriere, pierrien, ma-*
chine à lancer des pierres
 (petram).
 permanableted, *éternité* (ma-
 nere).
 perrin, *de pierre* (petram).
 pers, *bleuâtre* (pescium).
 persecuter, *poursuivre* (sequi).
 pès, *paix* (pacem).
 peser, *déplaire.* *Ind. pr. 3^e p.*
s. poise (pensare).
 pestre, *se repaître* (pascere).

petit, *peu* ; a bien p., *peu s'en faut*.

peyl, *poil* (pilum).

peys, *père*.

peys, *pis*, *poitrine* (pectus).

peysson, peissun, *poisson* (piscem).

phiphre, *cavalier jouant du fifre*.

piaus, *peau* (pellem).

pié, piez, piet, *pied* (pedem).

pieça, *il y a longtemps* (petiam habet).

piece, *intervalle de temps* (petiam).

pier, per, *pair*, *égal* (parem).

piller, *pilier* (pilarem).

pitet, *pitié* (pietatem).

plaier, *blessar* (plaga).

plain, *plaine* (planum).

plaire, *plaire*. *Sbj. pr.* 3^e p. s. placet (placere).

plait, playt, *procès*, *querelle*, *bruit* ; tenir p., *parler* (placitum).

pleier, *plier* (plicare).

plenté, *abondance* (plenitatem).

plorar, plurer, *pleurer* (plorare).

plover, *pleuvoir* ; *Ind. pr.*

3^e p. s. pluert (pluere).

plusur, li p., *la plupart* (plures).

poblo, *peuple* (populum).

poërus, *peureux* (pavorem).

polle, *jeune fille* (puellam).

por, *pour* ; por ce, *parce que* ;

pour ce, *c'est pourquoi* ; por quant, *autant que* (pro).

porchacer, purchacier, *chercher* (saccum).

porpenser, *imaginer*, *réfléchir* (pensare).

porro, poro, *pour cela* (pro hoc).

portatif, *sans cause*.

portedure, *portée* (portare).

porte-panier, *portefaix* (panarium).

post, pois, puis, *après*, *ensuite* (post).

poste, *position* (positam).

postiz, *porte secrète* (postem).

pouvoir, pooir, podir. *Ind. pr.*

1^e p. s. pois, puis, peus ;

3^e p. s. pout, pot. poet, puet ;

2^e p. p. povez, poez, poés ;

3^e p. p. poeent. *Imparf.* 3^e p.

s. pooit ; 2^e p. p. poiés ; 3^e

p. p. pooient, povoyent. *Pf.*

1^e p. s. poi ; 3^e p. s. poth,

pot, pouret ; 3^e p. p. pou-

rent, porent. *Fut.* 1^e p. p.

porrons. *Cd.* 3^e p. s. por-

roit, poroit. *Sbj. pr.* 3^e p.

s. puist, poisset, peust. *Im-*

parf. 1^e p. s. poisse ; 3^e

p. s. pëust ; 2^e p. p. püisiez

(potere).

praiere, *prière* (preces).

pré, pret, *prée* (pratam).

preiement, *prière* (preces).

preier, *prier*. *Ind. pr.* 1^{re} p. s. pry; 3^e p. s. preiet; 1^{re} p. p. proions. *Fut.* 1^{re} p. p. proierommes (*precari*).
 preisier, *priser* (*pretium*).
 prendre, *prendre*. *Ind. pr.* 1^{re} p. s. prens. *Pf.* 3^e p. s. pres, prist, print; 3^e p. p. presrent. *Fut.* 1^{re} p. s. prendrai. *Sbj. pr.* 3^e p. s. prendet, prenget. *Par. pas.* preys, prins (*prehendere*).
 prest, prez, *prêt à* (*paratum*).
 prest, *à portée* (*paratum*).
 prester, *prêter* (*præstare*).
 preut, *profit*.
 prevoire, *prêtre* (*presbyterum*).
 primeyr, *premier* (*primarium*).
 pris, *gloire* (*pretium*).
 pro, pur, *pour*; pur poi, *peu s'en faut* (*pro*).
 prodeltaz, *prouesse* (*prodem*).
 proece, *prouesse* (*prodem*).
 prozdum, *sage* (*prodem hominem*).
 prud, *bon* (*prodem*).
 pseume, à trois p., *de rien*.
 puin, puins, puignz, poyn, *poing* (*pugnum*).
 puindre, *piquer*. *Ind. pr.* 3^e p. s. puinst (*pugnum*).
 puinte, *pointe* (*punctam*).
 pulcella, *pucelle* (*pullicellam*).
 pume, *pomme* (*pomum*).
 pyonnaier, *pivoine* (*pœoniam*).

Q

quandius, *tout le temps que*.
 quanque, quant que, *quantes, tout ce que, autant que* (*quantum quod*).
 quant, qant, *quand*; non pour quant, *néanmoins*; in quant, *autant que* (*quantum*).
 quatre, *quatre* (*quatuor*).
 que, ce, c', qued, quid, quod, qe; *pro. rel.*; *que, qui; conj., que, au point que; après un comp., que*; ki que, cui que, *qui que ce soit qui; exclam. que*; quem, *que me* (*quem, quam, quid, quod*).
 quei, quoy, qoi, coi, *quoi*; queim, *quoi me* (*quid*).
 queiement, *tranquillement* (*quietum*).
 quel, quis, qel, quieux, quex, *quel, quels* (*qualem*).
 quens, *comte* (*comes*).
 quer, *car* (*quare*).
 querir, querre, *chercher, demander, rechercher*. *Ind. pr.* 1^{re} p. s. quer; 3^e p. quiert; 1^{re} p. p. queren; 3^e p. p. queren. *Pf.* 1^{re} p. s. quis; 3^e p. quist. *Par. pas.* quis (*quærerere*).
 queu, *cuisinier* (*coquam*).
 queu, *chef, tête* (*caput*).

qui, qi, quei, chi, cui, *qui* ;
inter. et relat (qui, quis).
 quider, *penser*. *Ind. pr. 1^{re}*.
p. s. quid, quit; *3^o p.*
s. quiet (cogitare).
 quoi, quois, quoie, *tran-*
quille (quietum).
 quois, *loisir* (quietum).

R

raénchon, *rançon*, *rachat* (re-
 demptionem).
 raler, *retourner*, *s'en aller*.
Ind. pf. 3^e p. s. ralat.
Sbj. pr. 3^e p. p. ralgent.
 ramembrer, *se souvenir* (me-
 morare).
 randon, *élan*, *impétuosité*.
 randonnée, *vitesse*.
 raneier, *renier* (negare).
 rappaier, *apaiser* (pacem).
 rassotté, *sot*, *en enfance*.
 raverdir, *reverdir* (viridem).
 ravoir, *avoir de nouveau* (ha-
 bere).
 reàume, *royaume* (regalem).
 rebras, *revers de la manche*
 (brachium).
 recaoir, *retomber* (re cadere).
 recercelad, *bouclé* (circulum).
 recet, *maison* (receptum).
 recevoir, *reciuvre*, *reciure*,
recevoir. *Ind. pr. 1^{re} p. s.*

receif. *Pf. 3^e p. s.* reciut
 (recipere).
 recimer, *se couvrir de che-*
veux (re cymum).
 reclamer, *appeler* (clamare).
 recoevrement, *ressource* (re-
 cuperare).
 reconoistre, *reconnaître*. *Ind.*
pr. 3^e p. p. reconoissent.
Pf. 3^e p. s. reconut (cognos-
 cere).
 recorder, *rappeler*, *se souve-*
nir. *Ind. pr. 1^{re} p. s.*
 recors; *3^e p.* recort (cor).
 recorre, *avoir recours à*. *Ind.*
pr. 3^e p. s. recort (re cur-
 rere).
 recort, *souvenir* (cor).
 recroire, *cesser*. *Par. pr.*
 recréant (credere).
 recuvrer, *reprendre le dessus*.
Ind. pr. 3^e p. p. recu-
 vroent (recuperare).
 regiel, *du roi* (regalem).
 regner, *régner*. *Ind. imparf.*
3^e p. s. regnavet (regnare).
 regnet, *royaume* (regnum).
 regreter, *se lamenter*.
 rois, reys, rex, roy, *roi* (re-
 gem).
 reit, *raide* (rigidum).
 remanoir, *rester*. *Ind. pr. 3^e*
p. s. remeint, remest, re-
 maint. *Fut. 2^e p. s.* reman-
 ras; *3^e p. s.* remandra, re-

maindrat ; 2^e p. p. reman-
droiz. *Impér.* remain. *Par.*
pr. remananz ; *pas.* remest,
remés (manere).
ren, riens, res, chose (rem).
renvoisement, *gäiment* (vi-
tiare).
repadrer, repairier, *revenir*
(patrem).
reponre, *cacher*. *Ind. pr.* 3^e
p. s. repunt. *Par. pas.* re-
post (ponere).
repostaille, *cachette* (re posi-
tum).
requerir, *exiger, prier* (quæ-
rere).
rère, *raser*. *Ind. pr.* 3^e *p. s.*
rest. *Sbj. pr.* 3^e *p. s.* rée
(radere).
resaillir, *sauter en arrière*.
Ind. pr. 3^e *p. s.* resalt (sa-
lire).
resambler, resempler, *ressem-
bler* (simul).
reson, *raison, cause, motif*
(rationem).
respicier, *retarder* (respicere).
restre, *être de nouveau*. *Ind.*
pr. 3^e *p. s.* rest ; 3^e *p. p.*
resont (esse).
retraire, *dire, parler, racon-
ter, retirer* (trahere).
retrait, *rémission* (trahere).
rëund, *rond* (rotundum).
revenir, *retour* (venire).

reverser, *tomber à la renverse*
(re versare).
reversir, *retourner* (re versare).
rice, *riche*.
rober, *dérober*.
roiffe, *lèpre*.
roisignor, *rossignol* (luscini-
lum).
rompre, *briser*. *Par. pas.*
rout, rumput (rumpere).
rote, *instrument de musique*.
rouelle, *roue* (rotam).
rover, *ordonner, prier*. *Ind.*
pr. 3^e *p. s.* rova, rovet,
ruovet. *Pl. q. pf.* 3^e *p. s.*
roveret (rogare).
roys, *filets* (retia).
ruiste, *fort* (rusticum).
rusel, *ruisseau*.
russer, *reculer* (recusare).

S

sablun, *sable* (sabulonem).
sachier, *tirer* (saccare).
safré, *enduit d'un vernis doré*.
sagrement, *serment* (sacra-
mentum).
saillir, *sauter, sortir*. *Ind. pr.*
3^e *p. s.* salt, saut. *Par.*
pr. saillant (salire).
sain, *sein* (sinum).
sainier, seignier, *faire le signe
de la croix, se signer* (si-
gnare).

saint, *cloche*.

saintisme, *très saint* (sanctissimum).

saive, *sage* (sapium).

salme, *psaume* (psalmum).

salvacium, *salut* (salvare).

salvage, *sauvage* (silvaticum).

salvar, *sauver*. *Sbj. pr. 3^e p.*

s. salve, sant (salvare).

salvedur, *sauveur* (salvatoreum).

sanc, sans, *sang* (sanguis).

sanctus, sancz, sancta, seinte, *saint, sainte* (sanctum).

sanler, *sembler*. *Ind. Imparf.*

3^e p. s. semblout (simul).

saoler, *rassasier* (satullum).

sapiëntia, *sagesse*.

sault, saut, sauz, *saut* (saltum).

saur, *blond*.

sautier, *psautier* (psalmum).

saveir, savir, savier, *savoir*.

Ind. pr. 1^{re} p. s. scay, sai;

3^e p. s. scet, set; 3^e p. p. se-

vent. Pf. 1^{re} p. s. soi; 3^e

p. s. soul. Fut. 3^e p. s.

savrat; 2^e p. p. sarès. Impér.

saciez, saichez. Sbj. pr. 3^e

p. s. sachet. Par. pf. seen.

(sapere).

sazir, *saisir*.

scotiste, *d'Écosse*.

se, *ce, cela*.

se, *si* (si).

secorir, *secourir* (succurrere).

sed, *si*.

seel, *sceau* (sigillum).

sequire, *ferme* (securum).

sei, *soi, lui* (se).

seinor, sendra, *seigneur* (senior).

seir, *soir* (serum).

sel, *si le*.

sele, *selle* (sellam).

semgleyr, *un seul* (singularem).

semper, sempra, sempres, *toujours, aussitôt, sans cesse* (semper).

sené, *sensé*.

senestre, *gauche* (sinistrum).

senz, *sens*, (sensus).

senz, *sans* (sine).

sëoir, *être assis*. *Ind. pr. 3^e*

p. s. seet, sist. Fut. 1^{re} p.

s. serrai. Impér. seés. Sbj.

pr. 3^e p. s. siée. Par. pr.

seant (sedere).

serement, *serment* (sacramentum).

seri, serit, *doux* (secretum).

serjan, serjent, *serviteur* (servientem).

seror, *sœur* (sororem).

ses, suon, seu, sun, saens,

sons, suens, suenz, *son,*

sien; soe, sue, soune, sa;

sos, soi, si, sas, ses.

seule, *siècle, monde* (sæculum).

sëur, *sûr* (securum).

sevrer, *séparer* (separare).

seyentreyr, *suivant*.
 si, *et, aussi, ensuite, tant, tellement, toutefois* (sic).
 sicume, *comme* (sic quomodo).
 sil, *si le*.
 sim, *si me, et me*.
 simplesse, *simplicité* (simplicem).
 sin, *si en*.
 socors, *secours* (succurrere).
 soef, souef, suef, *doux, doucement* (suavem).
 soer, *sœur* (soror).
 sol, sul, *seul, seulement* (solum).
 soleire, *soleil* (solem).
 soir, *avoir coutume*. Ind. pr. 3^e p. s. solt. Imparf. 3^e p. s. soleit, soloit (solere).
 soner, *sonner, résonner, être entendu* (sonare).
 sor, sore, soure, sus, *sur* (super, supra).
 sort, *sourd* (surdum).
 sorz, *sort* (sortem).
 soutenir, *supporter*. Cd. pr. 3^e p. s. sostendreiet (subtus tenere).
 soubz, soz, *sous* (subtus).
 sovent, sovente, *maint, mainte, souvent* (sub inde).
 sozprendre, *sorprendre, surprendre* (subtus, super prendere).
 spede, *épée*.

suder, *suer* (sudare).
 sudor, *sueur* (sudorem).
 sum, sumet, *sommet* (sumum).
 surdre, *jaillir* (surgerè).

T

taborins, *gens à cheval qui jouent du tambour*.
 tacon, *pièce de cuir* (tasca).
 taisir, *taire, silence*. Ind. fut. 3^e p. s. teroit (tacere).
 tal, tiel, tieulx, tex, tale, *tel, telle* (talem).
 talant, talent, *volonté, intention* (talentum).
 tam, *tant, beaucoup* (tam).
 tans, tens, *temps, occasion* (tempus).
 tant, tante, tanz, *tant, si nombreux; non pour tant, cependant* (tantum).
 tantost, *aussitôt* (tantum).
 targier, *tarder* (tardare).
 tart, a tart, *peu* (tardum).
 tayon, *oncle*.
 teche, *qualité, tache* (tasca).
 tei, toi (te).
 teise, *toise* (tensam).
 teim, *tu me*.
 tempestax, *tempête* (tempestatem).
 temple, *avec le temps* (tempore).

tençon, *querelle, débat* (tentionem).

tenir, *tenir*. *Ind. pr. 1^{re} p. s. tieng; 3^e p. p. tiennent.*

Pf. 3^e p. s. ling. Fut. 1^{re} p. s. tendrai. Sbj. pr. 3^e p. s. teyne, tiegne (tenere).

tenser, *défendre* (tensum).

tensement, *défense* (tensum).

tere, tiere, terra, *terre* (terram).

terquoy, *poix*.

terremoete, *tremblement de terre* (terram motam).

terz, tiers, terce, *troisième* (tertium).

tes, to, tis, toe, tun, *ton, ta* (tuum).

tessen, *blaireau*.

tille, *tilleul* (tiliam).

tocar, *toucher*.

tolir, *enlever*. *Ind. pr. 3^e p. s. tolt. Pf. 3^e p. s. tolit.*

Par. pf. tolut, tolu (tollere).

tort, *faux* (tordere).

tost, *vite*.

tot, toth, tote, tota; tuit, toit, *tout, toule* (totum).

touaille, *nappe*.

tradetur, *traître* (traditorem).

traïr, *trahir*. *Ind. pr. 3^e p. s. trait. Sbj. pr. 2^e p. s.*

tradas, trades (tradere).

traire, *tirer, arracher*. *Ind. pr. 3^e p. s. tret, trait. Fut.*

3^e p. s. trara. Sbj. pr. 3^e p. s. traie. Imparf. 3^e p. s. traisist. Par. pas. trait, traite (trahere).

trametre, *envoyer*. *Ind. pf. 3^e p. s. tramist (trans mittere).*

trassudad, *couvert de sueur* (trans sudare).

trau, *trou*.

tref, *tente* (trabem).

treis, *trois* (tres).

trenchier, *trencher*.

tresque, *jusqu'à, quand* (intro usque).

trestot, *tout* (trans totum).

tresturner, *renverser* (trans tornare).

trob, *trop*.

trover, *trouver*. *Ind. pr. 3^e p. s. treuve. Sbj. pr. 3^e p. s. truist.*

trunçun, *tronçon* (truncum).

tuneire, toneyre, *tonnerre* (tonitru).

tur, *tour* (turrem).

turbed, *troublé* (turbatum).

turment, *tempête* (tormentum).

turneier, turner, *tourner* (tonnare).

U

u, *au, dans le*.

u, *où* (ubi).

u, *ou* (aut).
 u, *un* (unum).
 ui, hui, *aujourd'hui* (hodie).
 uis, us, *porte* (ostium).
 uixur, uxor, *femme* (uxorem).
 umelier, *humilier* (humilem).
 unc, unches, unkes, *jamaïs*
 (unquam).
 uncles, *oncle* (avunculum).
 uncore, *uncore* (unquam ad ho-
 ram).
 ustar, *ôter, détourner* (obs-
 tare).
 uyl, *œil* (oculum).

V

vair, *gris* (varium).
 vaixelle, *vaisselle* (vascellum).
 valoir, *valoir*. *Ind. pr.* 3^e p.
 s. valt. *Cd.* 2^e p. p. vau-
 riés. *Sbj. pr.* 3^e p. s. vaillet.
 (valere).
 vaslé, *valet*.
 veie, *voie* (viam).
 veir, voir, voire, *vrai, vrai-*
ment (verum).
 veirement, *tout à fait* (verum).
 velée, *voile* (velum).
 veloux, *velours* (villosum).
 velz, *du moins* (vel).
 venir, *venir*. *Ind. pr.* 1^{re} p.
 s. vieng. *Imparf.* 1^{re} p. s.
 veneie; 3^e p. p. venoient.

Pf. 1^{re} p. s. vinc, ving;
 1^{re} p. p. veinnres; 2^e p.
 venistes; 3^e p. vindrent.
Pl. q. pf. 3^e p. s. veggra.
Fut. 1^{re} p. s. venrai, ven-
 drai. *Sbj. pr.* 3^e p. p.
 vaignent. *Par. pas.* venut,
 venude (venire).
 venquere, *vainqueur* (vincere).
 ventre, veintre, *vaincre*. *Ind.*
fut. 1^{er} p. p. veintrum (vin-
 cere).
 ventrillier, *coucher sur le*
ventre (ventrem).
 veoir, *voir*. *Ind. pr.* 1^{re} p. s.
 voi, vei, voy; 3^e p. s. veit,
 vid; 2^e p. p. veés. *Imparf.*
 1^{re} p. s. vedeies, veoye. *Pf.*
 1^{re} p. s. vid, vi; 3^e p. vidist,
 veïst, vit. *Fut.* 2^e p. s. veras.
Impér. vez, veez. *Cd.* 1^{re}
 p. s. vedisse; 3^e p. veïst;
 2^o p. p. veïssez. *Par. pr.*
 veiant, veant; *pf.* veu, vëu
 (videre).
 veritiet, *vérité* (veritatem).
 vermeul, vermal, *rouge* (ver-
 miculum).
 vertir, *tourner* (vertere).
 vertuus, *vertueux* (virtutem).
 vertuusement, *fort* (virtutem).
 verve, *folie* (vervex).
 vespres, *soir* (vesper).
 vez, *fois* (vicem).
 vez ci, vez enchi, *voici* (videre).

viande, *nourriture*, *vivres* (vivenda).

vicin, *voisin* (vicinum).

vieler, *jouer de la vielle* (viellam).

viellune, *vieillesse* (vetulum).

viès, *vieux* (vetus).

vif, vis, *vivant* (vivum).

vigur, *vigueur* (vigorem).

villain, *méchant* (villanum).

vilté, *mépris* (vilem).

vint, *vingt* (viginti).

violier, *violette* (violam).

vivre, *vivre*. *Ind. pr. 1^{re} p. s.*

vi, vis. *Pf. 3^e p. s. vis-*

quet. *Sbj. imparf. 3^e p. s.*

vesquist (*vivere*).

vis, *avis* (visum).

vis, viz, *visage* (visum).

vo, voz, *votre* (vostrum).

voire, *verre* (vitreum).

vois, voiz, *voix* (vocem).

vol, *volonté* (velle).

volentiers, *voluntiers*, *volun-*

teyr, *volontiers* (voluntarie).

voloir, *vouloir*. *Ind. pr. 1^{re}*

p. s. voil, weil, voeil, voeill,

voel, vueil; *2^e p.* veus; *3^e*

p. vol, voelt, volt. velt; *2^e*

p. p. volès, vulez; *3^e p.* vo-

lunt, vuelent. *Imparf. 3^e p.*

s. voloit. *Pf. 3^e p. s.* vol-

dret; *3^e p. p.* voldrent. *Fut.*

1^{re} p. s. vaurai; *3^e p. s.*

vouldra, voldra; *3^e p. p.*

vorront. *Impér.* vueilliez.

Cd. pr. 1^{re} p. s. vorroie;

pas. 1^{re} p. s. vosisse; *3^e p.*

volsist. *Sbj. pr. 3^e p. p.*

voelent, voeillent. *Imparf.*

3^e p. s. vouldsist (*volere*).

vuide, *vide*.

vult, *visage* (vultum).

vus, *vous* (vos).

Z

zo, ce, *cela* (ecce hoc).

771

INDEX

- Adans de la Halle** ou **Adans li boçus**, p. 186, né à Arras, vers 1240, mort vers 1288.
- Adenez, li rois**, p. 184, né en Brabant, vers 1240. Il est l'auteur de *Berte au grand pied*.
- Albéric de Besançon, Alexandre**, p. 14, fragment d'un poème écrit dans un dialecte franco-provençal vers la fin du x^e siècle.
- Alexis (Vie de saint)**, p. 22, poème religieux écrit vers le milieu du xi^e siècle. Il contient 123 strophes de 5 vers décasyllabes monorimes.
- Aliscans**, p. 84, chanson de geste du xiii^e siècle.
- Amis et Amiles**, p. 78. La légende qui a, au xiii^e siècle, inspiré ce poème, était fameuse au moyen âge.
- Arnoul Greban**, p. 235, né à Compiègne, chanoine au Mans, xv^e et xvi^e siècles.
- Aucassin et Nicolette**, p. 160, chante-fable du xiii^e siècle.
- Bauduin de Sebourc**, p. 194. Cette chanson de geste de 30,000 vers a été probablement composée sous Philippe le Bel.
- Benëoit de Sainte-Maure**, p. 108, auteur de poèmes épiques et de chroniques en vers. Le roman de *Troies*, auquel est emprunté notre extrait, a été écrit vers 1160.
- Bodel, Jehan**, p. 168, né à Arras, florissait au milieu du xiii^e siècle.
- Brabant (le duc de), Henri III**, p. 182, mort en 1260.
- Cantilène de sainte Eulalie**, p. 2, probablement écrite par le bénédictin Hucbald, vers la fin du ix^e siècle, à

Saint-Amand, près Valenciennes. Le manuscrit unique est à Valenciennes. Les savants ne sont pas d'accord pour scander ces vers.

Chansons, p. 178, composées dans le nord de la France.

Charles d'Orléans, p. 211; 1391-1465, composa ses poésies pendant sa captivité en Angleterre.

Christine de Pisan, p. 198, née à Venise ou à Pise en 1363, morte en 1431, consacra ses dernières années à écrire les *Livres des faits et bonnes mœurs du bon roy Charles*.

Colin Muset, p. 170, XIII^e siècle.

Crestien de Troies, p. 128, mort vers 1193, est l'un des plus féconds auteurs de romans en vers.

Eustache Deschamps, p. 199, surnommé Morel, né à Vertus, en Champagne, vers 1340, mort vers 1420, créa la ballade.

Floire et Blanceflor, p. 120. Les aventures chevaleresques de Florio et de Blanche fleur ont été reprises deux siècles plus tard par Boccace dans le *Filocolo*.

Garin le Loherain, p. 72. Ce poème retrace la lutte de la race germanique et de la race française; on a essayé de l'attribuer à Jehan de Flagy.

Gormund et Isembart, p. 18. C'est le titre d'une chanson de geste dont nous ne possédons qu'un fragment récemment découvert.

Guillaume de Lorris, p. 172, mort en 1260, commença le poème allégorique le *Roman de la Rose*.

Guillaume Machaut, p. 210, 1284-1370, secrétaire de Jean de Luxembourg, roi de Bohême.

Herman de Valenciennes, p. 102, a fait vers 1150 une sorte de traduction de la Bible.

Jehan de Condé, p. 197, 1275-1340.

Jehan de Paris, p. 243, fin du xv^e siècle.

Jehan de Joinville, p. 192, né en 1224 à Joinville (Haute-Marne), mort en 1319, à la prière de Jeanne de Navarre, mère de Louis X, écrivit l'histoire de saint Louis.

Jehan de Meung, surnommé Clopinel, p. 174, né à Meung-sur-Loire, en 1260, mort vers 1320. Les dix-huit mille vers qu'il ajouta au *Roman de la Rose*, composent une espèce d'encyclopédie.

Jehan Froissart, p. 204, né à Valenciennes vers 1337, mort en 1410, a raconté des événements contemporains.

Joffroi de Villardoin, p. 152, né vers 1160 dans un château près de Bar-sur-Aube, mort vers 1228. Dans son *Histoire de la conquête de Constantinople*, il raconte les faits accomplis de 1193 à 1207 et auxquels il avait pris une grande part.

Léger (la Vie de saint), p. 8, a été transcrite par un scribe de langue d'oc. Elle est en strophes de six vers; les vers assonnent deux par deux; ils sont de huit syllabes.

Li fait des Romains, p. 176. Cf. Salluste. Catilina, I.

Marie de France, p. 155, née en Flandre au commencement du XIII^e siècle, emprunta le sujet de ses *Lais* aux traditions armoricaines.

Mystère d'Adam, p. 88. Ce drame est écrit en anglo-normand.

Nouvelles (les cent nouvelles), p. 219; ouvrage écrit vers 1456 à Genappe, par le fils de Charles VII, plus tard Louis XI.

Passion du Christ, p. 6; on attribue ce poème à la fin du x^e siècle: il est en strophes de quatre vers; les vers assonnent deux par deux; ils sont de huit syllabes.

Pastourelle, p. 181. L'auteur de cette pastourelle est Renaut de Trith (commencement du XIII^e siècle).

Pathelin (la farce de maistre), p. 238, attribuée à Pierre Blanchet, né à Poitiers en 1459, mort en 1519.

Philippe de Commines, p. 221, né en 1445 au château de Commines (Flandre), mort à Argenton en 1509, entra en 1472 au service de Louis XI qui l'honora de son intimité.

Psaumes (ancienne traduction des), p. 68.

Raoul de Cambrai, p. 92. Ce poème raconte la lutte de

Raoul, fils de Raoul Taillefer, comte de Cambrai, contre les fils de Herbert de Vermandois.

Renart (roman de), p. 138. Le principal auteur de ce singulier poème serait, dit-on, Pierre de Saint-Cloud.

Roland (la chanson de), p. 30. Elle a été composée entre 1060 et 1090. Le meilleur manuscrit, celui d'Oxford, est aussi le plus ancien. Le scribe est anglo-normand et a dû l'écrire entre 1150 et 1160.

Rustebuef, p. 163, né à Paris (?) d'une famille pauvre, mena une existence vagabonde et misérable; on le regarde comme un des créateurs du théâtre.

Serments de Strasbourg, p. 2; ils furent prononcés à Strasbourg en 842, le premier, par Louis le Germanique; le deuxième, par l'armée de son frère, Charles le Chauve; ils ont été conservés par Nithard, petit-fils de Charlemagne. Le manuscrit du ix^e au x^e siècle est à Rome.

Thibaut IV, p. 158, comte de Brie et de Champagne, roi de Navarre, né en 1201, mort à Pampelune en 1253. L'histoire et les lettres ont bien des raisons pour ne pas l'oublier.

Tristran, p. 97.

Wace, p. 104, né à Jersey vers 1090, mort vers 1170. Il a raconté dans son *Roman de Brut*, l'histoire d'Angleterre; dans son *Roman de Rou* (1160), l'histoire des ducs de Normandie.

Villon, p. 227, né à Paris en 1431, mort vers 1489.

Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople, p. 60. Nous n'en possédons qu'un seul manuscrit, qui même est très défectueux.

TABLE

	PAGES
Les serments de Strasbourg	2-3
Cantilène de sainte Eulalie	2-3
La passion du Christ	6-7
Vie de saint Léger	8-9
L'Alexandre d'Albéric de Besançon	14-15
Gormund et Isembart	18-19
Vie de saint Alexis	22-23
La chanson de Roland	30-31
Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople	60-61
Ancienne traduction des Psaumes	68-69
Garin le Loherain	72-73
Amis et Amiles	78-79
Aliscans	84-85
Le mystère d'Adam	88-89
Raoul de Cambrai	92-93
Tristan	96-97
Herman de Valenciennes. — Début de la Bible de sapience	102-103
Wace. — Le roman de Rou	104-105
Benéoit de sainte Maure. — Roman de Troies	108-109
Floire et Blanceflor	120-121
Crestien de Troies. — Li Romans dou Chevalier de la Charete	128-129
Roman de Renart	138-139
Joffroi de Villehardoin	152

	PAGES
Marie de France.	155
Thibaut IV, de Navare.	158
Aucassin et Nicolette.	160
Rustebuef.	163
Jean Bodel	168
Colin Muset.	170
Guillaume de Lorris et Jehan de Meung . . .	172
Li fait des Romains	176
Chansons	178
Pastourelle	181
Le duc de Brabant.	182
Li rois Adenez.	184
Adans de la Halle ou Adans li Boçus. . . .	186
Jean de Joinville	192
Bauduin de Sebourg.	194
Jehan de Condé.	197
Christine de Pisan.	198
Eustache Deschamps	199
Jehan Froissart	204
Guillaume Machaut	210
Charles d'Orléans	211
Les cent nouvelles nouvelles.	219
Philippe de Comynnes	221
François Villon	227
Arnoul Greban. — Le mistere de la Passion .	235
La farce de Maistre Pierre Pathelin.	238
Le Romant de Jehan de Paris	243
Glossaire.	251
Index.	283

Ouvrages propres à l'Enseignement classique

EN VENTE A LA

Librairie C. KLINCKSIECK, 11, rue de Lille, à Paris

NOUVELLE COLLECTION A L'USAGE DES CLASSES

Expédition franco contre envoi du prix en mandat de poste.

1^{re} SÉRIE

I

OBSERVATIONS SUR LES EXERCICES DE TRADUCTION DU FRANÇAIS EN LATIN. — D'après la Préface du *Dictionnaire allemand-latin* de C. Ingerslev, par F. ANTOINE, avec Préface par E. BENOIST. Un volume in-12. 1 fr.

II

MANUEL D'ORTHOGRAPHE LATINE. — D'après le *Manuel* de W. BRAMBACH, traduit, augmenté de notes et d'explications, par F. ANTOINE. Un volume in-12 1 fr. 50

III

MÉTRIQUE GRECQUE ET LATINE. — Avec un appendice historique sur le développement de la *Métrie chez les Anciens*, par L. MUELLER, traduit de l'allemand par A. LEGOUÉZ, et précédé d'une Introduction par E. BENOIST. Un volume in-12. *Epuisé.* — Sera remplacé très prochainement par un *Traité de Métrique grecque et latine*, par F. M. PLESSIS, professeur à la Faculté des Lettres de Caen.

IV

MÈTRES LYRIQUES D'HORACE. — D'après les résultats de la *Métrique Moderne*, par H. SCHILLER, traduit sur la 2^e édition allemande et augmenté de *Notions élémentaires de musique appliquées à la métrique*, par O. RIEMANN. 1 vol. in-12. 1 fr. 50

V

RÈGLES FONDAMENTALES DE LA SYNTAXE GRECQUE. — Par M. SEYFFERT et A. von BAMBERG, traduction faite sur la 14^e édition allemande, par CH. CUCUEL, revue et annotée par O. RIEMANN. Un vol. in-12. *Epuisé.* — Nouvelle édition sous presse.

VI

L'ARMÉE ROMAINE AU TEMPS DE CÉSAR. — Par F. KRÄNER, ouvrage traduit de l'allemand, annoté et complété sous la direction de E. BENOIST, par L. BALDY et G. LARROUMET. Un volume in-12, avec 5 planches doubles en chromolithographie, cartonné 2 fr. 50

VII

STYLISTIQUE LATINE. — Par E. BERGER, traduite de l'allemand sur la 7^e édition par F. GACHE et S. PIQUET, revue et adaptée aux besoins des élèves français, par M. BONNET. Un volume in-12 cartonné 3 fr. 50

